

UN
JEUNE HOMME
À MARIER & NOUVELLE
PAR URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

Un jeune homme à marier: nouvelle par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié pour la première fois en 1886. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. Si le texte de ce roman suit l'ordre original, la table des matières a été quelque peu réaménagée.

[NdÉ = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source: GoogleBooks (domaine public), avec l'élimination des artefacts de la reconnaissance de caractères et l'ajout de pages manquantes. Avec la collaboration de Jean-Marc Berthoud.

La licence GoogleBooks précise: *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement: ce document est interdit de revente.
Ebook Samizdat 2015

La femme sage bâtit sa maison, Et la femme insensée la renverse de ses propres mains. (Prov 14: 1)

Mieux vaut peu, avec la crainte de l'Eternel, Qu'un grand trésor, avec le trouble. Mieux vaut de l'herbe pour nourriture, là où règne l'amour, Qu'un boeuf engraisé, si la haine est là. (Prov 15: 16-17)

L'oreille attentive aux réprimandes qui mènent à la vie fait son séjour au milieu des sages. Celui qui rejette la correction méprise son âme, mais celui qui écoute la réprimande acquiert l'intelligence. La crainte de l'Eternel enseigne la sagesse, Et l'humilité précède la gloire. (Prov 15: 31-33)

C'est un piège pour l'homme que de prendre à la légère un engagement sacré, Et de ne réfléchir qu'après avoir fait un vœu. (Prov 20: 25)

Nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison.
LA BRUYÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement

PREMIÈRE PARTIE	1
<i>Chapitre Premier</i>	
Au bois	2
<i>Chapitre II</i>	
Chasseur aux pensées	8
<i>Chapitre III</i>	
Un semeur	14
<i>Chapitre IV</i>	
Après-midi de septembre	21
<i>Chapitre V</i>	
Ida Rénier	27
<i>Chapitre VI</i>	
Triste situation	33
<i>Chapitre VII</i>	
Jean Turnep	40
<i>Chapitre VIII</i>	
La Moraine	46
<i>Chapitre IX</i>	
Au bord du ruisseau	53
<i>Chapitre X</i>	
Encore au bois	60
SECONDE PARTIE	66
<i>Chapitre XI</i>	
Léonard Branchu	67
<i>Chapitre XII</i>	
Louisa Turnep et Ida Rénier	73

<i>Chapitre XIII</i>	
Une maison de deuil	80
<i>Chapitre XIV</i>	
Un dîner de chasseur	86
<i>Chapitre XV</i>	
Sous un cerisier	92
<i>Chapitre XVI</i>	
Encore Jean Turnep	99
<i>Chapitre XVII</i>	
Les conseillers judiciaires	107
<i>Chapitre XVIII</i>	
Une visite chez Alice	114
<i>Chapitre XIX</i>	
Une fille offerte en mariage	120
<i>Chapitre XX</i>	
Une explication	127

TROISIÈME PARTIE 133

<i>Chapitre XXI</i>	
En hiver	134
<i>Chapitre XXII</i>	
Un vrai déclassé	140
<i>Chapitre XXIII</i>	
Invitation et soirée	147
<i>Chapitre XXIV</i>	
M. Douve-de Chêne	154
<i>Chapitre XXV</i>	
Malade	160
<i>Chapitre XXVI</i>	
Convalescent	167

Chapitre XXVII	
Emprunteur et créancier	173
Chapitre XXVIII	
Démarche paternelle	180
Chapitre XXIX	
Entre chien et loup	187
Chapitre XXX	
Coup d'œil en arrière	193

AVERTISSEMENT



Si quelque fils de famille riche se proposait de suivre l'exemple du héros de ce livre, je l'engagerais à s'examiner sérieusement avant d'entrer dans la même voie. C'est bien ici, en effet, un de ces cas où il faut s'asseoir et calculer ce que coûtera la tour qu'il s'agit d'élever et les chances de la bataille qu'il faudra livrer. — Se faire cultivateur tout de bon, non en théorie seulement, mais avec les bras et les forces de l'intelligence, cela demande du caractère, une résolution que rien ne doit ébranler. Cette profession si honorable et pourtant si rarement choisie ne conduit pas à la fortune dans notre pays. Mais elle peut donner ce qui vaut mieux que l'argent, c'est-à-dire une bonne santé, une vie de famille heureuse, le pain quotidien, la liberté des mouvements, une conscience qui n'est pas constamment aux prises avec la tentation du gain et par suite avec la loyauté dans les affaires. Une telle position est, à bien des égards, l'idéal du bonheur terrestre. Qu'elle décline ou non, peu importe. Mais je le répète: ce n'est pas une chose à essayer mollement, pour voir travailler les autres, sans mettre soi-même la main à la charrue. Qui voudrait s'en mêler de cette manière échouerait bientôt dans une carrière pour laquelle il n'aurait pas de vocation.

Ces quelques mots ont paru nécessaires pour épargner peut-être à de jeunes hommes un entraînement irréflecti, suivi de regrets et de déceptions.

Givrins, septembre 1885.

U. O.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

AU BOIS



Un jour de septembre, M. Patrick Legrand, propriétaire campagnard à Valagiez, village vaudois, sortait de sa maison à cinq heures du matin. À la rue, il huma l'air frais d'automne, regarda un léger croissant, ou plutôt *décroissant* de lune tourné à droite, qui brillait encore un peu avant de disparaître, et se dit que le temps était favorable pour chasser le lièvre dans les bois de la montagne voisine. Son chien *Briffaut* parut être du même avis, car il quitta sa niche, placée sous l'avant-toit de la maison, et vint, tout frétilant, frotter son poil roux, contre une jambe de son maître. Puis il se mit à aboyer d'une façon particulière, comme pour engager le chasseur à prendre son fusil et à partir le plus tôt possible.

— Oui, mon vieux, nous irons dans un moment, quand nous aurons déjeuné tous les trois. Hermann va descendre, et Marthe prépare le café.

Les trois personnes en question étaient donc M. Patrick Legrand, son fils unique Hermann, et le chien *Briffaut*.

Ce dernier comprit parfaitement le discours du maître ; il retourna dans sa niche, montrant un museau brun, de longues oreilles pendantes, et des yeux pleins d'ardeur, bien qu'il eût déjà neuf ans, ce qui, pour un chien courant, touche à la vieillesse.

Avant de rentrer dans la maison pour prendre une tasse de café au lait, M. Legrand se rendit à l'étable. Son domestique Léonard trayait une vache, pendant qu'un jeune garçon balayait l'allée.

— Quel ouvrage fais-tu aujourd'hui ? demanda le propriétaire.

— Belle question ! répondit le serviteur, sans discontinuer son travail. Une jambe étendue sous le ventre de la vache et l'autre repliée en arrière, pour se tenir en équilibre sur le siège rustique dont le seul

point d'appui est un pied pointu, ferré à son extrémité, Léonard ne bougea point de sa place. On entendait le bruit régulier et continu que faisait le jet du lait en tombant dans le seau où il se couvrait d'écume légère.

— Oui, en vérité, une belle question, reprit Léonard. Est-ce que monsieur n'a pas vu hier au soir que je vitriolais du froment sur les plateaux de la grange? Ce blé, il faut le semer aujourd'hui. M. Hermann ne pourrait-il pas herser avec le cheval, pendant que je sèmerai? Je ne peux pas faire les deux choses à la fois, et Samuel doit garder les vaches au pâturage.

— Nous allons au bois avec Briffaut, répondit M. Legrand.

— Ah! bien, allez. Vous êtes les maîtres. Mais s'il pleut dans l'après-midi, tant pis pour le blé! Dans cette saison, il faut prendre le temps au vol. Si l'on peut herser sans pluie, le champ se *mettra* comme un carreau de jardin.

— Il ne pleuvra pas; le ciel est clair et la lune brillante.

Léonard ne répondit pas, bien qu'à l'ordinaire ce fût lui qui eût le dernier mot avec son maître, quand il s'agissait des travaux de campagne à exécuter. Ayant fini de traire sa vache, il vida le seau dans un grand bidon de fer-blanc, donna une pincée de sel à une autre bête, et se mit en devoir de lui soutirer les sept à huit litres de lait accumulés dans son pis.

Hermann Legrand vint appeler son père.

— Le café est prêt, dit-il.

— Bien; je vais.

— Monsieur Hermann! dit Léonard à haute voix sans détourner la tête: plantez là cette bête de chasse et venez amener le cheval au champ à 9 heures. Vous herserez un moment, pendant que je finirai de semer.

— Si je peux quitter mon père, je viendrai, répondit le jeune homme.

Bientôt les deux chasseurs furent au chemin conduisant à la montagne, Briffaut trottant à leurs côtés, ou faisant une pointe dans les prés voisins, pour tâcher d'y reconnaître un pâturage de lièvre descendu des bois pendant la nuit. Les trous dans les haies, les entrées des champs l'intéressaient particulièrement. M. Patrick Legrand était de haute taille, le dos un peu voûté, les traits du visage prononcés, avec quelque chose d'aristocratique. Il approchait de la soixantaine. L'exercice de la chasse, dont il avait la passion, entretenait la vigueur de ses longues jambes, et celle d'un estomac robuste. Il ne chassait qu'au courant, avec un seul chien. La chasse au chien d'arrêt, dans notre pays, lui paraissait un passe-temps bon pour les muscadins des villes; il la tenait pour très inférieure à celle qu'il prati-

quait depuis quarante ans. Se promener dans les champs de pommes de terre, dans les marais, et même à la lisière des bois, avec un épagneul ou un braque, pour tirer une caille, un lièvre au gîte, une bécasse au vol, c'était à ses yeux une occupation bourgeoise, qui ne lui avait jamais plu. Il lui fallait de grands espaces boisés, la voix de Briffaut hurlant dans les taillis, dans les dévaloirs rocheux, jusqu'à ce qu'un vieux lièvre de montagne vînt passer où le chasseur s'était posté. Alors M. Patrick Legrand ajustait le fugitif, et, d'un seul coup de son long fusil bronzé noir, il l'arrêtait net à quatre-vingts pas de distance. Puis, avant que Briffaut arrivât au galop sans lâcher la piste, M. Patrick relevait le lièvre mort et le faisait entrer, la tête la première, dans une longue sacoche en cuir, placée sous le filet de sa gibecière. Il avait soin de laisser pendre en dehors les jambes de derrière de l'infortuné coureur. Ainsi le jeune chasseur de bécasses met une plume de cet oiseau entre le ruban et le feutre de son chapeau.

Dans les tirs publics, fédéraux ou cantonaux, les tireurs habiles placent de la même manière les *cartons* qu'ils ont faits au stand. En général, peu d'hommes savent résister au penchant naturel d'une gloriole quelconque. Passe encore s'il s'agit d'une patte de lièvre, d'une plume d'oiseau ou de tout autre insigne distinctif. Les Romains, vainqueurs dans une bataille, traînaient après eux les prisonniers et les vendaient comme esclaves : quels temps et quels usages barbares, au milieu de la civilisation raffinée de l'antiquité païenne !

Le domaine de M. Patrick Legrand était une fort belle propriété rurale, d'une soixantaine d'arpents en un seul mas, dans le haut duquel était la maison. Il n'y avait pas de vigne. Les champs étaient excellents ; les prairies non moins bonnes. Tout cela touchait au village par un côté, mais les bâtiments se trouvaient à cent pas des premières habitations, en sorte que la campagne Legrand avait bien le caractère d'une propriété particulière. On y arrivait par une avenue rejoignant la voie publique.

Cette demeure d'accès facile ne ressemblait ni à un château, ni à une maison de paysan. Elle n'avait pas de tourelles, rien de seigneurial ; mais pourtant on voyait que le grand-père de M. Patrick, qui l'avait fait construire, était un des notables qui, sous le régime bernois dans le pays de Vaud, tenaient le milieu entre les nobles et les roturiers. Dans les actes officiels, on lui donnait le titre *d'honorable*, ce qui était plus que *spectable*. La maison Legrand était vaste, avec des pommeaux en fer-blanc sur le toit, des soubassements de roc hors de terre, des angles de même pierre, et les encadrements des fenêtres en molasse de choix. Mais la grange et l'écurie n'étaient séparées des appartements que par un mur de refent, comme cela se pratiquait

dans nos villages, à l'époque dont nous parlons. La fortune de M. Legrand était considérable pour la position sociale qu'il occupait ; elle s'était accrue à la longue par l'économie, et M^{me} Legrand elle-même avait apporté à son mari une jolie dot. Après père et mère, tout cela appartiendrait à Hermann. Ce jeune homme de vingt-sept ans était donc un héritier de première classe dans la contrée. À l'époque de ce récit, les millions étaient rares parmi des gens aussi simples que les Legrand ; et ils le sont encore aujourd'hui, bien qu'on parle beaucoup de chiffres pareils, dans les journaux et dans les livres.

Pendant que le domestique Léonard continuait à soigner le bétail de son maître, celui-ci et son fils se dirigeaient donc du côté de la montagne. Valagiez est à deux kilomètres du Jura, tout au plus. Lorsque les chasseurs arrivèrent aux terrains incultes qui touchent aux premières lignes des taillis de hêtre, ils entendirent à mi-côte la voix rauque d'un chien, et ils aperçurent un homme en blouse, posté à l'embranchement de deux chemins par où l'on pouvait supposer que l'animal poursuivi plus haut passerait, s'il descendait à la plaine.

— C'est ce gueux de Villoud qui vient nous couper l'herbe sous les pieds, dit M. Legrand. Il se sera levé à quatre heures, pour être ici avant nous. C'est dégoûtant. Voilà un jeune homme qui, au lieu de travailler, perd le temps à courir les bois et laisse son terrain en friche. S'il n'a bientôt plus rien, il y prend peine. Allons plus loin. Briffaut finirait peut-être par se mêler avec son jappeur enroué, et, si l'un de nous deux tirait le lièvre, il faudrait le donner à ce gredin de Villoud.

Hermann ne fit aucune réflexion à haute voix sur la présence du chasseur qui les avait devancés ; il prit à droite comme son père, tenant Briffaut en laisse, de peur que la tentation d'aller rejoindre l'autre chien ne le prît et qu'il n'y cédât. La nouvelle direction les conduisit, quinze minutes plus à l'est, sur un *replain* assez vaste, coupé, çà et là, de bosquets de jeunes sapins. On y voyait aussi des espaces plus ou moins considérables, occupés par des genévriers dont les branches basses se touchaient toutes et en faisaient un fouillis presque impénétrable. Entre ces diverses plantations faites par la nature, était un gazon ras, encore vert et parfaitement uni. Des chemins conduisant aux pentes supérieures traçaient leurs lignes blanches dans ces prairies sans culture, avant de s'enfoncer dans les bois. Plus à l'est encore, le sol devenait déclive et allait s'arrêter à un ruisseau coulant au fond d'un ravin. Tout cela constituait un joli territoire de chasse, bien connu de l'honorable Patrick Legrand. Il le considérait même un peu comme sa propriété, à titre d'habitant de la contrée. N'allant point chasser dans les forêts d'autres communes, il trouvait singulier qu'on vînt sur ses brisées, qu'on aurait dû, lui

semblait-il, respecter. On devient facilement autoritaire et égoïste, quand on se fait une place à part de celle du prochain, surtout dans les choses qui tiennent aux agréments, aux jouissances de la vie.

À l'entrée du bois, dans un des chemins venant de la plaine et traversant la zone de gazon uni dont j'ai parlé, Briffaut reconnut la *rentrée* d'un lièvre. Il s'arrêta, remua la queue et fit clapoter ses lèvres avec des frémissements auxquels succédèrent de longs éclats de voix. Le chien disparut bientôt dans le bois, où il continuait à se faire entendre.

— C'est une bonne *quête*, dit M. Legrand. Veux-tu rester ici ? j'irai me placer à un autre poste.

— Comme tu voudras, répondit Hermann.

— Eh bien, reste-là. Il est probable que le lièvre, une fois sur pied, fera une pointe en haut, après quoi il descendra le long de la rivière, pour remonter ici. Sois sur tes gardes.

Ayant fait cette recommandation à son fils, M. Patrick s'éloigna d'environ deux cents pas, du côté de la pente. Le jeune homme resta seul à son poste.

C'était un endroit d'où la plaine se montrait à découvert, sur une grande étendue. À cette heure encore matinale, le soleil n'avait pas quitté les Alpes depuis longtemps. Sa lumière était douce, faisant briller à chaque brin d'herbe la goutte de rosée qui s'y forme pendant la nuit. Du lieu où il se trouvait, Hermann Legrand voyait se dérouler à ses pieds un de ces ravissants tableaux d'automne, qui sont pleins de fraîcheur et de vie. Les laboureurs à la charrue, les faucheurs de regain dans les prés naturels un peu tardifs ; quelques vaches au pâturage ; les ruisseaux décrivant de gracieux contours à travers les campagnes ou courant joyeusement au lac, et beaucoup d'autres détails, tout cela passait sous les yeux du jeune chasseur, qui paraissait en jouir profondément. Pour mieux voir encore et se reposer à l'aise, il s'assit sur un petit bloc de serpentine verte, venant on ne sait d'où et roulé à cette place par la main du temps. Le fusil tenu entre ses jambes, canons en l'air, Hermann écoutait la voix de la nature paisible et souriante bien plus que les aboiements lointains de Briffaut. Un cigare à la bouche, M. Patrick prêtait l'oreille avec une attention soutenue, sans rien examiner autour de lui. En arrière de son poste d'observation, c'est-à-dire du côté de la plaine, un marécage en pente s'étendait au loin, montrant des joncs bruns, parmi lesquels de superbes gentianes bleues élevaient leurs calices allongés sur des tiges grêles presque sans feuilles. On aurait pu en cueillir d'énormes bouquets, et aussi des orchis odorants, dont les hampes d'un blanc verdâtre se tenaient droites, au-dessus des herbes aquatiques du

voisinage. Le vieux chasseur ne regardait pas de ce côté-là. Ce qui l'intéressait avant tout, ce qu'il attendait d'une minute à l'autre, c'était l'instant où Briffaut annoncerait, par des aboiements redoublés, que le lièvre venait de quitter son gîte. « Ce que la chasse a de bon, pensait Hermann en ce moment, c'est qu'elle force l'homme à se lever matin et lui fait respirer en pleine nature un air fortifiant. Elle exerce aussi la patience. Mais quant au résultat positif, s'il n'est pas nul, il demeure, en tout cas, fort peu satisfaisant dans notre pays. Pour mon père, la chasse est sa véritable occupation, pendant quatre mois de l'année. »

CHAPITRE II

CHASSEUR AUX PENSÉES



Hermann Legrand n'était pas heureux. Malgré sa position brillante de fils unique riche, jouissant d'une bonne santé et pouvant disposer de ses journées à peu près comme il le voulait, il était souvent sous le poids d'une tristesse qu'il ne laissait pas voir à son père, mais dont il souffrait intérieurement. Il lui manquait ce lest qui rend l'homme ferme, qui lui fait prendre la vie d'abord comme un don de Dieu, et ensuite avec l'énergie du devoir auquel nous ne sommes pas libres de nous soustraire. Le bonheur vient du dedans, non des choses extérieures, ainsi que tant de personnes se le figurent. Comme ce qui souille l'homme vient du cœur, ce qui le rend heureux vient aussi d'une conscience en accord avec la sainteté de Dieu. On oublie trop qu'il doit en être ainsi, et voilà pourquoi la sérénité paisible est chose si rare en ce monde.

Hermann Legrand n'était point un garçon vicieux ; il ne se livrait pas à la dissolution ; jamais on ne l'avait vu ayant pris un verre de vin qu'il eût mieux fait de ne pas boire. En paroles, il était très convenable, chaste dans sa conduite, malgré les tentations que présente la fortune et malgré celles de la jeunesse. Il ne manquait pas non plus de moyens intellectuels ; son instruction était au-dessus de ce qu'on apprend dans une école de village. Mais il était sans profession, sans l'obligation formelle du travail, ce lest dont nous parlions tout à l'heure. Son père n'avait pas jugé convenable de lui donner un état. N'ayant que ce fils, il voulait le garder dans la maison, occupé à ce qui pourrait lui être agréable, c'est-à-dire à passer avec lui une bonne partie du temps à la chasse, à voir un peu les travaux de campagne sans mettre lui-même la main à la charrue ; à écrire, de temps à autre, un billet souscrit par un emprunteur nouveau, ou une lettre à un débiteur en retard. Cela prenait en moyenne peut-être une demi-heure par

jour. Le reste du temps, excepté lorsqu'il allait chasser le lièvre avec son père, était employé à flâner dans le village ou autour de la maison. Cependant Hermann Legrand montait quelquefois à cheval ; il se rendait chez quelque ancien camarade, fils de famille comme lui et passait là une heure ou deux à causer, à jouer une partie de quilles, après quoi le cavalier reprenait le chemin de son domicile. Hermann était officier dans les milices. Il y a trente ans, tout jeune homme un peu intelligent et dans l'aisance, qui pouvait faire les frais d'un équipement toujours assez cher, obtenait facilement un brevet de second sous-lieutenant dans l'infanterie. Il se faisait présenter dans ce but, lorsqu'il y avait une vacance. Étant nommé, il devait passer une école d'officier à Lausanne, ensuite un camp à Bière, et faire le service fédéral lorsqu'il en était requis. Après 1845, ces nominations d'officier eurent lieu en faveur de jeunes radicaux, aussi bien et mieux peut-être dans les villages que dans les villes. De cette manière, le drapeau de la révolution et les idées nouvelles en politique eurent de bons appuis chez les campagnards. Hermann Legrand, fils d'un vieux conservateur et fort peu radical lui-même, avait eu cependant la chance de recevoir l'épaulette. Son service militaire l'avait souvent distrait de ses préoccupations, mais cela ne durait pas. Il n'aimait pas beaucoup à lire, et c'était fâcheux. Méprisant les romans français à la mode, dont sa mère se nourrissait, il tenait les livres sérieux pour ennuyeux. Restait le journal, dont la lecture se faisait d'une manière superficielle, après quoi il n'y pensait plus.

Telle était donc la situation intellectuelle et morale de ce jeune homme. A vingt-sept ans, riche comme on l'a vu et d'une agréable tournure, il pouvait être rangé à divers égards dans la catégorie des déclassés. Son père comptait bien qu'il ferait un bon mariage, de façon à doubler la fortune déjà considérable de la famille. Mais Hermann n'avait jusqu'ici manifesté aucune préférence en faveur d'aucune jeune fille placée dans un milieu social semblable au sien. Il ne fallait pas songer à pénétrer dans les familles aristocratiques habitant les châteaux et dont le nom est précédé de la particule nobiliaire. Les Legrand étaient sans doute plus haut placés que les simples propriétaires cultivateurs ; mais de leur position sociale à celle d'anciens noms déjà marquants sous le régime bernois, la distance était grande. Il y avait eu des greffiers, des notaires, des juges de paix parmi les ancêtres de M. Patrick ; toutefois, si ces honorables professions les avaient mis en présence de volumineux parchemins, elles ne les avaient point anoblis ; et leur descendant actuel n'était que le petit-fils d'un tabellion tout ordinaire.

Plusieurs fois déjà, M. Legrand avait demandé à Hermann s'il ne

pensait pas à se marier.

— Tu as le temps sans doute, lui disait-il un jour, et rien ne presse. J'avais trente-deux ans quand j'ai épousé ta mère; tu n'en as pas encore vingt-huit; mais, sans rien précipiter, il me semble que tu devrais t'occuper d'un futur établissement.

À quoi le jeune homme avait répondu :

— Une compagne comme je la voudrais ne vous conviendrait peut-être pas, à toi et à ma mère; et une demoiselle dans une position semblable à la nôtre ne se soucierait guère de notre vieille maison, ni du genre de vie que nous pourrions lui offrir. Je ne vois pas clair dans mon avenir; moi-même je n'ai pas une vie qui m'intéresse au point de désirer de la faire partager à une jeune femme. Ce serait différent si, au lieu de ne rien faire d'utile, j'avais un état, une profession quelconque. J'ai bonne santé; les forces du corps ne me manquent pas; je ne suis pas, après tout, plus bête qu'un autre, et je ne fais rien. Cela ne peut pas durer; il faudra bien que je prenne un parti.

— Qu'est-ce que tu dis? reprit le père. Est-ce que tu as besoin d'avoir un état? Nous te laisserons, ta mère et moi, assez d'argent pour n'être pas dans l'obligation de gagner ton pain comme un manoeuvre. D'ailleurs, tu ne manques pas précisément d'occupation. Tu m'aides à tenir les comptes de nos affaires; tu vois un peu ce que fait Léonard dans la campagne; tu as ton militaire; quelques amis à visiter; nous chassons pendant quatre mois: n'est-ce donc rien que tout cela? Si cela te fait plaisir, achète un chien d'arrêt, et va chasser la bécasse au printemps.

— Non, je trouve que j'emploie déjà trop de temps en automne, en allant au lièvre avec toi. Si j'étais seul, je ne prendrais que rarement le fusil: une fois par semaine, c'est tout ce que je m'accorderais.

— Oui, je m'aperçois bien, depuis quelque temps, que tu n'as pas des goûts relevés. Un fils de famille, dans ta position, doit se considérer comme un gentilhomme; tandis que, pour un rien, tu te mettras à travailler comme un paysan. Ça te passera quand tu seras marié. On peut réparer une ou deux chambres, mettre un papier neuf au salon. Qu'est-ce qui pourrait manquer à ta femme? Je ne le vois pas. Quoique un peu ancienne, notre maison est bonne, parfaitement saine. Tu donnerais l'argent nécessaire pour les petites dépenses de toilette; vous n'auriez pas de ménage à tenir, tant que ta mère voudra conserver la direction du sien; vous auriez char et cheval pour des promenades. Si vous aviez une petite famille, vous relèveriez convenablement. Diantre! peu de jeunes mariés seraient aussi heureux que vous. Pourquoi ne t'adresserais-tu pas à M^{lle} Ida Rénier? Elle aura bien quelque chose comme deux cent mille francs, et il n'est pas possible

de voir une plus belle femme.

— Son genre de grande dame me ferait un peu peur ; et d'ailleurs il est probable que je ne serais pas accepté.

— Moi, je crois au contraire qu'elle te prendrait sans hésiter ; elle m'a dit l'autre jour qu'elle trouvait notre campagne agréable et jolie.

— C'est peut-être une flatterie. En tout cas, je ne suis pas, pour le moment, dans une disposition d'esprit qui me pousse à chercher une femme. Je verrai plus tard.

Des conversations de cette nature avaient lieu parfois, entre le père et le fils, dans leurs stations de chasse au pied des bois, alors que Briffaut quêtait dans les taillis, ou poursuivait un lièvre sur les hauteurs jurassiennes où nos deux hommes ne le suivaient pas. Assis sur quelque tronc de gigantesque sapin écorcé, qu'on avait traîné jusqu'à la sortie des forêts, M. Legrand fumait sa pipe pendant qu'Hermann, qui ne fumait pas, regardait la plaine ou suivait de l'œil les hautes volées de pigeons émigrant vers le sud.

Dans la matinée où nous le voyons aujourd'hui pour la première fois, Hermann regardait donc la campagne étendue à ses pieds, et se perdait plus ou moins en pensées sur sa position et sur ce qu'il pourrait faire pour donner un but sérieux à sa vie. Pendant la demi-heure qui venait de s'écouler, Briffaut avait lancé un lièvre au fond d'un ravin rocheux très encaissé, où se trouvaient les sources de la rivière. Après avoir *rusé* un moment, et mis le chien en défaut dans ces parages éloignés des deux chasseurs, l'animal aux longues oreilles était descendu tout le long du ravin, et remontait au bois par le chemin non loin duquel Hermann était posté, toujours assis sur le bloc de serpentine. Pas un seul écho de la voix de Briffaut n'était parvenu jusqu'à lui. Tout entier à ses pensées intimes, il négligea la surveillance du chemin, juste au moment où le lièvre y passait sans bruit, rasant le sol et n'y laissant aucune trace visible. Hermann ne le vit donc pas, bien que, s'il l'eût aperçu de sa place, il eût pu l'ajuster et l'abattre. Dix secondes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'un coup de fusil retentit dans le bois, à cent pas du lieu où il se trouvait. Courir à l'endroit d'où s'échappait la fumée fut pour Hermann l'affaire d'une demi-minute. Il y arriva comme Villoud, tenant le lièvre par les pattes réunies dans une main, se disposait à entrer dans le bois, pour y disparaître avec sa capture.

— Un instant, s'il vous plaît, dit Hermann au personnage à l'allure douteuse.

Celui-ci se retourna.

— Que voulez-vous ? fit-il.

— Mais, je pense, constater si ce lièvre est à vous ou à moi.

— Je l'ai tiré devant mon chien, qui le chasse depuis une heure.

— Où est votre chien ? On ne l'entend pas.

— Il va venir.

— Vous pensez ? Eh bien, moi, je crois que c'est notre lièvre que vous avez là.

— Oh ! par exemple !

— Oui : je pose mon fusil, dit Hermann en appuyant son arme contre une tige de hêtre. Posez aussi le vôtre, et mettez le lièvre par terre, jusqu'à ce que le chien qui le chasse l'ait reconnu.

— Je n'ai pas besoin de poser mon fusil, répondit avec hauteur le braconnier. Je ne veux pas vous tirer dessus, n'ayez pas peur.

— Non, sans doute ; mais un accident peut arriver : faites donc comme moi.

Villoud s'exécuta, toutefois sans lâcher le lièvre.

En cet instant, Briffaut, hurlant comme un possédé, arriva sans lever le nez, flaira le lièvre tenu en l'air, et, satisfait, mais n'en pouvant plus, s'étendit à plat ventre sur le bord du chemin pierreux.

— Eh bien ? fit Hermann.

— Votre chien, reprit Villoud, a *coupé* sur le mien, et voilà pourquoi il arrive le premier au coup de fusil.

— Votre chien n'est pas là ; le mien a reconnu son lièvre, que vous n'aviez pas le droit de tirer. Donnez-le-moi, ou il y aura du bruit entre nous.

— Du bruit ! Je voudrais bien voir, dit-il en se reculant : je ne vous crains pas.

Hermann, à ce propos, lui sauta au collet des deux mains. Une bataille allait s'en suivre, lorsque M. Patrick survint heureusement.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dit-il. Voulez-vous bien vous séparer !

— Je ne le lâche pas qu'il n'ait posé le lièvre, dit Hermann.

— Le lièvre est à moi, reprit Villoud, à moitié étranglé sous l'étreinte nerveuse des deux poignets de son adversaire.

— Vous en avez menti, gueux que vous êtes, dit à son tour M. Legrand, et vous mériteriez d'être souffleté d'importance. Toutefois, je veux bien vous payer votre coup de fusil. Le lièvre vaut 6 francs ; nous sommes trois ; voici une pièce de 2 francs, et fichez-moi le camp. Vous êtes venu vous poster ici pour attraper notre lièvre ; allez rejoindre le renard que votre chien *mène* par là-haut.

Cela dit d'une voix ferme, et les 2 francs reçus par Villoud, celui-ci laissa tomber la bête. Hermann le lâcha aussitôt, après quoi le braconnier se hâta de détalier. L'incident n'eut pas d'autres suites ; mais il était heureux que M. Legrand fût arrivé juste à point pour empêcher que l'altercation ne finît par des coups donnés de part et d'autre.

— Comment diable as-tu fait de ne pas voir le lièvre quand il a passé à ta portée ? disait M. Patrick.

— Je n'en sais vraiment rien. Je n'entendais pas Briffaut, et j'étais préoccupé de toutes sortes de choses à ce moment-là.

— Ah ! tu es bien toujours le même. Est-ce qu'on pense à autre chose qu'à son chien et au gibier, quand on chasse ? C'est dommage, vraiment, car il devait être beau à tirer dans le chemin. Mais peut-être que tu l'aurais manqué, comme celui d'avant-hier. Tu te presses trop et tu tires trop haut, quand un lièvre vient à toi : il faut, dans un cas pareil, viser en avant des pattes, au lieu de lâcher le coup en plein corps.

— C'est bien possible, répondit Hermann. Veux-tu rester davantage ? Moi, je vais emporter ce lièvre à la maison, et herser ensuite le champ de blé avec le cheval, pendant que Léonard sèmera. Le ciel se couvre de nuages ; nous pourrions avoir de la pluie dans l'après-midi.

— Va, si tu le préfères. Cependant, nous aurions pu chasser encore ensemble, pendant une heure ou deux.

Hermann mit le lièvre dans son sac et reprit le chemin du village. En ce temps-là, messieurs les chasseurs portaient encore la gibecière, qui, dès lors, a fait place au paletot contenant une vaste poche intérieure derrière le dos.

CHAPITRE III

UN SEMEUR



l'entrée du village, Hermann rencontra un homme d'environ soixante ans, trapu, à larges épaules, qui le salua familièrement.

— Voilà monsieur Hermann qui a déjà fait une belle capture, dit-il en voyant pendre en dehors du sac les jambes de derrière du lièvre, et s'approchant du jeune chasseur. Est-ce vous qui l'avez tiré ?

— Non.

— Alors, c'est monsieur le père. M. Patrick est un habile tireur. Je le vis une fois abattre un lièvre en le visant au bout du nez, comme l'animal passait en travers. Le coup porta si juste, que toute la charge fut reçue à la tête. Ce lièvre ne refit pas un mouvement.

— Celui-ci n'a pas été tué par mon père ; c'est Villoud qui l'a rencontré.

— Alors, naturellement, il vous l'a rendu ?

— Oui, dit Hermann, sans ajouter aucune explication.

— Si M. Patrick voulait le vendre, je l'achèterais volontiers. Combien pèse-t-il ?

— Environ huit livres.

— J'en donnerai bien cinq francs.

— Je le dirai à mon père. Au revoir, monsieur Turnep.

— Votre serviteur, monsieur Hermann.

Jean Turnep était un des gros paysans de Valagiez. Propriétaire de cinquante arpents de bonnes terres, il avait de plus, outre beaucoup d'argent placé, deux garçons et une fille, tous en âge de s'établir. Ami d'enfance de M. Patrick, ils se tutoyaient mutuellement et se voyaient de temps en temps, mais plus souvent au cabaret que dans la demeure de l'un des deux. Les fils Turnep n'étaient pas liés avec

Hermann ; l'aîné se plaisait à l'auberge où Hermann n'entrait jamais ; le cadet, Jacques, était un coureur de danses et d'aventures nocturnes. La fille, Louisa, une *belle beauté* le dimanche, quand elle mettait sa robe de mérinos amaranthe et la chaîne d'or de sa mère. Marchant à petits pas saccadés, les coudes pincés aux hanches, Louisa Turnep était gracieuse avec les garçons, les saluant souvent la première et s'arrêtant volontiers à causer avec tel ou tel, même un peu plus tard que le crépuscule. Dans cette famille où la gêne ne se faisait jamais sentir, on vivait largement d'une vie matérielle, sans se creuser la tête pour se meubler l'esprit de pensées élevées ou simplement de choses intéressantes.

Hermann trouva sa mère occupée à déjeuner. Elle se levait, en général, tard, ayant l'habitude de veiller seule, longtemps après que son mari et son fils étaient couchés. M^{me} Patrick lisait en tricotant, ne quittant ses mailles que pour tourner les feuillets du volume qu'elle recevait d'un cabinet de lecture auquel elle était abonnée. Les romans à la mode, ceux en particulier qui paraissaient dans la *Revue des Deux-Mondes*¹, étaient ses lectures de prédilection. Ne manquant ni d'esprit ni d'instruction, c'était bien dommage qu'elle se fût adonnée à des œuvres d'imagination de ce genre forcé, souvent malsain, où l'âme se nourrit de pensées frivoles, de sentiments qui faussent le sens moral. N'ayant rien à faire précisément, M^{me} Patrick employait le temps à causer, à lire, à tricoter des bas pour son mari et son fils. Son ménage était plutôt conduit par Marthe, la domestique, que par elle-même.

— Bonjour, ma mère, dit Hermann en entrant dans la salle à manger. Voici un lièvre ; où faut-il le mettre ?

— Donne-le à Marthe, qui le soignera.

— Avez-vous bien dormi ? reprit Hermann. Il voussoyait sa mère.

— Comme ça, mon bijou. Sur le matin, je me suis réveillée et me suis mise à penser. Plus tard le sommeil est revenu. Je vous ai entendus lorsque vous êtes partis. Ce vilain Briffaut aboyait à me rompre la tête. Quel insupportable chien vous avez là ! À ta place, mon garçon, j'aurais un grand lévrier pour prendre le gibier à la course. Avec ses vieilles idées de chasse, ton père ne comprend rien aux agréments du véritable *sport*.

— Un lévrier ne pourrait pas chasser dans les bois, répondit simplement Hermann, et guère mieux dans les terrains cultivés.

— Pourquoi donc ? objecta M^{me} Legrand, tout en versant de l'eau chaude dans sa tasse pour la rincer.

À côté d'elle, chantait une bouilloire en cuivre jaune, posée sur un

1 - [NdÉ] Revue littéraire et culturelle mensuelle publiée à Paris depuis 1829. St-Beuve, une connaissance d'Olivier, y publia des articles.

réchaud placé dans un petit meuble qu'on nommait un bac-à-thé et qui, dès lors, a été remplacé dans les maisons bourgeoises par le moderne samovar russe.

— Oui, pourquoi un grand lévrier isabelle muet ne prendrait-il pas les lièvres à la course dans notre campagne et dans les prairies voisines ?

— Parce que l'espace libre lui manquerait. Il faut laisser à mon père ses habitudes ; la chasse au chien courant l'intéresse et convient à sa santé.

— Je l'y laisse parfaitement, mon chéri, mais avoue que c'est triste, le soir après souper, de le voir s'endormir dans un fauteuil, au lieu de faire ou d'écouter une lecture intéressante. Il ne pense qu'à la chasse, à l'argent qui lui est dû, et n'est au courant de rien de plus élevé, de moins terre à terre. Ce n'est pas la vie qu'un homme dans sa position devrait avoir.

— Il ne s'endort pas tous les soirs, fit Hermann en mettant son fusil et son sac au fond d'une armoire cachée dans le mur de la chambre.

— Non ; il ne dort pas quand il joue aux cartes avec son ami Turnep. Je ne puis souffrir ce lourdaud de paysan quand il vient ici. Veux-tu que je te serve une tasse de café ?

— Merci, ma mère. J'en ai pris ce matin.

— Je te ferai du thé, si tu préfères.

— Non ; je n'ai ni faim ni soif.

— Que vas-tu faire avant midi ? voilà neuf heures qui sonnent. Tu devrais lire, dans la *Revue des Deux Mondes*, un roman d'un intérêt saisissant : *M. de Camors*, par Octave Feuillet.

— Pas aujourd'hui. J'ai, en quelque sorte, promis à Léonard d'aller herser le champ qu'il sème. C'est pour cela que je suis revenu de bonne heure.

— Herser ! mon bon petit : mais qu'as-tu besoin d'aller patauger dans un champ labouré où tu enfonceras jusqu'à la cheville ? C'est l'affaire de Léonard, ou d'un simple ouvrier de terre. Un fils de famille comme toi ne doit pas conduire un cheval par la bride, au risque de se faire marcher sur le pied.

— Cela me fera plaisir. J'ai le sentiment que j'emploie mal mon temps, que je mène une vie de paresseux. Décidément, je veux me mettre à quelque chose d'utile.

— Ce que tu peux faire de plus utile, mon cher enfant, c'est, vois-tu, de te marier. Nous disons cela chaque jour, moi et ton père. Pourquoi n'épouserai-tu pas M^{lle} Ida Rénier ? Elle est si belle, si gracieuse, et ne manque point d'esprit. Réfléchis pourtant que tes parents vieillissent, et que nous serions heureux de voir notre fils heureux lui-

même, avec une aimable femme et une petite famille. Fais-nous ce plaisir, donne-nous cette joie, Hermann.

— J'y penserai, ma mère ; mais, pour le moment, je vais au champ.

— Tu ne resteras pas longtemps ; Léonard peut bien expédier cet ouvrage.

Hermann passa un nœud coulant aux pattes du lièvre, qu'il vint suspendre au garde-manger, placé dans un endroit frais, à l'abri des mouches. M^{me} Legrand soigna son assiette et sa tasse, appela Marthe pour lever le couvert et le bac-à-thé ; puis, un volume sur ses genoux, elle reprit sa lecture au point où elle l'avait laissée la veille, à onze heures du soir. S'interrompant elle-même, elle se dit à demi-voix :

« Hermann finira comme son père, par ne plus lire que la *Gazette*. C'est étonnant comme les hommes, en général, ont des goûts peu relevés, quand ils vivent toute l'année à la campagne. Ils ne comprennent absolument pas la vie intellectuelle. Les côtés esthétiques de l'existence humaine leur sont étrangers. Heureux encore quand ils ne se mettent pas à boire, ou à faire des choses que la religion et la morale condamnent. Ce *M. de Camors*, par exemple, est un affreux sacripant. »

Une femme chrétienne, dans la position de M^{me} Legrand, eût pris sa Bible et en eût lu quelques paroles, avant de voir ce qu'elle devait faire dans sa maison. Mais le volume sacré ne bougeait guère de sa place. Chaque matin, Marthe en ôtait la poussière ; il était bien rare que l'un des trois membres de la famille y cherchât la lumière et la sagesse que l'Esprit de Dieu y a déposées pour nous enseigner le chemin du salut.

Le cheval d'Hermann, jolie bête à toutes mains, était encore à l'écurie. Léonard lui avait mis le collier de trait et le lui avait laissé au retour du champ où il avait transporté le blé sur un char. Il espérait toujours que son jeune maître reviendrait du bois de bonne heure et le lui amènerait. *Gallo*, le cheval, allait également bien, attelé au char de foin, au phaéton de course et même à la selle, lorsque la fantaisie de le monter prenait à Hermann. C'était seulement dommage de lui faire traîner la herse. Mais la terre était friable, laissant peu de mottes et point pierreuse.

Un doux soleil d'automne achevait de boire la rosée dans le court gazon des prairies, où les vaches pâturaient. Sur le labourage frais de la veille, les araignées avaient tendu leurs toiles de grand matin ; on voyait briller au loin le tissu de ces pièges aériens que rien ne semble soutenir. En marchant pour jeter sur le sol ses poignées de froment, le vieux domestique rompait à tout moment le réseau léger où les moucherons venaient embarrasser leurs ailes ; l'instant d'après, l'arai-

gnée l'avait raccommo   et raffermi. Des bergeronnettes d'un gris-bleu se promenaient sur les sillons, happant une mouche, une larve quelconque, et faisant miroiter la plaque noire de leur poitrine, pendant qu'un couple de corneilles marchant gravement entre les raies, trouvaient la nourriture qui convient à ces omnivores. Les animaux soumis à la domination de l'homme profitent aussi du travail de ce roi déchu de la création.

Hermann accrocha un palonnier à la herse et conduisit l'attelage au bord inférieur du champ, où Léonard avait marqué et semé son premier sillon.

— Ah! bien, à la bonne heure, monsieur Hermann, dit le semeur en venant près de lui. Ne prends qu'une demi-largeur de la herse chaque fois; de cette manière, tu ne feras pas des *manques*, et le blé sera couvert régulièrement.   a ne vaut-il pas mieux d'être ici à faire de bon ouvrage, que de perdre le temps par là-haut, en attendant qu'un lièvre vous passe entre les jambes? Quand vous aurez marché pendant deux heures sur cette terre fraîche, tu d  neras de bon appétit, et le blé sera en sûreté. Mais voilà, je comprends, d'un autre côté, que vous ne laissez pas aller seul monsieur le père.

Léonard Branchu servait dans la maison depuis trente ans; il avait vu naître Hermann et se permettait encore de le tutoyer dans l'intimité, lorsque personne ne pouvait l'entendre. En présence de n'importe qui, il ne lui parlait que le chapeau à la main. C'était un homme sachant garder les convenances; mais, par une affection quasi-paternelle, il disait *tu*    Hermann, chaque fois qu'il le pouvait sans risquer de commettre un manque de respect. De cette manière, le jeune Legrand ne se formalisait pas d'une telle familiarité.

Après une demi-heure de ce rude travail, Hermann voulut laisser reposer un moment le cheval, pendant qu'il essaierait de semer un *essaime*. Dans ce but, il dit à Léonard de lui passer le sac.

— Oh! répondit le brave homme, tu veux semer! monsieur Hermann, c'est que ce n'est pas un badinage. Si vous alliez *marquer* un essaim en *refouillant* sur ce qui est déjà semé, ça ne me conviendrait pas du tout. En passant près du champ, les gens diraient que je suis une vieille bête. Faites donc bien attention à ce que je vais vous expliquer. Tu prends le grain à demi-poignée, et tu le lances en avant, au moment où tu   cartes les doigts en ouvrant la main, pour qu'il s'échappe d'une manière égale et décrive un demi-cercle. Les grains doivent s'arrêter à gauche, juste sur la ligne où vous marchez en revenant. Comme cela, voyez: c'est au moment où la main s'ouvre que le pied se pose.

— Bien, dit Hermann.

Mettant le sac à l'épaule gauche, le nouveau semeur ne s'y prit point mal pour commencer. Léonard le suivait à deux pas de distance, pour s'assurer qu'il ne commettait pas des erreurs dans son travail.

— Pas trop fort, monsieur, lui cria-t-il une fois. Diantre ! ne vois-tu pas que tu dépasses la limite ? Tu vas me faire du refouillage. Là ! ça va bien maintenant, continuez.

Lorsque le débutant eut fait deux tours, le sac à l'épaule, il était aussi expert que Léonard. Il avait *pris le coup* du semeur tout de suite, et comme cela lui plaisait de continuer, il dit à Léonard de mener le cheval, pendant qu'il achèverait de semer.

Le domestique ne répondit pas ; il obéit simplement à l'ordre reçu. Mais quand Hermann revint avec le sac vide, il trouva Léonard assis sur la herse, ayant l'air profondément absorbé dans ses réflexions.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il au vieux serviteur. Êtes-vous malade ?

— Non, monsieur. Mais ce que vous venez de faire pour la première fois, m'a causé de l'émotion et me donne à penser. Je vois venir que dorénavant c'est vous qui sèmerez nos champs, si toutefois vous prenez goût à l'agriculture. Ce sera pour moi un grand plaisir, car enfin il faut dans la campagne quelqu'un pour me remplacer ; et si c'est vous, monsieur Hermann, j'en serai vraiment heureux. Je vous ai toujours considéré comme mon remplaçant, et aussi mon héritier, puisque je n'ai pas de parents rapprochés. C'est pourquoi je me déssole quand je vois que vous ne vous mettez pas résolument à travailler. Il est clair que je ne vous demande pas de traire les vaches et de sortir le fumier de l'écurie : ce ne serait pas votre place. Mais prendre intérêt aux travaux du domaine, comme vous venez de le faire, voilà ce que je voudrais voir avant de mourir. Et puis, encore une chose, si vous permettez : il faut vous marier. Vois-tu, fit-il amicalement, ça ne peut pas aller que tu restes célibataire. Eh ! que diantre ! Ne peux-tu pas choisir une femme où il te conviendra de la prendre ? Qu'est-ce que tout ça par là deviendrait si tu restais vieux garçon comme moi ? À qui irait le domaine de monsieur le père après ta mort ? Il vous faut, monsieur Hermann, prendre en sérieuse considération ce que je vous dis.

— Je vous remercie, Léonard. Mais puisque vous avez eu de l'émotion, il vous faut boire un coup à la bouteille que j'ai apportée. Elle est dans le char ; allez la chercher.

Léonard revint avec la chopine de vin et la présenta à son maître. Hermann en prit une gorgée ou deux, puis, la passant à Léonard, il lui dit :

— Conservez-moi votre affection, dont je vous suis reconnaissant ;

mais gardez-vous de me donner votre bien. J'en ai déjà plus, beaucoup plus que cela n'est nécessaire.

— On n'en a jamais trop, riposta le vieux serviteur. D'ailleurs, à qui le donner ?

— À qui vous fera plaisir. Aux pauvres, si vous voulez.

— Aux pauvres ! y penses-tu ? Ils iraient dépenser mon argent au cabaret. J'aimerais mieux en faire présent à la Confédération. Mais nous parlerons de cela une autre fois. Pour le moment, il s'agit de finir de semer, d'expédier le hersage, et d'arranger le champ avant la nuit, car demain nous avons la pluie.

CHAPITRE IV

APRÈS-MIDI DE SEPTEMBRE



De retour à la maison, Hermann changea de vêtements, car il avait eu chaud en semant le blé. Pour la première fois, il venait de faire un ouvrage qui demande l'emploi général des forces du corps et une attention soutenue. Marcher sur un terrain labouré de frais et non hersé, où le pied enfonce parfois jusqu'à la cheville, cela fatigue, même quand on n'a pas un sac de blé suspendu à l'épaule. À plus forte raison le semeur est-il fatigué, lorsqu'un poids de cinquante livres est ajouté à celui de son propre corps. Mais Hermann était content. La petite victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, lui laissait le sentiment d'une paisible satisfaction dont il jouissait et qui se lisait sur son visage, à l'ordinaire un peu triste. Rien ne vaut, en effet, la conscience d'un devoir accompli, la certitude d'un bon emploi du temps. Tout homme qui, au contraire, cède à la paresse ou à l'empire d'une passion, éprouve du regret, un remords peut-être bien vif, s'il n'est pas encore perverti au point de préférer sans crainte le chemin large de l'oisiveté et du vice au sentier étroit de la sagesse.

M. Patrick et Briffaut venaient aussi d'arriver. Après avoir mangé sa soupe, le chien s'était couché sur la paille, dans sa niche. Le vieux chasseur ne rapportait rien dans son sac. Depuis le départ d'Hermann, M. Legrand s'était dirigé encore plus à l'est, et là, aucun lièvre n'avait passé à sa portée, bien que Briffaut en eût lancé plusieurs. La chance lui avait été contraire. Puis, des chasseurs montagnards lui avaient fait concurrence, ce qui lui était toujours désagréable.

Quand il vint s'asseoir à table pour dîner, M. Legrand avait un air maussade, qui contrastait avec celui de son fils.

— Tu n'as pas pu tirer ? lui demanda le jeune homme.

— Non ; Briffaut était fatigué ; et puis, des montagnards venus par là

avec leurs chiens l'ont dérangé. Si tu étais resté avec moi, nous aurions eu plus de chance.

— Je resterai un autre jour.

— Qu'as-tu fait depuis ton retour ? demanda le père.

— J'ai hersé une partie du champ, et semé le reste.

— Ah ! fit M. Legrand, sans rien ajouter à cette marque d'étonnement.

— Et puis, dit M^{me} Legrand, il paraît que cet ouvrage d'un subalterne intéresse beaucoup monsieur notre fils. Je pense qu'il va se mettre à traire les vaches et à nettoyer l'écurie, ajouta-t-elle en servant la soupe.

Hermann ne répondit pas. Il n'avait pas l'habitude de discuter avec sa mère. M. Legrand ne dit rien non plus. Il mangeait son potage en silence, ayant sa serviette jusque sous le menton, fourrée dans son gilet. Le dîner du riche propriétaire était fort simple. Après la soupe, un plat de viande et un légume, c'était tout le menu. Une bouteille de vin blanc ordinaire, pour lui et Hermann, et une de Bordeaux, pour M^{me} Legrand, étaient sur la table. Le pain même était dur, datant de quelques jours. Marthe ne le faisait qu'une fois par semaine, pour maîtres et domestiques. Dans cette maison, une simplicité de l'ancien temps régnait encore pour tout ce qui tient au confort qui, dès lors, s'est introduit dans un grand nombre de familles beaucoup moins riches. À cet égard, M. et M^{me} Legrand n'avaient pas de besoins. Leur véritable luxe était, à l'un sa chasse, à l'autre ses lectures. Hermann laissait faire et se contentait ainsi. De temps à autre, M. Patrick donnait un dîner dans toutes les règles à quelques propriétaires de la contrée, et madame sa femme invitait aussi à un thé très soigné les mères de famille avec lesquelles il était convenable d'entretenir de cette manière des relations de bon voisinage. Hors ces cas extraordinaires, on vivait chez les Legrand d'une façon toute simple, ayant presque l'air de friser la parcimonie. Mais c'était affaire d'habitude et non point avarice. On aurait de la peine à trouver aujourd'hui une famille de propriétaires campagnards vivant comme les Legrand vivaient alors. Ceux-ci ne prenaient même la tasse de café noir que le dimanche après le dîner ; il n'en était pas question les autres jours.

— Que fais-tu cet après-midi ? demanda M. Patrick à son fils.

— Je veux retourner au champ, pour aider Léonard à terminer ce qu'il faut y faire. Le baromètre baisse ; s'il pleut demain, nous serons bien aises que ce soit fini.

— Mais tu veux donc devenir tout de bon ouvrier de campagne, dit la mère, avec un sourire de dénigrement. Tu ferais beaucoup mieux d'aller chez les Rénier passer le reste de la journée.

— Un autre jour, j'irai volontiers.

— Il faudrait bien aussi, reprit M. Patrick, en roulant sa serviette et la passant dans un lien de tôle rouge, il faudrait bien aussi écrire à deux ou trois individus qui me doivent des intérêts échus depuis longtemps, entre autres à ce pauvre diable de Brunel, qui est malade, à ce que dit Turnep, et assez mal dans ses affaires. S'il vient à mourir, je devrai saisir son bien, qui m'est hypothéqué. Ce serait un gros ennui pour nous, car que faire de cette maison et du terrain ? J'ai mal fait de prendre le titre de 6000 francs qu'il me doit.

— Peut-être vaudrait-il mieux lui parler que d'écrire, dit Hermann. J'irai le voir demain, si tu veux.

— Mais demain tu viendras avec moi au bois.

— Avant midi, oui. Je puis aller chez M. Brunel après dîner.

— C'est que, vois-tu, je crois qu'une lettre un peu sèche produirait plus d'effet que des paroles. Au reste, ça m'est égal. Mais si tu vas, il faut lui parler avec fermeté, de façon à ce qu'il comprenne que je veux être payé régulièrement, ou, à ce défaut, remboursé du capital. Que ferais-je de son espèce de campagne s'il me fallait la prendre ? Ce ne serait pour nous qu'un gros embarras de plus.

— Je verrai exactement où il en est, et ce qu'il compte faire, dit Hermann.

— Tu vas rester tranquille dans un fauteuil pendant une heure, mon chéri, lui dit sa mère. Il ne convient pas d'aller se fatiguer le corps tout de suite après le dîner. Fais comme ton père, qui dort jusqu'à trois heures. Il y a sur la table du salon la *Bibliothèque universelle*, où tu trouveras une jolie nouvelle. Ça se lit très vite. L'auteur est une jeune femme dont le talent promet.

— Je la lirai ce soir, ma mère. Pour le moment, je vais au champ, pendant qu'il fait bon travailler.

— Tu veux donc te déclasser tout de bon, mon cher enfant ? Où veux-tu que des occupations d'une nature aussi vulgaire puissent te conduire ?

— À bien employer le temps, j'espère.

— Mon chéri, je t'assure que tu es déjà trop sage. Tu n'as nul besoin de viser davantage à la perfection, surtout pas en cassant des mottes de terre. Embrasse-moi.

Au lieu d'aller dormir immédiatement, M. Patrick avait bourré sa pipe d'écume, puis, l'ayant allumée, il fumait en se promenant au soleil devant sa maison. Briffaut ronflait dans sa niche. Léonard faisait boire le cheval à la fontaine et le ramenait à l'écurie, pendant que le jeune garçon Samuel lavait des pommes de terre pour Marthe, en attendant de retourner au pré avec les vaches.

Sa pipe finie, M. Patrick vint s'enfoncer dans un fauteuil Voltaire. Il ouvrit le numéro de la revue dont sa femme avait parlé, et le laissa tomber sur ses genoux après en avoir lu dix lignes. Il dormait déjà, rêvant à son débiteur Brunel ou, mieux encore peut-être, au lièvre qu'il n'avait pu apercevoir dans la matinée. M^{me} Legrand se rendait au poulailler, portant un plat dans lequel se trouvaient des restes de légumes pétris avec du son.

— Oui, mes petites, disait-elle à son troupeau de poules, commandées par un coq du pays, oui, voilà qui va vous régaler. Mangez, mes bonnes, et toi, monsieur, ne sois pas si glouton. Voyons combien vous avez fait d'œufs aujourd'hui : cinq ; ce n'est pas beaucoup, mesdames. Il faut vous encourager.

Autour de son bonnet blanc à ruche, M^{me} Legrand mettait à l'ordinaire un foulard des Indes jaune et noir. Elle avait la tête délicate et s'enrhumait facilement du cerveau. Sur sa robe, où se marquait à peine une taille de soixante ans, un tablier noir, n'ayant qu'une grande poche, était attaché à la ceinture. Cette poche contenait un certain nombre d'objets plus ou moins nécessaires : un plioir² en os pour couper ses livres et les revues ; un gros étui ; un couteau à deux lames, argent et acier ; un fruit quelconque, ramassé au jardin ; une bonbonnière avec des pastilles de menthe ; une poignée en tapisserie pour prendre la bouilloire, et sur tout cela, son mouchoir. La poche bosselait en dehors comme une demi-sphère ; il s'y produisait une sorte de cliquetis entre les divers objets, lorsque M^{me} Legrand marchait un peu vite.

Pendant que son mari faisait sa sieste, son fils était retourné au champ, à la grande satisfaction de Léonard, dont l'ambition pour son jeune maître avait toujours été qu'il se mît à cultiver le domaine de la famille. Un râteau à la main, Hermann donnait un coup par-ci, un coup par-là, aux mottes restées un peu grosses. Avec les dents de fer de son outil, il enterrait les grains de froment que la herse avait laissés à découvert. Léonard maniait la pelle, relevait les bords du labourage le long du pré et curait les raies. Malgré la baisse du baromètre, le ciel était resté clair. Le soleil avait cette douceur agréable que le grand chansonnier Béranger lui reconnaît au « déclin de l'automne. » L'air ambiant, d'une transparence parfaite, laissait voir les Alpes de la Savoie dans la pureté de leurs mille détails : cimes aiguës, sommets chenus, croupes arrondies, pentes rapides, ravins profonds, glaciers étincelants, toute cette création prodigieuse se présentait aux regards comme un spectacle sublime, exaltant la puissance éter-

2 - [NdÉ] Petite lame de bois ou d'ivoire, arrondie par le bout, qui sert à plier et à coudre le papier.

nelle de Celui qui tira du néant les mondes et donna la terre à l'homme pour la cultiver.

Le jardin d'Éden peut se retrouver encore, du moins en quelque mesure, pour le cultivateur intelligent et pieux, dont le cœur se tourne avec adoration vers l'Auteur de son existence, pour le bénir et pour l'aimer. Il n'est pas nécessaire que son domaine soit limité par quatre fleuves, comme celui de nos premiers parents : une maison modeste avec une fontaine et quelques arpents de terre, cela suffit pour qu'il y vive à l'aise et en liberté, se nourrissant des fruits de son verger, du pain de son champ, du lait de sa vache, et buvant avec modération le vin que le soleil mûrit sur son coteau. Mais dans cette existence heureuse et facile, il faut qu'il se garde d'écouter les suggestions de l'orgueil spirituel, et qu'il repousse les tentations que le diable ne manquera pas de placer devant lui, comme le serpent ancien le fit devant la compagne du premier homme. L'histoire d'Adam et d'Ève n'est-elle pas celle de toute âme qui désobéit à l'ordre de Dieu ?

Vers trois heures de l'après-midi, une voiture attelée de deux chevaux, conduits par un cocher portant une cocarde noire à son chapeau, arriva dans la cour de la maison Legrand et s'arrêta devant la porte. Deux dames en descendirent.

« Ah ! fit Léonard, qui les vit du champ où il travaillait, ne faut-il pas que ces dames arrivent pour nous déranger ! qu'ont-elles besoin de venir par là ! Mais ça n'a rien à faire, et naturellement ça se promène en voiture. Je pense pourtant qu'elles ne feront pas dételer : non ; voilà le cocher qui met des couvertures sur les chevaux. Les dames ne resteront pas longtemps ; elles ne feront pas demander M. Hermann. » Le brave Léonard, qui se parlait ainsi à lui-même, se mêlait un peu de tout, en sa qualité de vieux serviteur ayant passé presque toute sa vie d'homme dans la famille Legrand. Il y restait par affection pour ses maîtres, beaucoup plus que dans le désir d'augmenter son avoir au moyen de ses gages. D'ailleurs, il possédait déjà une quarantaine de mille francs, tant de son petit patrimoine, que des épargnes faites au service de M. Legrand. Ne s'étant pas marié, il finirait probablement ses jours dans la maison, où il se considérait comme chez lui, mais sans jamais le faire sentir ou seulement le laisser voir. De tels serviteurs deviennent de plus en plus rares. Beaucoup de domestiques ne tiennent à leurs maîtres que pour le profit qu'ils en retirent, et ne s'attachent point à eux. Une place est *bonne*, non pas à cause du bon caractère et de l'honorabilité des personnes chez lesquelles on sert, mais parce qu'on y est bien payé, bien nourri, et que l'ouvrage n'y est pas considérable. Sans doute, le manque d'affection ne vient pas toujours de la faute des domestiques ;

il y a des maîtres auxquels on peut reprocher une hauteur déplacée, un ton sec, une froideur de glace, un manque absolu d'intérêt affectueux ; et ceux-là, n'étant pas aimés, n'ont que ce qu'ils méritent. Ils sont servis pour leur argent : de quel droit demanderaient-ils autre chose ? Mais combien qui témoignent une bienveillance véritable à leurs serviteurs, qui cherchent à leur être agréables par des attentions qu'ils ne leur doivent point, qui désirent leur bien réel, et n'en reçoivent le plus souvent qu'un manque de confiance, ou un semblant d'affection que la moindre circonstance fait évanouir ? Cela est dans l'esprit du temps et vient essentiellement du radicalisme qui dirige l'éducation des enfants et règne dans les idées sociales des parents. N'ayant pas été soumis à une obéissance réfléchie et consciencieuse, entendant père et mère tenir pour peu de chose ce qui leur est supérieur, lisant des journaux souvent remplis d'une aigreur malveillante, et se nourrissant d'autres mauvaises lectures, comment les enfants, devenus en âge de gagner leur vie, apporteraient-ils dans l'exercice de leurs devoirs des dispositions affectueuses, des sentiments de respect partant du cœur ? Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait un changement, radical aussi, mais dans un sens absolument contraire. Cela arrive parfois, et les rapports entre maîtres et domestiques deviennent alors tout autres : la confiance réciproque, la bonne harmonie remplacent la mauvaise humeur, l'impertinence, le *sur l'œil* habituel de la défiance. C'est, comme dit le prophète Jérémie, le défrichement d'un champ nouveau, dans lequel on ne sème plus parmi les épines.

Léonard Branchu n'eut pas le temps de faire d'aussi longues réflexions sur le jardin d'Éden et sur les domestiques, car, à peine avait-il terminé son petit monologue, qu'il put voir sa maîtresse et une des deux dames prendre la direction du champ où il travaillait avec Hermann.

CHAPITRE V

IDA RÉNIER



lle Ida Rénier, qui se dirigeait de leur côté avec M^{me} Legrand, était grande, svelte, une sorte de Diane, dans le genre de celle de Gleyre, mais aussi brune que la chasseresse du peintre est une blonde aux cheveux dorés. Des sourcils d'ébène marquaient leurs arcs sur le front de la jeune beauté aux yeux noirs, aux tresses lustrées, au teint pur annonçant une forte santé. D'une bouche gracieuse, bien garnie de dents dont la blancheur faisait ressortir encore mieux les traits du visage, sortait une voix qui manquait de douceur féminine. C'était presque une voix d'homme quand elle l'élevait un peu. Parlant vite et s'exprimant avec facilité, M^{lle} Rénier avait un entrain des plus agréables, mais sans le charme contenu, sans l'accent de cette musique intime, qu'un homme aime à entendre et à subir quand il parle avec une femme, jeune et belle, comme l'était M^{lle} Ida. Avec quelque chose de décidé, de familier, d'alluré même, dont elle savait tirer parti avec aisance et une bonne simplicité, il lui manquait ce je ne sais quoi, qui, chez une autre jeune fille moins bien douée extérieurement, s'adresse au cœur et le remue profondément. Pour un caractère masculin superficiel, positif et pratique, la belle brune dont je viens d'esquisser le portrait, n'en eût pas moins été très distinguée et même très charmante. Hermann était assez de cet avis ; il aimait à causer avec elle, et ils se comprenaient jusqu'à un certain point : arrivé là, ce point non franchi restait comme une borne, comme une limite dans l'esprit et dans les sentiments du jeune homme. C'était à cause de cela qu'il s'était exprimé sur son compte ainsi qu'on l'a vu au commencement de cette histoire. Sans aucun doute, M^{lle} Ida eût été très capable de conduire une maison avec bon sens, et même avec une sorte d'entente remarquable, pourvu qu'on lui eût donné assez d'argent.

Épousant Hermann, elle eût voulu réformer les habitudes routinières et par trop simples, à ses yeux, de la famille ; installer dans la maison le confort auquel on était habitué chez ses parents, nettoyer et restaurer à fond ces vieux appartements, toutes choses que M. et M^{me} Patrick auraient, de guerre lasse, laissé faire, mais dont ils eussent peut-être bien souffert. M^{me} Bertha Legrand voulait bien vivre avec les personnages des romans qu'elle lisait, toutefois à la condition qu'elle pût continuer à préparer son café et son thé comme à l'ordinaire, nouer son foulard jaune et noir sur la passe de son bonnet à ruche, et mixtionner le manger de ses poules, séance tenante, avec l'eau chaude de son bac-à-thé. M. Legrand aussi comptait bien que son fils, étant marié, continuerait à chasser avec lui dans la matinée et, dans l'après-midi, à écrire aux débiteurs en retard. Sans en avoir jamais rien dit, Hermann avait fait ses réflexions là-dessus, et la grosse voix de M^{lle} Ida, ainsi que la limite en question, l'avaient retenu en deçà d'une liaison plus intime. De son côté, la jeune fille le tenait pour un bon garçon, intelligent et docile, mais manquant d'initiative et d'une certaine mise en dehors un peu audacieuse qui lui aurait plu. Elle lui trouvait aussi par moment un air songe-creux.

Lorsque les deux dames arrivèrent au bord du champ labouré, Hermann s'empressa de venir les y rejoindre. Son râteau à l'épaule, sans habit sur le dos et n'ayant autour de son col de chemise qu'une de ces étroites bandes de taffetas noir, qui figurent une cravate et ne servent à rien absolument, notre jeune homme avait un air de santé parfaite. En voyant ce cou nerveux et libre, ce front élevé un peu fuyant, en arrière duquel des cheveux châtains, souples et abondants, marquaient de légères ondes, on pensait involontairement, comme contraste, aux portraits qui nous représentent les fils de famille français de quatre-vingt-treize, avec la grosse cravate blanche en rouleau et les cheveux plats venant jusque sur les sourcils. Cette affreuse mode appelée à *la guillotine*³ n'a jamais reparu, non plus que le régime inauguré par les sanguinaires tribuns de cette époque. En revanche, nous avons aujourd'hui la dynamite employée par des brigands d'une autre espèce, pires à bien des égards que les premiers. Robespierre et Saint-Just voulaient, disaient-ils, épurer la nation ; la plupart des anarchistes actuels voudraient simplement détruire toute société régulière, mettre à néant le monde entier, pourvu qu'ils pussent y puiser l'or à pleines mains et répandre partout leurs épouvantables doctrines.

3 - [NdÉ] Cette mode de coiffure consistait à se couper les cheveux en découvrant le cou, à la manière dont on préparait les condamnés à mort envoyés à la guillotine. C'est ce que l'on appelle une *coupe de cheveux*...

— Bonjour, mademoiselle Ida ! dit Hermann en prenant pied sur le gazon.

— Bonjour, monsieur Hermann, répondit la belle visiteuse. Je viens voir, avec M^{me} Legrand, si vous avez besoin d'une ouvrière pour vous aider à casser les mottes.

— Certainement, j'en ai besoin.

— Eh bien, passez-moi votre râteau, dit-elle en lui tendant une main gantée, sur laquelle ne se marquait aucun pli.

— Le voilà, dit Hermann en présentant l'outil de la main gauche et serrant cordialement celle qui lui était présentée.

Ida prit le râteau, gratta un peu la terre et fit un creux au lieu d'égaliser la surface. Puis s'arrêtant, elle dit de sa forte voix :

— Ah ! mais, combien payez-vous par jour vos ouvriers ?

— Cela dépend du nombre de creux pareils à celui-ci qu'ils peuvent faire dans un champ semé, répondit Hermann.

— C'est juste, reprit la jeune fille. Je vais en faire un second. Tenez, le voilà. Maintenant, payez-moi.

Elle jeta le râteau.

Hermann tira son porte-monnaie.

— Combien exigez-vous ?

— Dix centimes : ce n'est pas trop. On paye cinq centimes par pointe de provin ; je sais cela.

— Les voici.

Ida prit les deux sous, une pièce toute neuve.

— Merci, dit-elle. C'est pourtant agréable de recevoir un salaire. Voilà le premier argent gagné par mon travail.

Hermann releva le râteau, égalisa la terre, dans laquelle se montraient les grains blonds du froment ; puis, ayant mis son paletot, il dit qu'il était prêt à retourner à la maison avec les dames.

— C'est bien aimable à vous d'être venue ici, dit-il à Ida.

— J'ai prié M^{me} Legrand de m'accompagner.

— Oui, mon chéri, ajouta la mère. M^{me} Rénier a l'obligeance de nous inviter à dîner pour après-demain. J'ai remercié pour ce qui me concerne, car je n'accepte plus d'invitations depuis longtemps. Ton père et toi vous irez sans doute ?

— Je ferai ce que mon père aura décidé ; en tout cas, je remercie M^{me} Rénier.

— Oui, venez, monsieur Hermann. Mon frère compte sur vous ; il m'a chargée de vous le dire et vous présente ses compliments. Nous serons en petit comité. M. et M^{me} Douve, et notre pasteur M. Reuter. Hermann s'inclina et ne répondit que par ces mots :

— Mes compliments aussi à votre frère. Cela se disait tout en

marchant.

— N'es-tu pas bien fatigué ? demanda M^{me} Legrand.

— Absolument pas. C'est pour moi une jouissance véritable de travailler en plein air, par un temps aussi doux que celui d'aujourd'hui.

— Mais pensez un peu, ma chère Ida, qu'Hermann a d'abord été de grand matin à la chasse avec son père. Il est revenu de la montagne à neuf heures, et a semé lui-même, avant midi, une bonne partie du champ d'où nous venons. Depuis notre dîner, il était là, grattant la terre avec ce râteau, comme un simple ouvrier. Franchement, je trouve que ce n'est pas la place d'un fils de famille dans sa position.

— Si cela lui fait plaisir et qu'il s'en trouve bien....

En ce moment, ils arrivaient, toujours marchant sur le gazon de la prairie, dans le voisinage d'un groupe d'arbres plantés irrégulièrement, mais qui faisaient un très joli effet dans le paysage. Il y avait là un cerisier aux longues branches flexibles et pendantes, couvertes d'un feuillage qui s'empourprait de jour en jour ; un poirier sauvage, dont les rameaux droits, vigoureux et entrelacés, étaient chargés de petits fruits jaune et rouge, excellents pour le cidre ; un pommier de capendu⁴, à forme basse, projetant sa membrure épaisse dans une horizontalité régulière ; puis un grand noyer, levant la tête d'un air dominateur. Un chêne au tronc élancé, déjà bien gros et sans aucune branche jusqu'à une assez grande hauteur, était venu d'aventure à peu de distance des arbres fruitiers ; et malgré tout ce qu'avait pu dire Léonard pour qu'il disparût de cette place, M. Legrand avait voulu qu'on le laissât y vivre en paix. Le vieux domestique se bornait maintenant à souhaiter que la foudre s'abattît sur le chêne un jour d'orage et qu'on dût après cela le déraciner. Jusqu'à présent, le ciel ne l'avait point exaucé.

De cette place légèrement élevée, on voyait le lac sur une assez grande étendue. C'était une vue champêtre, calme et reposante.

— Comme une maison serait bien placée ici ! dit M^{lle} Rénier en s'arrêtant. Monsieur Hermann, vous devriez faire construire là, entre ces deux premiers arbres, une de ces charmantes villas modernes, comme on en voit aux environs de Lausanne : ce serait délicieux, la position est ravissante.

— Oui, j'y ai pensé plus d'une fois. Mais que faire de cette maison ? Mon père et ma mère ne voudraient pas quitter la leur, qui du reste est très bonne encore, malgré sa forme villageoise. Moi, je m'y trouve bien aussi, en sorte que la villa dont vous parlez risquerait de rester inhabitée. Mon père ne voudrait pas la louer, chose d'ailleurs difficile.

4 - [NdÉ] Variété de pommier aussi connue sous le vocable: *Court-pendu*.

Enfin, après tout, je ne pense pas qu'il consentît à dépenser la somme qu'une construction pareille exigerait.

M^{lle} Ida n'avait rien à répondre à cette manière de voir, à moins de dire que, si Hermann se mariait, la dot de sa femme pourrait être employée à bâtir ; mais elle se garda bien de s'aventurer sur ce terrain.

De retour à la maison, M^{me} Legrand offrit des rafraîchissements aux deux dames, puis celles-ci remontèrent dans leur voiture. En donnant une poignée de main à Hermann, Ida lui dit avec son plus charmant sourire :

— Je garde les 10 centimes en souvenir de votre champ ; cela portera bonheur à la semée.

— Oui, mademoiselle ; et moi je garde le souvenir de votre aimable visite.

— Qu'est-ce que c'est que ces 10 centimes ? demanda M^{me} Rénier à sa fille, quand la voiture fut partie.

Ida raconta son entretien avec Hermann.

— Oui, un brave garçon, dit la mère, mais rustique. On aurait de la peine à en faire un gentleman distingué pour les manières. Ce serait peu gai d'habiter leur vieille caserne.

— On lui ferait bâtir une jolie maison dans la prairie. Il y a une place délicieuse pour une habitation moderne.

— Et M^{me} Legrand, avec son éternel foulard des Indes et son tablier à poche monstre ! quelle drôle de femme !

— Oui, elle a des manies ; mais elle est bonne au fond et elle chérit son fils. M. Legrand a-t-il accepté ton invitation ?

— Il a dit qu'il viendrait, si cela lui était possible ; mais qu'en tout cas Hermann serait des nôtres.

Comme il faisait encore grand jour, M. Patrick dit à son fils qu'il devrait aller chez Brunel, pour lui rappeler sa dette et l'engager à la payer sans retard. Le vieux capitaliste n'admettait pas qu'on le fit attendre. Il faisait nombre parmi les riches qui n'ont jamais su se mettre à la place de gens, non pas pauvres précisément, mais dont la position est gênée par suite de circonstances fâcheuses, indépendantes de leur volonté. Fort loin de ressembler à ces créanciers qui étranglent un débiteur et lui prennent jusqu'à sa chemise, plutôt que de perdre ce qui lui est dû, M. Patrick Legrand croyait volontiers que si les débiteurs ne payent pas exactement à l'échéance, c'est presque toujours leur faute. Ils n'ont pas pris assez à cœur le devoir de s'acquitter ; ils n'y ont pas pensé longtemps d'avance, comme lui pensait à ce qu'il devait recevoir, et, le moment venu, ils ne sont pas en mesure de payer. Le terme passe sans règlement, et plus on renvoie,

plus il devient difficile au débiteur de se libérer. Cela est exactement vrai pour beaucoup de gens qui ont des dettes. Il y a souvent, très souvent, de leur faute, si ces dettes s'attardent, s'augmentent et finissent par amener une ruine inévitable. Mais il est tout aussi vrai, en thèse générale, qu'un riche ne sait pas, ou ne peut pas se mettre complètement à la place du pauvre, surtout si celui-ci est d'un caractère délicat, luttant péniblement contre les difficultés de l'existence et ne murmurant point sur sa position. Ce sont de tels pauvres qu'il faut aider largement. Quant à ceux qui se plaignent de la dureté des temps et qui, pères de famille ou non, trouvent de l'argent pour boire et s'enivrer, on aurait tort de les sortir d'embarras. Ne voit-on pas aussi des jeunes filles dont les parents sont dans la gêne, mieux vêtues et plus élégantes que les enfants de paysans riches, habitués à la frugalité et au travail ?

C'est ce que se disait Hermann Legrand en se rendant, vers le soir, chez le débiteur Brunel, dont son père était le créancier pour une assez forte somme.

CHAPITRE VI

TRISTE SITUATION



Le débiteur Brunel, chez qui Hermann se rendait à quatre heures du soir, habitait une petite campagne située à deux cents pas des premières lisières du Jura, entre le village de Valagiez et celui de Raisse, qui se trouve à vingt minutes du premier. M. Brunel en était propriétaire depuis trois ans.

Jusqu'au moment où il en fit l'acquisition, il habitait une ville et travaillait pour une maison d'horlogerie dont il était un des meilleurs ouvriers. À la longue, il avait amassé une petite fortune de 20 000 francs, placée en dépôt à l'année dans une banque. Malheureusement pour lui, il fit une maladie qui affaiblit sa vue à un tel point, qu'il ne lui fut plus possible de reprendre le travail comme auparavant. Il souffrait de douleurs dans la tête, lorsque, l'œil armé d'une forte loupe, il s'efforçait de retrouver la vision parfaite, sans laquelle il ne pouvait exécuter l'ouvrage délicat dont il était chargé. Un docteur lui conseilla de renoncer à son métier, et, puisqu'il possédait un petit capital, de l'employer à l'achat de quelque propriété rurale où il vivrait au grand air et trouverait le nécessaire en la cultivant. Sa famille ne se composait que de sa femme et d'une fille de vingt et un ans, celle-ci ayant reçu une bonne instruction supérieure, qu'elle perfectionnait en donnant des leçons à domicile; leçons qui lui étaient bien payées, mais dont le produit n'était pas suffisant pour que ses parents continuassent à vivre où ils étaient. La jeune fille fut placée à l'étranger, comme institutrice, dans une famille étrangère, qui sut l'apprécier au double point de vue du caractère et de ses talents pédagogiques. Ces gens l'emmenèrent avec eux dans leur pays. Après avoir examiné plusieurs propriétés rurales, Brunel se décida pour celle que nous allons visiter avec Hermann, et il vint s'y établir avec sa femme. Dans le village même de Raisse, il aurait pu acheter une maison de paysan,

bonne encore, quoique un peu ancienne, pas mal avoisinée et avec laquelle on vendait huit arpents de bon terrain. C'était précisément ce qui lui aurait convenu. On demandait 14 000 francs pour le tout. Sur cette somme totale, la maison figurait pour 6000 seulement. Il y avait pourtant un logement de quatre pièces, une petite grange et une écurie pour trois bêtes. Au lieu de se décider pour cette acquisition, Brunel crut mieux faire en achetant une autre propriété, parce que la maison était meilleure, de construction récente, et qu'au lieu de huit arpents en parcelles détachées, comme ce qu'on lui proposait au village, il y en avait seize en un seul mas autour de l'habitation. De tout cela, on ne demandait que 16 000 fr. Évidemment c'était pour rien, un vrai marché d'or, du moins aux yeux de l'horloger sans expérience. C'est ce qui le décida, malgré ce que lui dirent deux personnes dont il avait demandé l'avis. N'entendant rien à l'agriculture, il se représentait que seize arpents aux Bochons ou Bossons, — c'était le nom de la campagne, — devaient produire deux fois plus que les huit du village.

Hélas ! au lieu d'un marché d'or, le pauvre horloger en avait fait un de gravier et de terre folle. Le nom même de *bochon*, qui, en patois veut dire *buisson*, aurait dû le faire réfléchir. Il se laissa gagner par le rusé vendeur, qui l'entortilla de belles paroles, et lui montra un gros tas de foin dans sa grange, trois vaches dans l'écurie, mais se garda bien de lui dire qu'il avait acheté ailleurs les deux tiers de cette récolte. C'était en automne, dans la saison où l'herbe est tondue par le bétail, et où le blé pousse à peine. Bref, Salomon Brunel se décida pour les Bochons. Il paya 10 000 francs à compte et passa un acte de revers de 6000 francs au 4 % pour le reste du prix d'achat. Comme la maison de banque lui bonifiait le 5 %, il y laissa en dépôt à trois ans de terme la moitié de ses épargnes, trouvant qu'il valait bien la peine de réaliser ainsi un bénéfice de 60 francs annuels, sur l'intérêt des 6000 qu'il restait devoir à son vendeur. Cet acte de revers fut repris plus tard par M. Legrand. Ces dispositions paraissaient, en effet, judicieuses ; mais Brunel n'avait point compté sur la faillite de son banquier, laquelle survint comme un coup de foudre et lui fit perdre la presque totalité des 10 000 francs qui lui étaient dûs. Cette perte, énorme pour lui, arriva dans l'année qui suivit celle de l'acquisition des Bochons. Elle rendait sa position extrêmement précaire, car il n'était plus que le fermier de sa propriété. Il fallait vivre et trouver encore 4 à 500 francs par an, tant pour payer l'intérêt de sa dette, que pour les impôts et les frais d'entretien du bâtiment. Un cultivateur intelligent, robuste et actif, au fort de la vie, se serait tiré d'affaire, toutefois avec assez de peine. Mais lui, Brunel, avait plus de cinquante ans, et il était faible,

maladif. Ses mains délicates, habituées à manier des outils d'une finesse extraordinaire, ne pouvaient tenir la pioche et les autres gros instruments du laboureur. Miné par le travail et le chagrin, l'infortuné tomba de nouveau malade, avec le désir de ne pas se relever de son triste état. Dans cette situation, il ne lui avait pas été possible de payer à l'échéance le dernier intérêt dû à M. Legrand, et maintenant c'était le 5 % que le créancier était en droit d'exiger. La pauvre M^{me} Brunel était sur les dents, soignant l'unique vache et veillant son mari, dont la faiblesse allait croissant. Elle venait de rappeler sa fille, au moins pour quelque temps, ce qui était fâcheux et risquait de lui faire perdre sa place.

Telle était la position de cette petite famille, autrefois si heureuse. Le père s'était trompé, avait été trompé, en achetant cette propriété dont la revente était bien difficile, même à vil prix. Déjà M. Legrand n'avait-il pas dit que, s'il fallait otager l'immeuble pour être payé, il ne saurait qu'en faire ?

Ces terrains des Bochons, étaient quelque chose de tout à fait à part dans la contrée. Il y en avait sans doute de pareils le long des abords du Jura, mais sans essais de culture. Les propriétaires, — ordinairement des communes, — y font pâturer le bétail pendant quelques jours, en mai et en octobre, mais on n'y fait aucune récolte, excepté celle des joncs, dans les parties marécageuses. Le reste demeure en terrains vagues, occupés, çà et là, par des buissons de nerprun⁵ épineux, de bourdaine noire et de saule nain. Des étendues libres sont ou tuffières, ou graveleuses jusqu'à ras le sol ; d'autres espaces n'ont qu'une terre folle, sans humus, une sorte de sablon sec, où croissent à peine de maigres tussilages. Tel se présentait le sol général des Bochons, lorsque le précédent propriétaire eut la malencontreuse idée d'y bâtir une maison et de mettre la charrue dans ces terrains incultes. Ce n'était pas le sol des prairies de l'Amérique du nord ; encore moins celui de ses forêts vierges. L'honnête horloger s'était représenté qu'on peut facilement améliorer un sol pareil avec quelques engrais et des mélanges de terres. C'est une opinion que bien des citoyens partagent, mais qui n'est réalisable qu'à grand renfort de bras et surtout d'argent, deux facteurs dont Salomon Brunel était dépourvu. Et même avec de l'argent et des bras, il arrive souvent que plus on donne à ces sortes de terrains, plus ils absorbent en peu de temps pour redevenir bientôt ce qu'ils étaient précédemment, c'est-à-dire improductifs. À ce propos, je me souviens de ce que disait un homme d'esprit, grand propriétaire : « Je joue une partie avec ma campagne ; il faudra voir

5 - [NdÉ] Arbrisseau qui porte un petit fruit noir dont on se sert en médecine et dans la teinture.

qui de nous deux la gagnera. » Au bout de quelques années, l'agriculteur se déclara battu, car il abandonna la culture intensive, et fit paître des moutons sur de grands espaces qu'il avait plusieurs fois couverts d'engrais sans parvenir à transformer la nature caillouteuse du sol, ou sa poussière jaune sans force végétatrice.

Autour de la maison Brunel, il y avait pourtant quelques arbres qui poussaient bien, plantés sans doute dans une bonne terre, amenée à grands frais dans les vastes fosses où leurs racines trouvaient de la nourriture.

Hermann avait passé plusieurs fois par là en allant chasser, cependant il n'était pas entré dans la maison, et il ne connaissait le propriétaire que de vue, mais il était au courant de ce qui lui était arrivé, et cela suffisait pour éveiller sa sympathie. C'est dans ce but qu'il avait préféré venir lui parler plutôt que d'écrire.

Durant la petite demi-heure qu'il employa pour franchir la distance de leur maison à celle de M. Brunel, il avait fait plus d'une réflexion. Lui, fils unique d'un père riche, il allait donc réclamer à un père de famille pauvre et malade, une somme que probablement celui-ci était incapable de payer dans ce moment-là. Jeune homme fort, bien portant, entouré de toutes les douceurs de l'existence, il verrait là des gens accablés par la maladie et l'infortune. Que leur dire et sur quel ton leur parler ?

Qu'exiger d'eux ? Certes, il ne les menacerait pas de poursuites judiciaires, et même, s'il pouvait leur venir en aide, il le ferait. Hermann était compatissant et bon, de cette bonté franche qui n'adresse pas de reproches aux malheureux, même lorsqu'ils souffrent par leur faute et qu'ils sont pour nous une cause d'ennui et de perte. Le sentiment de s'être occupé d'une manière utile dans la journée lui laissait une bienfaisante impression. La nature lui paraissait plus sereine qu'à l'ordinaire. Il sentait vivre dans une atmosphère saine. Autour de lui tout l'intéressait : les cultivateurs à leurs travaux ; le bétails revenant du pâturage ; les oiseaux regagnant le bois pour y passer la nuit. Et, dans le ciel encore très pur, comme partout dans l'univers, n'y avait-il pas l'Être éternel dont la création tout entière célèbre la majesté, la puissance infinie ? Celui par qui tout subsiste et sans lequel rien n'existe ; Celui que nous nommons Père céleste, parlait aussi au cœur et à l'esprit de ce jeune homme heureux de vivre sans doute, mais qui ne savait pas encore à quoi employer sa vie pour ne pas faillir à sa dignité d'homme libre, désireux de remplir son devoir.

Arrivé sur le seuil de la triste demeure, il donna deux petits coups à la porte. On vint ouvrir.

La personne qui se présentât pour répondre à Hermann était jeune : vingt-trois ou vingt-quatre ans tout au plus, d'une taille moyenne, mince plutôt que forte, les cheveux châtain clair et les yeux bleus. Les traits du visage n'avait rien de très remarquable, mais rien de très disgracieux, même examiné en détail. Alice Brunel, — car c'était bien elle, — ne rappelait en rien le genre de beauté de M^{lle} Rénier. C'était plutôt une figure ordinaire, mais avec un teint pur et des yeux limpides, doués de ce regard doux et profond qui annonce l'énergie du caractère. Rien de hautain et rien de dur. Un air attentif et sérieux en même temps. Une mise très simple, parfaitement soignée dans sa simplicité. Ne connaissant pas Hermann, elle attendit qu'il se nommât.

— Je suis le fils de M. Legrand de Valagiez, dit-il, mon père a appris que M. Brunel est malade ; il m'envoie demander de ses nouvelles.

— Veuillez prendre la peine d'entrer, répondit Alice Brunel. Mon père n'est pas mieux, ajouta-t-elle en ouvrant la porte d'une chambre au rez-de-chaussée, et engageant le visiteur à s'asseoir. Les nuits sont mauvaises, la faiblesse a beaucoup augmenté depuis huit jours et nous sommes bien inquiètes. Mon pauvre père s'est tourmenté de travail et de soucis depuis trois ans qu'il est ici, et maintenant nous craignons qu'il ne puisse retrouver la santé. Je vous suis reconnaissante, monsieur, de la peine que vous avez prise et de votre intérêt pour notre cher malade.

— Ce n'est point une peine, mademoiselle. Je voudrais seulement que vous puissiez me donner de meilleures nouvelles.

— Merci. Je suis arrivée d'Allemagne il y a trois jours. Sans la fatigue d'un voyage assez long et le chagrin de trouver mon père en si triste état, je serais allé aujourd'hui chez vous payer l'intérêt échu depuis trop longtemps. Mon intention était de faire cela demain. Puisque vous avez eu l'obligeance devenir vous-même, voudriez-vous recevoir l'argent ? Vous nous rendriez service.

— Certainement, mademoiselle.

— Nous aurions dû écrire à monsieur votre père, pour le prier d'attendre ; je l'aurais fait si j'avais été ici, ou je serais allée moi-même. Veuillez excuser mes parents, en considération de leur situation difficile. Je vais chercher l'argent, si vous le permettez.

Tout cela était dit simplement, avec une assurance qui n'avait rien d'amer ni de gémissant. M^{lle} Brunel s'exprimait avec une remarquable aisance. Sa voix avait une douceur pénétrante, qui se faisait écouter sans le moindre effort d'attention. Pendant le court moment où il resta seul, Hermann put voir que la chambre était soignée. Aucun désordre ne s'y montrait. Les meubles étaient vieux, mais propres, bien époussetés. Devant une des deux fenêtres, un établi d'horloger avec son

tour se trouvait là solitaire. Une natte était placée dessous et en arrière, pour éviter le frottement des souliers sur le plancher. Hélas ! le pauvre M. Brunel ne pouvait plus, depuis longtemps, s'occuper même de simples rhabillages, après avoir fait autrefois les cadratures des montres les plus compliquées et les plus délicates. Alice revint.

— Mes parents vous remercient de votre obligeance, dit-elle. Voici donc 300 francs pour l'intérêt qui aurait dû être payé depuis cinq mois. C'est fâcheux pour mon père d'avoir à livrer 60 francs de plus ; mais la condition étant formelle, il s'y soumet. Veuillez faire une quittance. Voilà du papier et une plume.

En écoutant ce que disait M^{lle} Brunel, Hermann éprouva une émotion à laquelle il ne s'était point préparé. Venant présenter la réclamation de son père, il s'était dit qu'il lui serait difficile de ne pas blesser ces pauvres gens, car maintes fois il avait pu constater que des débiteurs ne ménagent pas leurs paroles, quand il s'agit de payer. Et ici cela allait tout seul, avec une dignité qui, jusqu'à un certain point, l'humiliait. On aurait pu croire que les rôles étaient intervertis et que c'était lui qui devait presque s'excuser. Il prit la plume et écrivit : « J'ai reçu de M. Brunel, pour mon père, 270 francs, valeur d'un intérêt au 4 1/2 % de 6000 francs, échu en mai de cette année. »

— Comme je représente ici mon père, dit-il en tendant le papier, je ne suis pas autorisé à recevoir l'intérêt au 4 % ; mais je prends sur moi de le fixer au 4 %. Permettez-moi donc de vous rendre 30 francs.

Cela dit, il laissa trois pièces de 10 francs sur la table.

— Merci, monsieur.

Hermann vit que M^{lle} Brunel changeait de couleur et qu'une larme était prête à jaillir de ses yeux.

— Je voudrais, reprit-il, savoir de quelle manière je pourrais être agréable à monsieur votre père. Est-ce qu'un peu de bon vin lui ferait plaisir ?

— Je vous remercie, monsieur : ma mère a fait acheter quelques bouteilles de vin ; mon père en prend un peu. Pour le moment, il en a. Dieu veuille seulement le fortifier ! Sa faiblesse est bien grande. Sachant que vous êtes ici, il dit qu'il serait bien aise de vous saluer lui-même.

— J'irai très volontiers : veuillez me conduire auprès de lui.

À la vue du malade, Hermann éprouva une profonde compassion. M. Brunel n'avait plus que la peau et les os. Ses yeux bleus, comme ceux de sa fille, étaient encore animés d'une vie qui s'éteindrait bientôt, comme tout le reste. Il tendit au jeune homme une main décharnée, que celui-ci n'osa pas même serrer. Puis, le remerciant, il lui dit :

— C'est à peine si je vous connais, mais je sais que vous êtes bon. Je vous recommande ma femme et ma fille. Elles vont se trouver dans de bien grands embarras. Je me suis fourvoyé en achetant cette propriété. Mais, à la garde de Dieu ! Il ne les abandonnera pas.

— J'espère, dit timidement Hermann, que la santé vous sera rendue.

— Oui, là-haut, reprit le malade en levant les yeux au ciel. Ici-bas, tout sera bientôt fini pour moi. Adieu, et merci, monsieur Legrand.

Hermann se retira. M^{me} Brunel restant avec son mari, Alice accompagna le visiteur jusque devant la maison. Arrivé là, il tendit la main à la jeune fille, et lui dit en la quittant :

— Je reviendrai, mademoiselle.

CHAPITRE VII

JEAN TURNER



Pendant qu'Hermann se rendait chez les Brunel et y faisait la visite que nous avons racontée, son père était venu se promener au village. Chaque jour, vers le soir, après avoir dormi dans son fauteuil, examiné ses papiers, lu la *Gazette de Lausanne*, regardé, mais de loin seulement, sa belle campagne, il se dirigeait du côté des habitations voisines de la sienne et allait jusqu'au bout de la principale rue. Les mains dans les goussets de son pantalon, s'il ne fumait pas, on le voyait marcher à pas lents, comme un oisif qui ne sait à quoi employer le temps. Connaissant tous les hommes du village, et même toutes les femmes et tous les enfants, il s'arrêtait parfois à causer un moment avec la première personne qui le saluait. De cette manière, et sans faire de questions lui-même, il était mis au courant des divers cancans répétés de maison en maison. Ces propos le distrayaient de ses pensées, surtout lorsqu'il lui survenait des regrets, soit d'avoir manqué un lièvre, soit au sujet de quelque argent mal placé.

Ce jour-là, il était préoccupé de deux choses et ne donnait pas grande attention aux individus qu'il rencontrait, ni même aux jeunes filles qui le saluaient gracieusement, ce qui pourtant lui était toujours agréable. M. Patrick réfléchissait à l'obligation où il se trouverait probablement de prendre la campagne de M. Brunel, si le débiteur ne pouvait payer les intérêts de sa dette ou s'il mourait de sa maladie actuelle. Ce serait pour lui, pensait-il, un ennui profond, un tracas considérable. Le mieux, dans un tel cas, serait de faire vendre les Bochons, n'importe à quel prix, et de retirer en argent ce qu'il pourrait de sa créance hypothécaire. Puis, il pensait à Hermann, qu'il voyait pour la première fois se mettre aux travaux de campagne, sans doute parce qu'il ne savait que faire d'autre, et comme un pis aller. Jusqu'à

un certain point, cela valait pourtant mieux, se disait-il, que de passer le jour à ne rien faire et la nuit à courir dans les environs, comme le faisait Félicien Rénier, par exemple. Mais ce qui serait beaucoup plus utile et plus pressant, ce serait de se marier. On voyait très bien que M^{lle} Rénier serait charmée d'échanger son nom de famille contre celui qu'elle prendrait en devenant M^{me} Hermann Legrand. L'idée absolument saugrenue et fantaisiste de construire une maison moderne lui passerait bien vite, quand elle deviendrait la maîtresse de céans et qu'elle aurait un ou deux enfants à élever. Il fallait pousser Hermann de son côté, et, dans ce but, accepter l'invitation de M^{me} Rénier pour le surlendemain. Cela, sans doute, contrariait M. Patrick : il faudrait revenir du bois de bonne heure, se raser, vêtir la redingote noire qu'il mettait de temps en temps le dimanche, depuis vingt ans, se coiffer du chapeau tube qui lui marquait toujours une raie rouge au milieu du front, etc. Mais il fallait mettre en rapports Hermann et Ida le plus possible ; et ce serait bien étonnant si les charmes très réels de cette belle fille, comme ceux non moins positifs d'une dot assortie à la position, ne décidaient pas le jeune sauvage à présenter une demande en règle, que lui, le père, appuyerait de tout son pouvoir.

Au plus fort de cette dernière préoccupation, il rencontra son ami Turnep, qui, une serpe à long manche à la main, venait de raser une haie au bord d'un champ qu'il voulait faire labourer.

— Bonjour, monsieur Patrick, lui dit le gros paysan ; tu fais ton tour de ville ?

— Oui, et toi, d'où viens-tu ?

— Du Bournaud, où j'ai *ébarbé* la haie en dedans. Je me suis piqué aux épines au moins dix fois. Aussi mes garçons disent-ils que c'est bien mon dam, et qu'il faut arracher toutes les haies le long des chemins. Elles ne servent à rien, et empêchent d'*achantrer* sur la route⁶. Que penses-tu de cette idée ?

— Chacun est libre d'ôter ses haies, mais je me garderai bien d'arracher les miennes. Une haie marque au moins d'une manière visible la propriété et empêche le bétail d'autrui d'y pénétrer.

— C'est ce que je dis à mes garçons. À propos, j'ai fait lever un beau lièvre au Bournaud. Il avait son gîte dans une raie du champ, et n'est parti que lorsque j'ai failli marcher dessus. Ah ! quel beau lièvre ! C'eût été bien facile de lui faire faire la cupesse⁷ : mais je n'avais pas de fusil. Je boirais bien un verre, monsieur Patrick : est-ce toi qui le paie, ou moi ?

6 - Labourer jusqu'au bord avec la charrue.

7 - [NdÉ] Faire faire la culbute ou faire renverser.

— L'un ou l'autre, ça m'est égal.

Ils étaient devant le cabaret et y entrèrent. L'hôte leur apporta le vin qu'ils buvaient chez lui à l'ordinaire, savoir du 65 ; le 66, appelé *Bismarck*, à propos de la guerre injuste avec le Danemarck et l'Autriche, n'avait pas bien mûri. Ce vin était plat, acide, tandis que le 65 était chaud à l'estomac et agréable au goût. En ce moment, chose assez rare, mais qui ne durerait pas longtemps, les deux amis se trouvaient seuls dans la chambre à boire. Ils en profitaient pour causer de ce qui les intéressait. Turnep parla de ses fils, qui lui donnaient peu de satisfaction ; puis de sa fille, charmante enfant de vingt-cinq ans, disait-il, grande et bien portante, qui pourrait faire le bonheur d'un fils de bonne famille.

— J'en connais bien un, et toi aussi, continua Turnep, à qui je la donnerais tout de suite ; mais il paraît qu'il n'est pas pressé de se marier.

— Est-ce de mon fils que tu veux parler ? demanda M. Legrand, qui allait droit au but et ne se gênait pas avec Turnep.

— Tu le dis toi-même, monsieur Patrick.

— Oh ! bien, il ne faut pas y penser. Hermann a déjà quelqu'un en vue. C'est clair que s'il avait pensé à Louisa, qui, en effet, est très gentille, je ne l'aurais pas empêché de l'épouser. Mais je crois qu'il n'y a jamais pensé. Dans les affaires de cœur, il faut laisser les jeunes gens libres, pour autant du moins qu'il n'y a rien à reprocher à l'un ou à l'autre.

— Je peux donner 30 000 francs à Louisa en la mariant, reprit Turnep, et après la mort de père et mère elle en aura bien encore autant.

— C'est une jolie dot, répondit M. Legrand. À ta santé et à celle de ta fille ! Parlons un peu d'autre chose. Sais-tu que mon débiteur Brunel, des Bochons, est assez malade ?

— Oui, on me l'a dit. Il paraît même qu'il est condamné par le médecin. Ça peut finir d'un jour à l'autre, disait le docteur à ma femme. Ces pauvres gens ont fait venir leur fille, et c'est doublement fâcheux, car elle ne peut rendre la santé à son père, et elle risque de perdre sa place à l'étranger. Si Brunel s'en va au cimetière, tu seras obligé de faire otager⁸ sa campagne, à moins qu'il n'y ait d'autres créanciers non privilégiés, qui te payent pour se couvrir après toi. Haulah ! si tu dois prendre le tout, tu trouveras bien quelque nigaud pour t'en donner 6000 francs ; mais ce sera un ennui pour toi que tout cela. Il te doit seulement un intérêt, tombé au cinq ; ça fait 300 fr. de

8 - [NdÉ] Saisie et hypothèque d'un bien immeuble ?

plus ; et il y en aurait un second avant le règlement final de la dette, peut-être même un troisième : cela ferait donc, dans ce dernier cas, 900 fr. à ajouter au capital. Jamais ces deux pauvres dames ne seraient en mesure de garder la campagne. C'est même, a-t-on dit à ma femme, la fille Brunel qui a payé jusqu'ici les intérêts, et fourni à son père l'argent dont il avait besoin. Ces gens sont bien à plaindre. Mais aussi, pourquoi venir se planter dans un endroit pareil, quand on n'entend rien à l'agriculture, et qu'on n'a eu jusque-là dans les mains que des burins et des limes d'horloger.

— C'est la maison qui a tenté Brunel, encore plus que les seize poses de terrain.

— La maison est bonne, on ne peut le nier, reprit Turnep. Placée au village avec son jardin, elle vaudrait à elle seule 10 000 francs, tandis que, là où elle est, c'est presque une non-valeur. Elle conviendrait à un maître d'état, charpentier, menuisier ou autre, pour lequel le terrain servirait à des dépôts de bois, à un chantier, etc. Mais pour un cultivateur, l'avoir bâtie où elle est, c'était une folie. Le pauvre Brunel en est la victime. On le dit un honnête homme. Haulah ! oui, quand il sera mort, tout ça sera mis en vente. Mais tu ne perdras rien. Quant à garder les Bochons, je ne te le conseillerais pas.

— Nous n'en sommes pas encore là ; Brunel peut d'ailleurs se remettre.

— Sans doute, tant qu'un homme respire il y a de l'espoir. Toutefois, le docteur a dit que Brunel est flambé. À propos, vous avez eu un lièvre, ce matin. J'ai vu M. Hermann, comme il l'apportait. Veux-tu me le vendre ?

— Je n'ai pas l'habitude de vendre mon gibier, mais si ce lièvre te fait plaisir, je te le remettrai tout de même.

— Oui, j'en aurais besoin pour dimanche. Les garçons font danser ; ma fille invitera quelques connaissances pour souper, et je serais bien aise de manger du lièvre. Combien faut-il t'en donner ?

— Un franc la livre : tu n'as qu'à le peser.

— Un franc ! c'est beaucoup trop. Pour 8 francs j'aurais un coin de bœuf, où il y a plus à manger. Je t'en donne 6 francs.

— Eh bien, fais-le prendre.

Turnep ouvrit son porte-monnaie, posa les 6 francs sur la table et dit :

— Est-ce toi qui paie le vin ?

— Oui, cache seulement ta bourse.

M. Patrick mit l'écu de 5 francs dans la sienne et appela l'hôte, auquel il donna le franc resté sur la table. Ce dernier lui rendit 50 centimes, après quoi nos deux hommes quittèrent le cabaret, pour

reprenre chacun le chemin de sa maison.

Au moment où ils allaient se séparer, ils se trouvèrent en face d'Hermann arrivant de chez les Brunel par un autre chemin, accompagné de Louisa Turnep, qui, étant allée inviter des amies à Raisse, l'avait rejoint à la grande route entre les deux villages. Grâce à la conversation enjouée et quelque peu bavarde de Louisa, les deux jeunes gens avaient bien causé durant dix minutes. Mais ce que disait la fille de Jean Turnep n'était guère que des racontages sans portée, un babil assaisonné de mots pour rire, tandis que son compagnon, encore sous l'impression de ce qu'il avait vu et entendu chez M. Brunel, cherchait, au contraire, à donner un tour sérieux à la conversation. Voyant cela, Louisa ne manqua pas d'entrer en plein dans les sentiments exprimés par Hermann. Et quand il parla de l'état de faiblesse du malade, Louisa s'essuya les yeux.

— C'est que je suis très sensible, dit-elle à Hermann en le regardant d'un air sentimental auquel celui-ci n'accorda pas la moindre attention.

Arrivés devant la maison Turnep, Louisa remercia Hermann de son aimable compagnie et lui tendit sa main droite, dont il reçut une bonne étreinte, qu'il n'avait point songé à donner lui-même.

— Ne voulez-vous pas entrer et vous reposer un moment ? dit la grande fille.

— Non, merci ; je vais continuer avec mon père qui nous suit.

— Eh bien, au revoir, monsieur Hermann.

— Bonjour, mademoiselle Louisa, répondit le garçon.

M^{me} Legrand avait préparé la bouilloire, qui chantait sur les charbons, dans le bac-à-thé. La table était dressée pour le souper. En attendant le retour de son mari et de son fils, M^{me} Legrand lisait des comptes rendus dans la *Revue critique des livres nouveaux*, publication mensuelle bien faite, qui, depuis plusieurs années, a cessé d'exister. Elle a été remplacée par *la Lecture*, fort bien rédigée aussi à Genève, mais qui, vu son cadre plus restreint et la modicité de son prix, ne peut donner des articles d'une grande étendue. C'était dans l'ouvrage qu'elle avait maintenant sous les yeux que M^{me} Legrand trouvait les analyses des romans qu'elle choisissait.

À table, tout en prenant son verre de vin et sa tasse de thé, Hermann raconta sa visite chez les Brunel, et combien M^{lle} Brunel avait montré de dignité polie, soit dans son maintien, soit dans sa manière de s'exprimer ; enfin, dans tout ce qu'il en avait vu. Quand il fut à l'article des 30 francs rendus sur les 300, M. Patrick fronça le sourcil ; mais ce mouvement de désapprobation fut de courte durée. M^{me} Legrand, au contraire, approuva beaucoup son fils, et dit qu'à sa place elle aurait

aussi rendu les autres 30 francs.

— Je suis persuadée, ajouta-t-elle, que c'est la fille qui paie, et que ces pauvres gens sont dans un grand besoin.

— Eh bien, fit M. Patrick, pourquoi vouloir faire un métier auquel on n'entend rien ? L'intérêt devait être payé il y a cinq mois, je ne suis pas obligé de patienter d'une manière indéfinie. Mais, après tout, je trouve qu'Hermann a bien fait de ne recevoir que le 4 1/2.

— Je crois, mon père, que, si tu avais été là, tu aurais, comme dit ma mère, rendu 60 francs. C'est bien dommage que tu n'aies pu aller recevoir cet argent toi-même.

— Non, mon cher ami, j'aurais reçu les 300 francs, sans rien rendre de ce qui était légitimement dû, quitte à venir en aide à cette famille par un don postérieur au paiement.

— Dans ce cas, comme je veux retourner voir M. Brunel dans quelques jours et lui porter une ou deux bouteilles de vin ; tu pourras me charger de lui remettre les 30 francs en question.

— Il faut attendre. Peut-être ces gens ne sont-ils pas dans le besoin autant que vous le supposez. À propos d'autre chose : que penses-tu de Louisa Turnep ?

Hermann partit d'un éclat de rire.

— Pourquoi me fais-tu cette question ? dit-il. Est-ce parce que je suis revenu avec elle de Raisse à Valagiez.

— Non, j'ignorais même que vous fussiez revenus ensemble. Mais, j'ai un motif particulier pour savoir si elle te plaît.

— Oui, sans doute, elle me plaît, comme une fille qui ne manque pas de certains moyens et possède une assez belle tournure, mais que je n'épouserais pas, quand même elle aurait deux millions de dot. Es-tu satisfait ?

— Complètement. C'est ce que je pensais aussi. Et toi, ma femme ?

— Moi, je pense à l'invitation de M^{me} Rénier pour après-demain. Tu iras ?

— Je crois que oui, répondit le père. C'est bien ennuyeux. Mais il faut pourtant faire quelque chose pour ses enfants, surtout lorsqu'on n'en a qu'un, comme c'est notre cas. Là-dessus, je vais fumer une pipe.

CHAPITRE VIII

LA MORAINE



La campagne Rénier était située à cinq kilomètres de Valagiez, mais un peu plus bas, dans la plaine. Au lieu d'être en pente peu inclinée, sans dépressions ou renflements du sol, comme celle de M. Legrand, elle présentait, en arrière de la maison, une colline assez élevée qui s'abaissait rapidement du côté de l'habitation. De là, son nom de la *Moraine*. Sur le dos de cette colline, un bras de ruisseau, un biez⁹, venait se recueillir et s'étendre en un vaste étang, figurant une sorte de petit lac en miniature, fermé au débouché à volonté par une écluse placée à l'extrémité inférieure. L'eau de ce biez arrivait en buse sur la roue d'un moulin et en coursier sous celle d'une scierie, placés à peu de distance l'un de l'autre. À partir de ces deux petites usines, le courant qui s'en échappait allait rejoindre un ruisseau qui séparait en deux la propriété de M. Rénier. L'eau du fossé servant à l'industrie, était ainsi rendue au cours principal d'où elle venait plus haut.

Comme la demeure de M. Patrick, la maison de M. Rénier était d'âge respectable ; mais elle avait subi de nombreux changements intérieurs, des réparations qui avaient transformé les anciennes chambres en appartements soignés, presque modernes. Seulement, la forme générale du bâtiment n'avait pu être améliorée à l'extérieur. C'était toujours, comme autrefois, un gros carré massif, avec les mêmes fenêtres et le même toit. Au lieu de dépenser beaucoup d'argent pour améliorer l'intérieur, M^{lle} Ida eût bien préféré que son père eût fait bâtir une villa toute neuve, comme celle qu'elle conseillait à Hermann d'édifier en avant du bosquet d'arbres fruitiers sous lequel

9 - [NdÉ] Fossé creusé à côté d'une rivière pour l'usage d'un moulin, et pris d'assez loin pour pouvoir ménager une chute d'eau ou au moins une pente qui augmente la rapidité de l'eau.

ils s'étaient arrêtés l'avant-veille en venant du champ. Mais M. Rénier n'avait point voulu entrer dans les idées de sa fille, au grand chagrin de celle-ci, qui n'avait alors que vingt ans. Elle en avait maintenant vingt-deux, et comme elle était bien en âge de se marier, l'idée en question lui avait passé, car il était évident que son futur époux, quel qu'il fût, ne viendrait pas s'établir à la Moraine, puisque c'était la place naturelle de Félicien, le frère unique d'Ida. Mais on a vu que la jeune fille reportait ses désirs ailleurs, et qu'une maison moderne était toujours son idéal.

À tort ou à raison, les parents des deux jeunes gens, ayant fait peu à peu bonne connaissance depuis l'acquisition de la Moraine par M. Rénier, s'étaient habitués à l'idée, vague pourtant, qu'un mariage finirait par les rapprocher tout de bon. M. et M^{me} Legrand le verraient avec plaisir, et les Rénier de même. Hermann était, sans contredit, le meilleur parti de la contrée. On donnait à son père au moins 400 000 francs de fortune, en comptant sa campagne pour 100 000 au plus. On savait, — que ne sait-on pas sur de tels sujets, depuis que tout contribuable est tenu de déclarer le chiffre de sa fortune et même le produit annuel de son travail? — on savait, dis-je, que M. Patrick payait l'impôt mobilier de 250 000 francs, et ce n'était peut-être que les deux tiers des valeurs qu'il avait en portefeuille. Ces sortes de lois fiscales ont surtout le mérite de produire de si excellents effets, car, pour plusieurs: «Il est, avec l'*impôt*, des accommodements.» Ce n'était pourtant pas le cas de M. Legrand.

Tout aussi riche que lui, si ce n'est peut-être davantage, M. Rénier avait fait sa fortune à l'étranger, dans une maison de commerce dont il était un des associés, par sa mise de fonds essentiellement. Lui-même entendait peu les affaires et n'avait pas de grands moyens intellectuels. En revanche, il était d'une ténacité extraordinaire dans l'exécution de sa volonté sur quelques points. On l'avait bien vu dans la question des aménagements de sa maison, pour lesquels il avait dépensé au moins 40 000 francs, sans donner au bâtiment une plus-value du quart de cette somme, tandis que sa fille affirmait carrément qu'avec 30 000 francs de plus, on aurait eu une délicieuse habitation toute neuve, et l'ancienne maison par-dessus le marché. Un architecte lui avait donné le croquis d'un plan, et l'on sait fort bien que les affirmations des architectes sont paroles d'évangile quant à l'exactitude de leurs devis!

En se retirant des affaires, M. Rénier avait donc réalisé pour sa part quatre à cinq cent mille francs, dont il avait placé la moitié dans les fonds publics et sa campagne, et laissé le reste dans son ancienne maison de commerce. La cocarde que le cocher portait à son chapeau

était le fait des deux dames ; mais comme cet ornement coûtait peu de chose et que cela donnait pourtant de la physionomie au conducteur, M. Rénier avait laissé faire.

Si M^{lle} Ida épousait Hermann, elle saurait bien amener les choses à son point de vue chez ses beaux-parents, car elle y apporterait la ténacité de son père sur un point opposé. La liaison avait commencé entre Hermann et Félicien, qui s'étaient rencontrés plusieurs fois, et comme il n'y avait que de simples rapports de froide politesse entre leurs familles et celles qui se considéraient comme plus haut montées sur l'échelle sociale, les Rénier et les Legrand allaient de pair, tout naturellement. Les autres propriétaires de la même catégorie leur étaient inférieurs, et de beaucoup, par la position financière.

Le jour où les messieurs Legrand devaient dîner à la Moraine, ils revinrent des bois de très bonne heure, ce qui contrariait fortement M. Patrick. Ils avaient déjà un lièvre, tiré par Hermann ; et le père comptait bien abattre aussi le sien, que Briffaut *menait* depuis longtemps et qui commençait à restreindre ses randonnées. Mais le moment de regagner la maison étant là, il fallait, bon gré mal gré, laisser Briffaut à sa piste, et venir se préparer pour cet ennuyeux dîner.

M. Patrick se fit la barbe, risquant de se couper deux ou trois fois, tant il maugréait contre l'absurde obligation de mettre une redingote, pendant que son chien étranglait peut-être un lièvre et le cachait ensuite dans un buisson, où il irait le manger à la longue. La chasse étant la passion dominante de M. Patrick, on ne peut être étonné de ses regrets. Cela me rappelle le propos tout à fait dans ce sens, d'un de mes voisins, mort depuis longtemps et avec lequel j'ai bien parcouru les bois de notre Jura. Il disait à ses connaissances et à ses amis non chasseurs : « Venez me voir du 1^{er} janvier au 1^{er} mars, et du 15 avril au 1^{er} septembre ; dans toute autre portion de l'année, je ne suis pas chez moi. » C'était pourtant un homme très sociable. Mais, dès l'ouverture de la chasse, jusqu'au jour où elle se fermait, ce Nemrod sexagénaire n'avait qu'une idée : aller au bois avec son chien. M. Patrick Legrand en avait pourtant quelques-unes de plus.

Ce dernier prit place dans le cabriolet à capote, vieux véhicule dont son père se servait déjà. Hermann conduisait. Le jeune homme avait fait une toilette correcte ; il savait qu'on y tenait chez les Rénier. Ce fut monsieur qui vint les recevoir sur le seuil, après avoir dit à son cocher Johan, un Argovien, de soigner convenablement le cheval de M. Legrand.

M. et M^{me} Douve-de Chêne, et M. Reuter, le pasteur, étaient déjà arrivés. Félicien ne paraissant pas, Hermann demanda de ses nouvelles.

— Mon fils a dû se rendre aujourd'hui à Lausanne, dit M. Rénier, pour un enterrement. Il représentera ma famille. C'est hier au soir seulement que nous avons reçu la convocation.

— Nous vous avons ainsi empêché de vous y rendre, dit M. Legrand.

— Pas du tout, mon cher monsieur. Depuis quelques années, je n'assiste plus aux enterrements ; ces longues séances où l'on ne dit rien, où il faut entendre parfois des discours religieux excessivement tristes, m'énervent et me fatiguent. Il y a trop longtemps déjà que j'y vais, dit-il en souriant ; mon fils peut me remplacer.

Chemin faisant, M. Legrand avait questionné Hermann sur ce qu'il pensait d'un mariage avec M^{lle} Ida.

— Est-ce que, lui avait-il dit carrément, tu pourrais te décider à présenter aujourd'hui même une demande en due forme ?

— Non, mon père ; je ne suis absolument pas décidé. M^{lle} Ida est certainement très belle, d'un caractère sémillant et gai. Elle conduirait très bien une maison, trop bien peut-être pour le goût de ma mère. Mais je ne la connais pas assez pour m'avancer jusqu'au point dont tu parles.

— Tu ne la connais pas assez ! Et vous avez l'air de deux amis qui s'entendent à merveille. Au fait, tu es plus lié avec elle qu'avec son frère.

— Oui, c'est vrai ; je ne me lierai jamais intimement avec Félicien Rénier ; nos goûts sont trop différents. Mais si je puis causer avec M^{lle} Ida d'une manière agréable, familière même à quelques égards, c'est presque toujours sur des sujets futiles, sans véritable portée. Or, pour me décider à épouser une femme, il faut que je connaisse plus à fond son caractère. J'ai un peu la crainte que, sous l'air aimable et gracieux de M^{lle} Ida, il n'y ait une forte dose de volonté féminine, portant sur des choses que je ne pourrais pas lui accorder. Ainsi, le conseil qu'elle me donnait de bâtir une villa près de nos arbres, m'a déplu, non pas pour moi, mais à cause de toi et de ma mère. M^{lle} Rénier doit bien voir, quand elle vient chez nous, que vous vous contentez de ce que nous avons. Pourquoi mettre en avant cette fantaisie, sachant qu'elle vous serait désagréable ? A-t-elle des visées sur moi ? Je ne suis pas assez fat pour le supposer ; et si elle en avait eu dans cette occasion, cela suffirait pour m'ôter toute idée de penser à elle. Dans la personne qui doit être ma femme, j'ai besoin de trouver autre chose. La beauté seule, même avec de l'esprit, ne me séduira jamais.

— Je comprends tes raisons, plus ou moins. Mais il ne faut pas qu'un garçon de ton âge fasse comme la vieille fille de Lafontaine, qui, après avoir été trop difficile, finit par épouser un malotru.

— Je n'ai encore demandé personne, ni refusé personne, répondit

Hermann.

— Enfin, si tu avais pu te décider, j'aurais présenté ta demande avant de prendre congé de nos hôtes. Peut-être vaudrait-il mieux, après tout, si M^{lle} Ida te plaît, passer sur ce qui te va moins chez elle. Aucune femme n'est parfaite. Et quant à sa fantaisie d'avoir une maison neuve, je me chargerais de la lui faire passer. Ce serait bientôt fait. Je me demande si Briffaut aura *forcé* notre lièvre.

— C'est peu probable; le chien aussi était fatigué. Mais pour terminer ce que nous disions il y a un moment, je te répète qu'il me serait impossible de me décider à faire une demande aujourd'hui. Ainsi, ne disons rien qui puisse être considéré comme une avance quelconque.

Voyant son fils dans des dispositions si nettement formulées, M. Legrand n'insista plus.

Ils trouvèrent donc au salon M. et M^{me} Douve-de Chêne, M. Reuter et les deux dames de la maison.

M^{lle} Ida était réellement très belle, dans une toilette simple pourtant, mais qui lui allait à ravir. Sa robe de couleur foncée, ouverte sans immodestie, s'alliait fort bien avec la pureté de son teint et ses noirs cheveux. Comme toujours, elle fit un accueil gracieux à Hermann, et respectueux envers M. Legrand, à qui elle s'empessa d'offrir un fauteuil, pendant que sa mère engageait une conversation avec M. Reuter. Les invités se connaissant, il n'était point nécessaire de les présenter les uns aux autres. M. Reuter, pasteur orthodoxe et très bon, était un vieux garçon ayant dépassé la soixantaine. Il vivait dans sa cure, seul avec une domestique presque aussi âgée que lui. Ses sermons étaient excellents; mais, comme d'autres, moins bons que les siens, ils amenaient peu d'âmes à la repentance, à un véritable changement de vie.

M. Douve, allié de Chêne, était aussi un homme âgé, un original, d'une économie sordide, mais ayant parfois des accès de générosité envers de pauvres gens auxquels il s'intéressait. Sa défiance envers le prochain était proverbiale. Avec de l'esprit naturel, une instruction solide, cet homme riche ne voyait presque personne. C'était bien pour ne pas trop contrarier sa femme qu'il s'était décidé à l'accompagner à la Moraine. Il fallait louer une voiture, donner une bonne main au cocher, un franc à la femme de chambre qui servait à table. Tout cela était de l'argent jeté au lac. Mais, comme je viens de le dire, cet homme bizarre eût été capable de rendre à l'un de ses nombreux débiteurs dans le besoin, une créance de 1000 francs, et de donner 500 francs à un jeune ménage pour l'aider à s'établir. Ces mouvements très rares étaient les bons chez lui, et peut-être regrettait-il

ensuite de les avoir écoutés.

On se mit à table. Le dîner était excellent. M^{me} Rénier avait pour cuisinière un véritable cordon-bleu, une française connaissant tous les secrets du métier. M. Douve et M. Patrick furent placés vers le haut de la table, présidée par le pasteur. À la droite de ce dernier était M^{me} Douve ; Ida et Hermann en face l'un de l'autre, M. et M^{me} Rénier au centre, aussi en vis-à-vis.

— On assure, monsieur Legrand, dit M. Douve, en dépliant sa serviette, que vous êtes un grand chasseur : est-ce vrai ?

— Il paraît bien que non, répondit M. Patrick, puisque j'ai laissé mon chien seul au bois ce matin, pour me rendre à l'invitation de nos hôtes.

— Mais vous allez souvent chasser dans le Jura ?

— Oui, presque tous les jours, sauf le dimanche.

— Tous les jours ! Ça me paraît exorbitant. Et, je vous prie, que faites-vous de tout le gibier que vous rapportez ? Ça se vend bien, un lièvre. J'en sais quelque chose ; car ma femme, qui a le diantre pour mettre sur notre table des mets nouveaux auxquels je ne tiens nullement, — soit dit sans rien ôter à ses mérites, — a voulu acheter un lièvre, l'autre jour. Le vendeur, un nommé Villoud, qui, par parenthèse, devrait cultiver son terrain au lieu de perdre son temps et d'user ses souliers en courant les bois, ce Villoud en demandait 8 francs. Or, son lièvre pesait juste cinq livres, ce qui faisait revenir le prix de la livre à 1 fr. 60, chose parfaitement absurde. Aussi traitai-je ce dit Villoud de ce qu'il est, en l'invitant à passer la porte.

— Je ne vends un lièvre que très rarement, répondit M. Legrand. Nous n'en tuons pas beaucoup. Quand j'en ai donné quelques-uns et mangé les autres, il n'en reste plus au crochet. Je ne fais pas de la chasse un métier ; c'est pour moi une distraction, un exercice qui convient à ma santé.

— Très bien, mon cher monsieur ; mais vous pourriez tirer un joli prix de ces lièvres que vous donnez. Au fait, cela ne me regarde pas. — Madame, oserais-je vous demander encore une portion de cet excellent potage ?

La femme de chambre s'empressa de prendre l'assiette de M. Douve, qui lui dit, lorsqu'elle la replaça devant lui :

— Vous êtes de Raisse, n'est-ce pas ? Il me semble vous avoir vue chez moi.

— Oui, monsieur.

— Quand vous verrez votre père, saluez-le de ma part, et dites-lui que j'attends sa visite. C'est bien lui qui se nomme André Pioche.

— Oui, monsieur.

Le père de la jeune fille avait un intérêt à M. Douve et se trouvait sans doute en retard. La salutation était une façon économique de lui rappeler sa dette.

Chacun causait à sa manière ; le pasteur avec M^{me} Douve, Ida avec Hermann, à qui elle adressait un sourire, lorsque M. Douve-de Chêne racontait ou disait quelque étrangeté baroque. M. et M^{me} Rénier s'occupaient à voir que leurs hôtes fussent bien servis.

CHAPITRE IX

AU BORD DU RUISSEAU



près le dessert, on passa au salon pour prendre le café. Ayant bien dîné, les trois messieurs Reuter, Legrand et Douve s'enfoncèrent dans de moelleux fauteuils, pendant que M^{me} Rénier et M^{me} Douve s'établissaient sur un canapé et se proposaient déjà de prendre leur tricotage.

M^{me} Douve n'allait nulle part sans un bas commencé, qu'elle tenait dans un petit sac à ouvrage qui l'accompagnait partout, même dans une simple visite. Mais au bout d'un moment et au milieu d'une discussion entre M. Douve et M. Reuter sur la sortie des Hébreux hors du pays d'Égypte, M^{me} Rénier engagea M^{me} Douve à faire avec elle un tour de jardin. Elle avait en ce moment d'assez belles fleurs d'automne, en pleine terre, et un grand nombre de plantes de serre, non encore rentrées pour l'hiver. Les deux dames se levèrent. Ida et Hermann étaient déjà sortis et se promenaient devant la maison.

— Écoute, ma fille, dit M^{me} Rénier en passant à côté des deux jeunes gens, tu devrais montrer à M. Hermann les nouveaux arrangements faits le long du ruisseau : ça l'intéresserait.

— Voulez-vous ? demanda M^{lle} Ida.

— Avec grand plaisir.

— Je vais mettre un chapeau et je reviens à l'instant. Le soleil est encore chaud.

— Vous verrez, monsieur Hermann, continua la mère, comme les bords de notre ruisseau ont gagné. On y a tracé de nouveaux sentiers : en été, ce sera une charmante promenade à l'ombre. Vous n'avez pas de ruisseau dans votre campagne ?

— Non, madame, nous n'avons qu'une fontaine très abondante.

— Si Félicien avait été ici aujourd'hui, vous auriez pu aller pêcher avec lui. Il prend parfois d'excellentes truites, pas grosses, mais

exquises. La pêche demeure ouverte jusqu'à la fin du mois. Il vous faudra venir un jour de la semaine prochaine.

— Merci, madame.

Ida revenait, un parasol à la main et, sur la tête, un chapeau de bergère, qui la rendait encore plus attrayante.

— Vous ne faites que le tour, et vous rentrez, dit encore la mère.

— Oui, maman.

— Ils vont comme cela tout seuls ? demanda M^{me} Douve.

— Oh ! ce sont deux amis, de vieilles connaissances. À la campagne, on peut accorder de la liberté aux jeunes gens. Ce n'est plus comme à la ville.

Pendant qu'Ida et Hermann prenaient le chemin du ruisseau, dont ils n'étaient qu'à cent pas, M. Reuter et M. Douve continuaient leur discussion sur l'exode des Hébreux. M. Rénier parcourait le journal, et M. Legrand, cédant à son habitude quotidienne, s'était bel et bien endormi dans son fauteuil. En rêve, il voyait Briffaut qui forçait un lièvre au croisement de deux sentiers de montagne, et allait le cacher dans un creux, tassant bien la terre au-dessus avec le nez, comme les chiens le font lorsqu'ils ont enterré quelque proie.

— Et moi je vous dis que ce n'est pas possible ! exclama dans cet instant M. Douve-de Chêne.

M. Legrand se réveilla subitement.

— Oui, monsieur, je vous répète que le fait n'est pas possible.

— Comment donc ! fit M. Legrand, qui crut que la dénégation s'adressait à lui, je vous certifie que Briffaut a fait cela plus d'une fois. Quand il force un lièvre....

— Qui diantre vous parle d'un lièvre, monsieur Legrand ? Il s'agit bien d'un lièvre ! Nous discutons là, monsieur le pasteur et moi, sur la possibilité ou l'impossibilité de la sortie du pays d'Égypte, en une seule nuit, de plus de deux millions de créatures humaines, avec tous leurs bagages, meubles, caisses, tentes et troupeaux. Moi, je soutiens qu'à moins d'un miracle de la Providence, c'est là une chose infaisable, impossible au suprême degré ; monsieur le pasteur s'en tient au récit pur et simple du livre de l'Exode : c'est très bien sans doute ; mais moi je crois que l'auteur sacré a omis beaucoup de détails sur cette émigration, la plus étonnante qui jamais ait eu lieu sur la terre. Car, je crois à la sainte Écriture, monsieur le pasteur ; je la reçois comme elle nous est parvenue ; mais je suis convaincu qu'elle ne nous dit pas la millième partie de ce qui s'est passé à l'occasion de ce fait inouï : savoir, le départ subit, en une seule nuit, de six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

— Je croyais, dit M. Legrand en se frottant les yeux, que vous

parliez de toute autre chose.

— Les découvertes de la science, répondit calmement M. Reuter à M. Douve, expliqueront bien des choses sur le mystérieux départ des Israélites. Sans doute, l'écrivain sacré n'a pu tout dire : il a dû se borner aux grands traits. Mais que la sortie des enfants d'Israël ait eu lieu, et qu'elle ait eu lieu en masse, rien n'est plus certain. On est déjà sur la trace des villes qu'ils quittèrent, après les avoir bâties pour le Pharaon qui les opprimait.

— Ma foi, mon cher monsieur, je serai charmé d'apprendre qu'on ait retrouvé Succoth et je ne sais quelle autre ville dont il est parlé dans le livre de l'Exode, car cette sortie en masse est une chose que j'ai de la peine à accepter.

— Il y en a bien d'autres et de plus inexplicables qui sont pourtant arrivées. Mais la chose importante entre toutes, c'est de recevoir le salut que Dieu nous offre en Jésus-Christ. Si notre cœur se tourne sincèrement vers le Seigneur, nous ne nous arrêterons plus à des difficultés secondaires. La Parole de Dieu nous a été donnée, non comme un code de science humaine, mais pour nous faire connaître ce que nous sommes, et le besoin que nous avons tous de la grâce de Dieu. Un jour, ce qui, dans les détails matériels, semble aujourd'hui obscur ou inadmissible à la raison, nous sera clairement expliqué.

Pendant que les messieurs discouraient au salon et que les dames faisaient leur tour de jardin, où étaient les deux jeunes gens ?

M. Rénier avait donc fait tracer des sentiers dans les bords boisés du ruisseau, et Ida les montrait à Hermann. À coup sûr, ni l'un ni l'autre ne songeaient à la sortie des enfants d'Israël hors du pays d'Égypte. Au premier moment, la pensée de se trouver seul sous ces ombrages avec Ida, avait causé une sorte de trouble inconscient à Hermann. Involontairement, il se sentait sous le charme de cette jeune fille, qui le traitait comme un vrai compagnon. On comprend que ce n'était point une chose indifférente de se promener ainsi en tête à tête au bord d'un ruisseau, avec une personne d'un extérieur aussi captivant, et d'une gentillesse indéniable. Par moment, Hermann se sentait atteint par un sourire enveloppé d'un regard auquel il est bien difficile à tout jeune homme de résister. Dans sa candeur, il se disait parfois que la vie serait belle avec une compagne pareille, et il s'en voulait presque de rester dans la juste mesure qu'il gardait auprès d'elle. Pourquoi ne pas s'avancer davantage, si réellement il pouvait être heureux dans un mariage avec M^{lle} Rénier ? Pourquoi ? c'est que le caractère sérieux d'Hermann et sa parfaite délicatesse s'opposaient à toute démarche, à toute parole qu'il n'eût pu avouer ouvertement. Mais, plus d'une fois, dans la demi-heure qu'il passa de

cette manière, il fut sur le point de dire à Ida qu'il la trouvait non seulement belle, mais ravissante. Il ne le fit pas : nous verrons plus tard s'il eut lieu de s'en féliciter.

— Ah ! ça, lui dit M^{lle} Rénier, comme ils s'étaient arrêtés sur une passerelle, à voir couler l'eau, quand bâtirez-vous votre maison, près de vos arbres ?

— Je ne voudrais pas même en faire la proposition à mon père, répondit Hermann ; à son âge, ce serait un trop grand souci pour lui, et je vous assure qu'il trouve notre demeure actuelle suffisante pour notre genre de vie.

— Oui, sûrement. Mais pour vous, qui êtes jeune, vous ne voudrez pas habiter toujours votre appartement actuel. Vous serez bien obligé de bâtir.

En disant cela, et tout machinalement sans doute, la main droite d'Ida s'était posée sur le bras gauche d'Hermann.

— Voyez la jolie truite qui remonte le courant, dit-elle en indiquant avec son autre main la place où le poisson suivait le fil de l'eau.

Cette main qui restait sur le bras d'Hermann lui fit battre le cœur : il répondit toutefois sans hésiter :

— Pour le moment, je n'ai pas d'autre projet que celui de me mettre réellement au travail. Je désire employer le temps d'une manière honorable et utile. Vous avez vu, ajouta-t-il en souriant, que j'ai déjà semé un champ de blé.

— Oui, et moi, reprit Ida sur le même ton, j'ai aussi cassé deux mottes, pour lesquelles j'ai reçu 10 centimes. Est-ce que vous ne trouvez pas l'hiver bien long à la campagne ?

— Non, pas trop. Au reste, je n'aime pas beaucoup la ville.

— Moi, je voudrais bien que mes parents se décidassent à passer l'hiver à Genève ou à Lausanne. Je m'ennuie ici. Mais nous irons peut-être dans le midi, si maman reprend son catarrhe. Mon frère resterait alors à la Moraine pour diriger les domestiques.

Tout en causant, ils avaient repris leur promenade et suivaient l'autre côté du ruisseau. Le rivage était facile, sans ravins ni sinuosités. L'eau coulait presque sans bruit. Hermann se demanda s'il devait peut-être offrir son bras à Ida ; mais elle paraissait n'en avoir nul besoin, et notre jeune homme, assez timide quoique réfléchi, se bornait à marcher à côté d'elle. Il y avait là de beaux arbres : des frênes de haute venue ; des platanes gigantesques, laissés à toute leur liberté de croissance ; puis des mélanges de sapins, des mélèzes, ainsi que des arbustes à fleurs pour le printemps. Tout cela, bien tenu, était un bel ornement de campagne, très supérieur, en tout cas, à la vue d'une maison neuve. Hermann en fit la remarque avec admiration, à

haute voix. À quoi Ida répondit :

— Mon idéal à moi, c'est une villa moderne, comme mon père aurait pu la faire construire sur notre colline, ou comme il vous serait facile d'en avoir une dans votre prairie.

Quand ils eurent cheminé encore pendant quelques minutes, ils arrivèrent à un endroit où le ruisseau était partagé en deux par une grosse pierre, dont le dessus s'élevait un peu plus haut que le courant. Resserré et divisé par ce bloc, le flot bouillonnait un peu et devenait rapide, jusqu'à ce qu'il eût repris son allure tranquille, quelques toises plus bas.

— Je traverse souvent ici, dit M^{lle} Rénier, quand je ne veux pas retourner à la maison par le même côté. On peut le faire très facilement. Voulez-vous que nous passions.

— Comme il vous plaira ; mais l'eau est assez haute, et le dessus de la pierre mouillé par une éclaboussure qui s'y joue par moment.

— Cela ne fait rien. Passons. Ça m'amusera. Vous me tendrez la main de l'autre bord. Allez le premier.

Hermann enjamba sur la pierre et s'élança de l'autre côté. Ida le suivit ; mais, comme elle posait le pied sur le bloc solide, une lame d'eau rejaillit sur sa bottine, mouilla son bas et la fit glisser. Elle prit peur et poussa un cri ; mais déjà Hermann avait pu saisir ses mains, et l'attirant à lui d'un vigoureux effort, il la reçut dans ses bras, jusqu'à ce qu'il pût la déposer sur le bord. Sans lui, elle perdait l'équilibre et glissait dans le courant étroit, rapide et assez profond, où elle eût pris un bain complet.

— Ah ! s'écria-t-elle en se remettant de sa frayeur et replaçant son chapeau jeté en arrière, je l'ai échappé belle. Sans vous, j'étais dans l'eau jusqu'au cou. Que pourrais-je bien vous payer pour le service que vous venez de me rendre ? dit-elle, en rajustant sa coiffure.

— Ce que vous voudrez, 10 centimes, comme ceux que je vous ai donnés avant-hier, fit-il en souriant.

— Non, je vous en donnerai 20. — Puis, mettant la main dans sa poche : — je n'ai pas ma bourse, reprit-elle. Je vous les donnerai un autre moment. Mais quelle aventure ! Je ne vous ai pourtant pas fait mal, ni égratigné, j'espère, avec mon parasol !

— Oh ! pas du tout ; mais j'ai dû vous serrer un peu fortement.

— Je ne m'en suis pas aperçue, dit-elle avec le plus charmant sourire. Après ceci, reprit-elle encore, il faudra bien que nous soyons amis tout de bon. Mais je vous prierai de ne le raconter à personne.

— Puisque vous le désirez, je serai bouche close.

— Oui, s'il vous plaît. Ce sera un secret absolu entre nous deux. Allons-nous-en vite maintenant, car nous sommes restés un peu

longtemps, et j'ai de l'eau dans mes bottines. Vous aussi, je vois : quel ennui !

— Cela ne fait rien, dit Hermann. Je suis habitué à être mouillé : heureusement je n'ai pas hésité à m'avancer dans l'eau quand je vous ai vu glisser sur la pierre.

— Je vous donnerai des bas de Félicien.

— Non, non, cela n'est pas du tout nécessaire. Allons seulement un peu vite, pour que vous ne preniez pas froid.

— Oui, allons. Vous me donnerez bien le bras pour retourner à la maison. C'est étonnant comme la frayeur de tomber dans le courant m'a saisie ; je ne suis pourtant pas craintive ou poltronne à ce point-là.

— J'ai eu aussi un instant de vive émotion, en vous voyant chancler.

Ida prit donc le bras d'Hermann et s'y tint ferme durant le retour à la maison. De temps en temps elle le serrait, et dit une fois d'un ton moitié sérieux, moitié badin :

— Quelle drôle d'histoire, tout de même ! Enfin, il n'y faut plus penser. Mais, je vous le demande encore : pas un mot sur ce qui s'est passé.

— Vous pouvez compter sur un silence absolu de ma part. Je serai muet comme une truite.

Durant cet entretien assez intime comme on le voit, si Hermann eût été vraiment amoureux et qu'il eût passé un bras à la taille de sa compagne, il est permis de supposer qu'elle ne l'en aurait pas empêché. Mais il n'en était pas arrivé là, malgré le charme sous lequel il s'était trouvé.

En revenant à Valagiez avec son père, il avait un air pensif et parlait peu. M. Patrick lui dit une fois :

— Tu n'as donc pas pu te décider ? M^{lle} Ida était pourtant ravissante. Elle s'est montrée pleine d'attentions à mon égard. Quelle belle épouse elle ferait ! En vérité, je te trouve bien difficile, et trop réfléchi pour ton âge. Si ta position de fils unique te permet, plus qu'à un autre, de choisir, ne sois pourtant pas comme ceux qui cherchent la perfection. On ne peut tout avoir. Quand une bonne occasion se présente, il faut la saisir. De quoi avez-vous parlé au bord du ruisseau ? Vous y êtes restés longtemps.

— De plusieurs choses, répondit Hermann. M^{lle} Rénier m'a demandé quand nous ferons bâtir une maison dans le pré.

— Ouida ! oh bien, elle peut attendre encore un moment. Aurait-elle l'audace de poser une condition pareille ?

— Je l'ignore ; mais je suis persuadé qu'elle ne trouve pas notre habitation convenable pour une jeune femme dans sa position.

— Nous verrons tout ça quand tu seras décidé toi-même. Mais je voudrais bien savoir si Briffaut a pris notre lièvre de ce matin.

CHAPITRE X

ENCORE AU BOIS



peine arrivé chez lui, et avant même d'avoir salué sa femme, M. Patrick demandait à Marthe à quelle heure Briffaut était revenu, et s'il avait mangé sa soupe.

— À deux heures, monsieur. Il aboyait dans la cour et a mangé de grand appétit.

— Bon. Il n'aura donc pas forcé notre lièvre. Il faudra nous donner du café demain matin à six heures, s'il ne pleut pas.

— Oui, monsieur.

Et comme le vieux chasseur se rendait à la salle à manger, où M^{me} Legrand attendait son mari et son fils, il rencontra Hermann qui revenait de l'écurie, où il avait bouchonné¹⁰ Gallo.

— J'ai dit à Marthe, fit le père, d'avoir le déjeuner prêt pour six heures demain. Nous irons reprendre le lièvre que Briffaut a laissé aujourd'hui, et il faudra bien que nous l'ayons.

— Nous venions de décider, Léonard et moi, de dégorger le champ d'en bas, en levant la terre amenée par la charrue aux deux bouts, et de la conduire sur les places creuses, où l'eau séjourne parfois dans les temps de pluie.

— Vous ferez cela un autre jour ; la semaine prochaine. C'est demain samedi ; il faut utiliser le temps et tâcher de retrouver notre lièvre. Après-demain, dimanche, on ne pourra pas chasser. Ce Léonard a le diantre au corps. Un ouvrage n'est pas terminé qu'il en commande un autre. Tu ne veux pourtant pas te mettre sous sa dépendance ?

— Non, sûrement pas. C'est moi qui lui ai proposé de faire cette petite amélioration.

— Ah ! bah ! laisse-moi ça pour le moment. Nous retournerons où je te dis. On ne pourra pas aller au bois bien longtemps encore. Nous

10 - [NdÉ] Nettoyer ou frotter un cheval avec un bouchon de paille.

serons en octobre dans peu de jours, et la chasse finit le dernier jour de l'année. La terre du champ peut s'enlever en tout temps.

— Sauf par la neige ou une forte gelée. Mais nous avons projeté de labourer le champ sans tarder, pour empêcher la mauvaise herbe d'y pousser si l'on veut y planter des pommes de terre le printemps prochain.

— D'ici au printemps, il y a encore six mois. Décidément, M. Patrick ne voulait pas renoncer à son projet favori ; et comme son fils n'avait pas l'habitude de le contrarier, ce dernier finit par dire qu'il irait au bois avec lui. Hermann se faisait sans doute un devoir d'accompagner son père, bien que la simple raison lui dit que la place d'un jeune homme était au travail en question, plus qu'à la poursuite d'un pauvre animal sauvage et inoffensif. Combien d'autres garçons de son âge se seraient empressés de laisser la pelle et le char attelé du cheval, pour prendre le fusil et le cornet de chasse !

— Eh bien, messieurs, dit M^{me} Legrand en voyant entrer son mari et son fils, avez-vous eu un bon dîner et une agréable demi-journée ?

— Oui, répondit le père ; le dîner était excellent, et tout s'est très bien passé. Mais nous n'avons pas avancé les affaires d'Hermann ; et pourtant M^{lle} Rénier était d'une beauté parfaite. À l'âge de notre fils, elle m'eût tourné la tête complètement. Je ne comprends pas qu'un garçon résiste à des charmes pareils : ça me confond.

— Mais, comme toi, mon cher père, je trouve M^{lle} Ida belle et charmante. Seulement je crois que nos caractères et nos goûts sont trop différents pour aller bien ensemble. M^{lle} Rénier s'ennuie l'hiver à la campagne, malgré le confort qu'elle trouve dans leur maison et leur genre de vie. Comment serait-elle contente, heureuse chez nous, dans notre simplicité ? Non ; soyez sûrs que ce n'est pas pour rien qu'elle nous conseille de bâtir. Enfin, je ne me sens pas attiré profondément vers elle par le cœur ; et tant qu'il en est ainsi, je ne veux ni ne puis m'avancer davantage.

— Tu verras, dit le père, qu'un autre te la prendra, et tu ne sauras plus à qui t'adresser. Si tu m'avais chargé de la demander aujourd'hui, je suis persuadé que ses parents auraient accepté et elle aussi.

— Nous n'en sommes point sûrs, dit le jeune homme en prenant sa tasse de thé.

S'il avait raconté la scène du ruisseau, sa mère n'aurait pas compris qu'il n'eût pas profité d'une si belle occasion pour se déclarer. Dans les romans qu'elle lisait, M^{me} Legrand s'identifiait toujours aux circonstances des personnages.

— J'irai donc avec toi demain matin, continua Hermann en s'adressant à son père ; et dans l'après-midi, je tâcherai de retourner chez ce

pauvre M. Brunel. Je veux lui porter un peu de vin. Ce qui me ferait un véritable plaisir, ce serait de lui rendre les 30 francs qu'il a payés pour le surplus du taux de l'intérêt de sa dette. Tu devrais bien me les donner ; je les lui remettrais de ta part. Il me semble que nous ne devons pas garder cet argent, puisque M. Brunel est dans la gêne et que nous sommes dans l'abondance.

— Je suis bien de cet avis, dit tout de suite M^{me} Legrand.

— En voici bien d'une autre ! fit M. Patrick en levant les épaules. Je crois vraiment que vous êtes fous ! Est-ce que Brunel ne me devait pas l'intérêt au 5 % ? S'il avait eu pour créancier la Caisse hypothécaire, ou un banquier quelconque, croyez-vous qu'on lui eût fait présent du 1/2 % que tu lui as rendu ? Allons, tout ça, c'est de la bêtise. Les affaires sont les affaires.

— Sans doute, reprit Hermann : aussi bien, en rendant à M. Brunel les 30 francs reçus, ce serait un don généreux que tu lui ferais, et non un règlement de compte. Je suis persuadé que tu ne le regretterais pas. J'ai toujours devant les yeux ce père infortuné, qui va mourir en laissant sa femme et sa fille dans la position la plus précaire.

— Nous verrons tout ça demain, quand nous serons de retour. Ce Brunel a été un imbécile en achetant sa campagne, et moi bien imprudent en prenant l'acte de revers qu'il doit sur son terrain.

En insistant comme il venait de le faire, Hermann savait bien que son père finirait par entrer dans sa manière de voir. Au premier moment, M. Patrick refusait tout ; mais ensuite une sorte de bonté naturelle reprenait le dessus, en même temps qu'il se lassait d'opposer sa manière de voir à celle de sa femme et de son fils. Quoiqu'il tînt beaucoup à son argent, ce n'était pas un de ces riches qui n'ont jamais pu comprendre la position des personnes dans la gêne, et qui ne savent pas se montrer généreux pour sortir une famille entière d'une situation inextricable. Il suffirait parfois de 20 000 francs prêtés à bas intérêt, même de la moitié ou du quart de cette somme, pour empêcher l'expropriation de tout ce qu'un père et une mère possèdent au soleil. Après cela, eux et leurs enfants seraient à l'abri de soucis cuisants, ou d'une angoisse qui reparait à toutes les échéances d'une dette. Mais non : des riches au cœur froid, ou à principes absolument rigoureux en matière d'administration de leur fortune, préfèrent augmenter leurs dépôts souvent improductifs dans les banques, plutôt que de jouir d'une grande et belle action de générosité. D'autres font des dépenses folles, jettent l'argent par les fenêtres quand un de leurs enfants se marie, pendant qu'un prochain, dans la pénurie de tout, gémit dans leur voisinage, et se demande où il prendra ce qu'il lui faudrait pour arrêter des poursuites et empêcher

une saisie de son mobilier. On sait très bien que les gens endettés, cultivateurs ou non, ne sont pas toujours très recommandables et que c'est souvent leur faute s'ils se trouvent dans de graves embarras d'argent. Mais il en est certainement qui méritent une chaude sympathie. Ce sont ceux-là qu'il faudrait soulager et, si possible, relever matériellement. Je ne parle pas de ceux qui, n'ayant aucune notion d'ordre, d'économie et de prévoyance, seraient capables d'employer mal tout ce qu'on leur donnerait, et bien davantage encore. Ceux-ci n'ont que ce qu'ils méritent, et il vaut mieux même qu'ils ne possèdent plus rien. La nécessité absolue du travail pour gagner leur pain, sera pour eux un meilleur stimulant que des secours matériels dont ils feraient un mauvais usage.

Hermann dort peu. Au lieu de dénigrer la vie simple d'une jeune femme à la campagne, et de revenir sur cette idée d'une élégante maison qu'Hermann devrait bâtir, si M^{lle} Rénier eût fait, au contraire, l'éloge d'une position indépendante et sans luxe, il est possible qu'Hermann se fût avancé tout de bon, au lieu de conserver son entière liberté. En montrant des sentiments et des goûts plus en harmonie avec ceux d'Hermann, Ida eût fait peut-être une conquête qui, le moment favorable étant passé, deviendrait de plus en plus difficile, à moins que les deux jeunes gens ne se retrouvassent ensemble sans tarder, et qu'une sorte d'accord tacite ne s'établît entre eux. Ils avaient un secret à garder, et un secret entre jeune homme et jeune fille, exerce toujours dans leurs rapports une influence quelconque. Il provoque l'intimité, qu'on le veuille ou non.

Quoi qu'il en soit, Hermann passa une nuit agitée. Il avait si bien dormi les deux précédentes, la première surtout, après son travail au champ semé. Une petite pluie était venue rafraîchir la terre labourée et préparer le grain de froment à une bonne germination ; puis de nouveau le soleil s'était montré. Un temps agréable, doux sans humidité et sans sécheresse, paraissait vouloir s'établir. Vers la fin de septembre, les rosées sont sans doute abondantes, mais le brouillard ne visite pas encore nos contrées, comme il le fait parfois quelques semaines plus tard. Les chemins sont secs, sans poussière ; les bois commencent à jaunir, mais les arbres ont conservé leur feuillage, et c'est un plaisir de se promener dans le milieu du jour sous leur ombrage ensoleillé.

M. Legrand et son fils se rendirent donc de bonne heure sur le plateau où Villoud avait tué leur lièvre, le jour où commence cette histoire. Ils y reprirent chacun son poste accoutumé, le père au bord de la jonchaie, Hermann sur le bloc de serpentine. Les gentianes bleues fleurissaient encore ; les orchis donnaient leur léger parfum ;

mais le vieux chasseur préférait celui de son tabac, dont la fumée bleuâtre se voyait de loin et remplissait de ses émanations un espace considérable autour de lui.

Toujours préoccupé de son aventure du jour précédent, Hermann s'examinait en silence. C'est étonnant combien l'on a parfois de pensées, quand on est posté dans un bois où l'on attend qu'un lièvre soit mis sur pied. Ne voyant personne et n'entendant aucun bruit, excepté peut-être celui que fait une gélinotte en grattant dans les feuilles sèches, ou le caquetage d'une famille de mésanges bleues explorant les arbres voisins, le chasseur solitaire a tout loisir pour habiter le pays de l'imagination. À la chasse au chien d'arrêt, soit dans les champs, soit dans les bois ou les marais, un tel état de rêverie tranquille est impossible. Il faut alors marcher, aller toujours, travailler avec son compagnon à quatre pattes ; fouiller du regard dans les fanes entrelacées des pommes de terre, dans les hautes herbes jaunes, écouter le son du grelot dans le fourré, toutes choses qui chassent la pensée, encore mieux qu'elles ne font trouver le gibier.

Je prie le lecteur de me pardonner cette digression, après quoi je lui dirai que notre ami Hermann se livra, dans la matinée en question, à toutes sortes de pensées, en attendant que Briffaut l'en fit sortir, pour ne pas être pris au dépourvu, si un lièvre lancé et poursuivi passait dans son voisinage. C'était toujours Ida qui le préoccupait. Par moment, il se reprochait de ne pas l'avoir remerciée de sa confiance plus qu'il ne l'avait fait, et il examinait sérieusement la question d'une maison à construire dans leur pré, selon le désir de sa belle compagne au bord du ruisseau. Qu'il ferait bon l'habiter avec elle, y élever une famille, y passer toute l'année, dans le plus doux des nids bien étoffé ! Finalement, c'était assez naturel que M^{lle} Rénier ne se contentât pas de la vieille demeure de M. Patrick et de la vie absolument prosaïque des parents d'Hermann. Les habitudes qu'on y avait, se disait-il, ne pouvaient convenir à une jeune femme élevée dans un milieu si différent.... Et puis, lorsqu'il avait suivi pendant quelques instants cette pente attirante, voici que la forte voix d'Ida résonnait à ses oreilles, et que ses jugements sur la vie à la campagne lui montraient la jeune fille comme peu désireuse de partager l'idéal qu'il venait de se représenter.

M. Patrick était fort loin de se douter du travail qui se faisait dans l'esprit et dans le cœur de son fils. Il se bornait à pester contre Briffaut, qui se perdait en une quête sans fin et chassait mal. Le chien avait peut-être, lui aussi, certaines préoccupations particulières, qu'il ne pouvait expliquer. Encore plus que les hommes, les chiens sont enclins aux tentations ; leur conscience est, en général, fort légère,

quand elle n'est pas absente tout de bon. Les aboiements de Briffaut devinrent de plus en plus rares et finirent par cesser complètement.

Tout à coup, Hermann entendit dans le bois, à cinquante pas de lui, le bruit léger des pas d'un animal sur les feuilles sèches. Il monta sur la pierre et put apercevoir de là un renard qui remuait des rameaux de sapin dans une trouée faite par l'abattis d'un arbre de cette espèce. L'ajuster et lui envoyer une charge de gros plomb, fut l'affaire de quelques secondes. Le renard s'affaissa sur lui-même : il était mort. Au même instant, Briffaut, qui n'était pas très éloigné, lançait un tout petit lièvre qui vint se faire tuer aux pieds de M. Patrick. Celui-ci releva le levraut et vint rejoindre son fils, qu'il trouva près du renard, lequel, en remuant les branches de sapin, avait mis à découvert un grand lièvre caché dessous par Briffaut, le jour précédent. Passant par là d'aventure, le rôdeur à longue queue avait flairé le gibier et allait s'en emparer, lorsque le fusil d'Hermann coupa court à ses projets de propriété.

— Ah ! coquin, dit M. Patrick à son vieux chien courant, c'est comme ça que tu te moques de nous ! C'était donc pour plaisanter que tu faisais semblant de quêter depuis deux heures ! Mais heureusement que tu as marché sur ce levraut, avant de venir manger la moitié du lièvre que tu as forcé hier ! Oui, branle seulement ta queue : on t'en donnera de ces permissions-là. — C'est tout de même une drôle d'aventure, continua M. Legrand en s'adressant à Hermann. Allons-nous-en, maintenant. Briffaut chasse comme un gueux qu'il est, et ne nous ferait que des sottises. Écoute, mon garçon, puisque nous avons si bien réussi ce matin, et que ça te fait plaisir, je te donnerai les 30 francs pour les reporter à ce pauvre Brunel. Vraiment, il me fait pitié. Si je savais qu'il pût en manger, je lui enverrais cet enfant de lièvre, qui ne pèse pas trois livres, dit-il en le fourrant dans son sac de cuir.

Les deux chasseurs revinrent donc chez eux, Hermann portant le renard à la main, et l'autre lièvre dans sa carnassière.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE XI

LÉONARD BRANCHU



. Patrick dîna de bon appétit. Il fut aimable plus qu'à l'ordinaire, comme c'est presque toujours le cas des chasseurs qui reviennent à la maison, le sac bien garni de gibier. Le levraut qu'il avait tiré au lancer, le renard abattu par Hermann et le gros lièvre soustrait à la ruse de Briffaut, tout cela, et la bonne volonté de son fils, lui avait été agréable. Il regrettait bien un peu de s'être avancé d'une manière aussi positive sur la question des 30 francs à rendre au malheureux M. Brunel ; en cela, il avait écouté un premier bon mouvement, qu'il aurait mieux valu retenir dans le silence des réflexions intimes et prudentes ; mais ces 30 francs, après tout, il pouvait bien les donner à Hermann pour les employer à sa guise. À la fin de l'année, il n'en serait ni plus ni moins dans le bilan de ses recettes et de ses dépenses. Toutefois, pensait-il maintenant, Hermann ferait mieux de garder cet argent pour lui que de le donner à un homme dont la ruine paraissait imminente.

— Tiens, dit-il en sortant de table, voilà les 6 écus que je t'ai promis. Fais-en ce que tu voudras. Combien as-tu en dépôt chez notre banquier Coffrant ?

— Ce doit être environ 5500 francs ; quelque chose de plus à cause de l'intérêt courant.

— Es-tu toujours bien décidé à donner cet argent à M. Brunel ?

— Certainement ; j'irai le rendre ce soir.

— Tu aurais pu l'ajouter à ton compte, car finalement je ne dois rien à ce Brunel. S'il guérit, je tâcherai de remettre ma créance à Turnep, dussé-je perdre une couple de 100 francs sur le capital. Turnep a de l'argent à placer, et cela ne lui ferait rien d'exproprier Brunel, tandis que la chose me serait désagréable. Je ne sais vraiment pas où j'avais l'esprit quand j'ai accepté ce titre sur les immeubles de ce pauvre

malheureux horloger. Il est vrai qu'alors il n'avait pas encore perdu la somme en dépôt dans une banque. Puisque tu vas chez lui, informe-toi s'il peut manger du lièvre. On lui enverrait par Samuel une cuisse du levraut que j'ai tué ce matin, quand on le rôtera. Il sera tendre. On pourra le mettre au four après-demain : qu'en dis-tu, Bertha ?

— Plaît-il ? répondit M^{me} Legrand, qui déjà reprenait sa lecture interrompue par le dîner de la famille et celui des poules. Qu'as-tu dit ?

Elle n'avait pas écouté la question de son mari.

— Je te demande, reprit M. Patrick en bourrant sa pipe, s'il te convient de mettre au four, après-demain, le levraut que nous avons tué ce matin.

— Parfaitement. Il n'y a qu'à prévenir Marthe.

— Je disais à Hermann qu'on pourrait en envoyer un morceau à ce pauvre Brunel, s'il peut en manger.

— Oui, sans doute ; et même on peut le lui donner en entier. Nous en avons encore deux autres. Envoie-le par Hermann. Tu n'auras pas la peine de l'écorcher.

— Je veux donner à M^{me} Rénier le gros que Briffaut avait caché hier. C'est demain dimanche ; on l'enverra par un garçon du village, puisqu'il n'y a pas d'école.

— Fais comme tu voudras ; ça m'est égal.

— Préfères-tu qu'on invite les Rénier pour le manger chez nous ?

— Ce serait peut-être plus poli. Il faudra bien les inviter une fois avant l'hiver.

— Eh bien, gardons le lièvre. Hermann ira un de ces jours lui faire une invitation. Porte le levraut à Brunel, Hermann, si cela te fait plaisir.

Il avait fallu au vieux chasseur ce grand détour d'idées, pour se décider à une chose aussi simple. Cela peut nous paraître singulier, même d'une futilité étonnante chez un homme aussi riche que M. Legrand ; mais il faut se représenter que, mettant une bonne moitié de sa vie à courir les bois, un lièvre de plus ou de moins n'était point pour lui une chose sans importance.

Il fut donc décidé qu'on inviterait les Rénier à dîner, un jour de la semaine suivante, et que le levraut serait porté par Hermann à M^{me} Brunel. Là-dessus et très content de lui-même, M. Patrick alla fumer sa pipe à la rue, en attendant de rentrer pour faire son sommeil dans un fauteuil. M^{me} Bertha rouvrit le volume posé sur la cheminée, et Hermann se rendit à la grange, où Léonard préparait du foin pour le cheval.

— Que faisons-nous cet après-midi ? demanda-t-il au vieux maître-valet.

— Que faisons-nous ? belle question, monsieur Hermann. On

travaille, au lieu de perdre son temps. Je sais bien que monsieur le père n'a pas besoin de travailler, ni toi non plus ; mais pourtant vous feriez mieux de vous intéresser aux affaires de la campagne, que de vous promener dans les bois. J'ai déjà transporté quelques chars de terre ce matin, et je compte y retourner jusqu'à quatre heures avec le cheval.

— J'irai avec vous.

— Bien, ça me fera plaisir : j'*émoderai*¹¹ la terre, pendant que tu conduiras le char. Ah ! ça, monsieur Hermann, vous ne voulez pourtant pas vous adonner à la chasse comme monsieur le père ? Si vous le faisiez, ce serait fatal pour la campagne. Si vous étiez marié, vous seriez plus sédentaire. Je ne comprends pas que vous restiez aussi longtemps garçon.

— Vous êtes bien resté célibataire, Léonard.

— Moi, c'est différent. Je suis de la maison et je n'aurais pas pu y avoir ma femme. D'ailleurs, si j'avais eu des enfants, peut-être une *trâlée*, qu'en aurais-je fait ? J'ai réfléchi à tout ça, quand même il semble que je ne pense pas à grand'chose. Trouvez-vous mademoiselle Rénier à votre goût ?

— Certainement.

— Eh bien, épousez-la donc, et qu'on soit au moins une fois fixé. Elle vient par là vous inviter, tout ça montre qu'on a des idées sur vous. Je la trouve seulement trop élégante pour nous autres. Mais peut-être que, devenue votre femme, elle se simplifierait. Ce foin fait une poussière du diable, il faut le secouer, dit Léonard, en toussant deux ou trois fois. Qu'est-ce qu'elle vous disait l'autre jour, quand vous vous êtes arrêtés sous les arbres fruitiers ?

— M^{lle} Rénier nous conseillait d'y bâtir une belle maison de maîtres.

— Une maison ! *Dieu sayt avoué no*¹² ! Une maison au beau milieu d'un pré. Ce serait encore pis que d'y voir cet abominable chêne. Et pourquoi faire, cette maison ? Est-ce qu'il n'y a pas assez de place dans la nôtre, qui est plus solide et vaut mieux que n'importe quel château des environs ? Oh ! bien, puisque cette demoiselle vous conseille une chose aussi extravagante, elle ne vous convient pas. Une fois marié avec elle, vous n'auriez plus de repos avant de lui avoir accordé cette fantaisie, car, puisqu'elle en a parlé, c'est une chose arrêtée dans son esprit.

— C'est peut-être une idée toute naturelle de sa part, à la vue de

11 - *Émoder*, en patois *émodâ* : piocher la terre, avant de la mettre sur le char.

12 - Dieu soit avec nous !

cette jolie place à bâtir.

— Méfiez-vous-en. Pour moi, si je voyais une chose pareille se faire chez nous, j'en mourrais de chagrin, bien sûr. Maintenant, si nous voulons aller remuer la terre en question, il nous faut prendre le cheval. J'ai laissé le char sur place. Bâtir! bâtir une maison dans le pré! Avoir là un chemin pour y arriver! Perdre peut-être cent toises de terrain tout autour! Cette demoiselle Rénier est folle. Parbleu, de ce train-là, elle aurait bientôt dépensé tout l'argent de monsieur le père.

Voilà ce que marmottait Léonard en donnant un coup de balai dans la grange, avant de se rendre au champ avec Hermann. Celui-ci savait bien que le vieux domestique ne pouvait penser autrement sur un tel sujet, étant donnée sa nature conservatrice et paysannesque; et cependant, une opinion aussi prononcée ne laissa pas de corroborer celle qu'il partageait au fond. Mais Ida avait été si amicale avec lui au bord du ruisseau! S'il lui avait été permis de raconter à Léonard comment elle s'était jetée dans ses bras en craignant de tomber dans l'eau, le maître-valet n'eût pas manqué d'affirmer qu'elle l'avait fait à dessein, la chose ayant été préméditée. Une personne qui ose avancer l'idée et donner le conseil de bâtir une maison moderne au milieu de la propriété de M. Patrick Legrand, à une place où il n'en fut jamais question, est capable de tout pour arriver à ses fins. Et bien sûr qu'on mettrait un banc sous le chêne, on y ferait un sentier pour y arriver. Ce serait le comble de la désolation.

Les deux hommes revinrent au logis à quatre heures, Hermann ayant bien manié la pelle ronde et versé dans les dépressions du sol les chargements de terre que Gallo y avait transportés. Il prit une bouchée de pain, un verre de vin, puis, ayant passé un habit plus convenable que son paletot de travail, il mit le levraut et deux bouteilles de Bordeaux dans un panier. Un peu avant cinq heures, il heurtait à la porte des Bochons. Comme la première fois, ce fut Alice qui vint le recevoir.

— Vous avez la bonté de revenir, monsieur, lui dit-elle; je vous en suis reconnaissante. Mon père est très mal ce soir; je crains que cette nuit ne soit la dernière. Et cependant il peut parler encore, même pour nous consoler. Oh! monsieur, quelle chose terrible que la mort, quand elle vient prendre ceux qu'on aime, un père à qui je dois tout après Dieu! Entrez, je vous prie. Notre malade a parlé plusieurs fois de vous depuis la visite que vous lui avez faite.

— Je lui apporte un peu de vin de Bordeaux. Peut-être qu'il lui conviendra. Mon père voulait aussi lui offrir ce petit lièvre, s'il peut en goûter. Et voici les 30 francs reçus de plus que l'intérêt au 4%. Nous avons pensé qu'il fallait vous les rendre, puisqu'il n'y a de la faute de

personne, si le payement a été retardé.

En écoutant ce qu'Hermann disait si simplement, Alice Brunel dirigeait sur lui le regard de ses yeux bleus, dans lesquels se peignait une douce et profonde reconnaissance. Un éclair d'intelligence supérieure y brillait aussi, quoique plus ou moins contenu. Elle prit la main d'Hermann, et la serrant avec énergie :

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle. Mais nous ne sommes point habitués à une si grande et si délicate attention. C'est à vous que nous la devons, et je vous en exprime bien mal ma vive gratitude. Je vous prie de remercier M. Legrand de sa bonté à notre égard. Mon père a dit qu'il serait heureux de vous revoir, si vous aviez l'obligeance de revenir. Pouvez-vous lui donner quelques minutes ?

— Sans doute. Conduisez-moi auprès de lui, si vous pensez qu'il puisse me recevoir en ce moment.

Alice précéda d'un instant le visiteur, qui fut introduit par M^{me} Brunel.

Le malade était mourant, sa voix n'était plus qu'un souffle, mais qui pourtant se faisait entendre, grâce au silence qui régnait dans la chambre.

— Merci, monsieur, — ma fille m'a tout dit. — Je vais partir soulagé, en paix. Une dernière fois, je prends la liberté de vous *les* recommander.

En disant cela, son regard allait de l'une à l'autre. Il reprit aussitôt :

— Elles n'ont personne ici pour leur donner un conseil. Enfin, le Seigneur y pourvoira. Oh ! monsieur, s'il fallait mourir sans espérance, sans savoir où l'on va ! Pour moi, le jour de la mort est meilleur que celui de la naissance ; et pourtant ma vie a été heureuse, jusqu'au jour où je suis venu ici. Dieu m'avait donné deux trésors, dit-il en regardant de nouveau sa femme et sa fille. Que son nom soit béni !

M. Brunel s'arrêta, presque anéanti par l'effort qu'il venait de faire.

— Je veux goûter le vin de M. Legrand, dit-il après un moment de silence.

Alice en apporta aussitôt.

— Je le bois à votre santé, monsieur, à votre plus grand bonheur ici-bas. Adieu, bon jeune homme riche. Vous saurez faire valoir les dix talents que vous avez reçus. Que Dieu vous garde et vous bénisse !

— J'espère vous revoir encore, dit Hermann, ému par cette bénédiction d'un mourant.

— Oui, au ciel, s'il plaît au Seigneur. Mais sur la terre, je ne le crois pas.

Hermann reçut encore un léger serrement de main, puis il se retira. Alice sortit avec lui et l'accompagna quelques pas dans le chemin

tracé devant la maison.

— Que pensez-vous de l'état de mon père ? lui demanda-t-elle.

— Il est bien faible sans doute, mais il me semble qu'une crise heureuse pourrait encore se produire : il a les pensées si nettes et peut encore les exprimer sans grande difficulté.

— Oui, que Dieu le fasse ! Mais lui-même a le sentiment très vif du départ, et il en est presque joyeux.

— Si son état se prolonge, je reviendrai, dit Hermann en s'arrêtant, afin qu'Alice n'allât pas plus loin.

— Merci, monsieur. Vos deux visites ont fait beaucoup de bien à mon père. La sympathie que vous lui avez témoignée a été une grande douceur pour lui. Ma mère et moi, nous vous en gardons une vive reconnaissance.

— Mais, je n'ai rien fait, mademoiselle. J'emporte de chez vous, au contraire, une grande et sérieuse leçon. Voir mourir en paix un père de famille qui se confie en Dieu, c'est un spectacle auquel on ne peut assister sans faire un retour sur soi-même.

— Oui, je me le dis souvent aussi. La foi est une puissance, une immortelle victoire, quand un chrétien la possède à ce degré-là. Mais, monsieur, que ce départ de mon père est une épreuve terrible pour nous !

Hermann ne répondit pas. Il prit la main qu'Alice lui tendait, et pendant qu'il la gardait un instant dans la sienne, il dit simplement :

— Je suis de cœur avec vous, mademoiselle.

Et comme il rentrait au chemin qui, de Raisse, conduit à Valagiez, il se mit à faire une comparaison entre Ida et Alice.

« M^{lle} Rénier, pensait-il, a un franc-parler qui plaît, une gentillesse qui attire. M^{lle} Brunel est très différente d'extérieur. C'est son âme qui se montre dans un regard lumineux et profond, dans une douceur de voix délicieuse. On sent qu'il y a chez elle une énergie morale et de sentiment qu'on chercherait en vain chez l'autre. Elle connaît mieux la vie, soit par l'épreuve, soit par le devoir accompli ; et avec cela, on est frappé de la distinction de son esprit, même de ses traits et de toute sa personne. M^{lle} Ida est riche, elle le sait et ne craint pas de le faire sentir ; M^{lle} Alice est pauvre, mais on ne s'en douterait pas. Je regrette de n'avoir pu faire sa connaissance plus tôt.

On peut inférer de cette dernière réflexion qu'Hermann Legrand avait déjà reçu dans le cœur le contrepoids de son aventure avec Ida au bord du ruisseau. Mais qu'en serait-il plus tard ?

CHAPITRE XII

LOUISA TURNER ET IDA RÉNIER



Le lendemain, — on se souvient que c'était un dimanche, — Hermann se rendait à l'église. Le culte public avait lieu dans le temple paroissial, situé à l'ouest de Valagiez. Voyant son fils se mettre en route, M. Patrick lui dit qu'il devrait aller dans l'après-midi à la Moraine, pour inviter

les Rénier à venir manger le lièvre de Briffaut un des premiers jours de la semaine, pendant que le temps était agréable.

— Quand j'aurai lavé mon fusil, dit-il, je dépouillerai ce lièvre : dans trois jours il sera suffisamment vené. Arrange-toi avec ta mère pour le moment. En allant aujourd'hui, nous saurons exactement à quoi nous en tenir.

Hermann répondit qu'il irait. Tout entier à ses préoccupations intimes, il se rendit donc à l'église. La vue de M. Brunel mourant et les paroles si simples et si confiantes de sa fille, lui revenaient sans cesse devant les yeux et à l'esprit. Il se disait qu'il y avait chez ces affligés des convictions puissantes, qui ne le soutiendraient pas au même degré, s'il se trouvait quelque jour dans une situation semblable à la leur. Sans savoir pourquoi, il se sentait attiré vers cette fille unique, toute dévouée à ses devoirs, sans rien de plaintif dans le ton ou dans les paroles. Si les agréments extérieurs d'Ida étaient séduisants, la beauté morale d'Alice le frappait maintenant bien davantage : il le sentait et se l'avouait. Sa propre nature à lui avait sans doute besoin d'une sorte d'éducation, comme celle qu'il recevait depuis quelques jours, poussé, d'un côté, par le désir de ses parents, de l'autre, par son caractère généreux et sympathique. En outre, il s'était mis résolument au travail. C'était un temps d'activité intérieure et extérieure, dans laquelle son âme, son esprit et son corps se fortifiaient certainement.

Il eut de la peine à tenir ses propres pensées captives pendant la

prédication ; mais il finit cependant par écouter, et même par prendre un vif intérêt à ce qu'il entendait. Le pasteur qui prêchait ce dimanche-là ne se bornait pas à suivre le développement de quelques notes indiquées sur une carte, comme le font un grand nombre de prédicateurs. Au lieu d'improviser un discours sans plan bien arrêté, de débiter des phrases mal cousues, sans style et bourrées de locutions banales, celui qui parlait du haut de la chaire en question avait médité sérieusement son sujet, après quoi il l'avait écrit en entier, et le disait tel quel de mémoire.

Sa parole aisée, nette, sans répétitions inutiles, était assaisonnée de sel et de grâce. Elle allait droit au cœur, sans effort pénible de l'esprit.

Pour le retour à Valagiez, Hermann dut cheminer avec Louisa Turnep, qui s'arrangea de manière à le rejoindre au sortir du temple. La grande fille aux cheveux frisés s'était faite superbe. Elle avait mis sa robe de mérinos amaranthe¹³ et passé au cou la chaîne d'or de sa mère. Un joli chapeau orné d'une plume et relevé un peu de côté lui donnait un air coquet et sentimental.

— Comme c'est triste, n'est-ce pas, monsieur Hermann, lui dit-elle quand ils eurent quitté le village, de voir si peu de personnes à l'église ! De Valagiez, nous sommes pourtant, vous et moi, les seuls qui ayons pris la peine de venir. Les besoins religieux disparaissent peu à peu. Oh ! oui, c'est bien triste. Voilà des étourneaux qui passent ; nous aurons un changement de temps, ne croyez-vous pas ?

— C'est bien possible. Pourquoi vos frères ne sont-ils pas venus avec vous ce matin ?

— Pourquoi ? Je n'en sais rien. Ils ont toujours quelque raison à alléguer pour se dispenser du culte public. En cela, ils font comme les autres garçons du village. — Avez-vous entendu dire que M. Brunel des Bochons est mort la nuit dernière ?

— Non, fit Hermann, vivement surpris par cette nouvelle. D'où le savez-vous ?

— C'est M. le docteur Hoscard, qui, passant devant chez nous ce matin, l'a dit à ma mère. Il venait de chez M. Brunel. C'est bien fâcheux pour sa dame et sa fille. M. Brunel a expiré subitement, sans agonie, a dit le docteur.

— C'est donc bien vrai, fit Hermann avec un soupir.

— Oui, tout ce qu'il y a de plus vrai. On pense que la campagne se vendra et que les dames Brunel s'en iront. Que feraient-elles aux Bochons ?

Hermann ne continua l'entretien que par des *oui* et des *non*, quand

13 - [NdÉ] Couleur d'une fleur d'automne d'un rouge pourpre et velouté.

il ne pouvait faire autrement que de répondre à ce que disait Louisa Turnep. Enfin, ils arrivèrent à Valagiez.

Un messenger avait apporté une lettre pour Hermann pendant l'absence de celui-ci. C'était une communication particulière de la triste nouvelle :

« Monsieur,

» Mon père nous a quittés au milieu de la nuit, dans une suffocation subite. Il n'a pas eu d'agonie. Le Seigneur lui a conservé la parole jusqu'au moment suprême. Nous vous prions, ma mère et moi, de nous faire l'honneur d'assister au convoi funèbre, qui aura lieu après-demain, mardi, à une heure. Veuillez agréer nos salutations.

» ALICE BRUNEL. »

— Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? demanda M. Patrick.

— M. Brunel est mort cette nuit. Je suis convoqué pour l'enterrement, qui aura lieu mardi.

— Mort ? dit le père. Me voilà dans un grand embarras. Je ne pourrai plus passer ma créance à Turnep. J'aurais dû suivre à cette idée tout de suite. Le mieux sera, s'il y a d'autre créanciers, que l'un d'eux prenne mon titre et se mette à ma place. Je ne saurais absolument pas que faire de la maison et de ces mauvais terrains. C'est mardi qu'a lieu l'enterrement ? Comme c'est pour une heure, nous aurons le temps de chasser avant midi. Je plains ces deux pauvres femmes. Mais puisque cet homme ne pouvait pas guérir, il vaut mieux qu'il n'ait pas souffert plus longtemps. Ça ne t'empêchera pas d'aller aujourd'hui chez les dames Rénier ; mais on ne pourra les avoir avant mercredi. Il faudra t'entendre avec ta mère. — Mon fusil était bien sale. La poudre actuelle crasse beaucoup ; je veux tâcher de me procurer un kilogramme de poudre française.

Ce fut là toute l'oraison funèbre que M. Patrick Legrand prononça au sujet de la mort de son débiteur, M. Brunel. C'était même beaucoup qu'il ne reparlât pas des 30 francs rendus la veille. Les hommes qui ont une vie tranquille, exempte de soucis matériels et qui sont habitués à faire leur volonté, ne se lamentent pas sur la position difficile des autres. De leur part, ce n'est pas précisément de l'égoïsme froid, c'est plutôt une conséquence de la routine dans laquelle ils se meuvent.

M^{me} Legrand proposa d'inviter les Rénier pour le mercredi, pendant qu'il faisait joli et qu'on pouvait se promener un peu dans la campagne.

Après le dîner, Hermann se rendit à cheval à la Moraine. Tout le long

du chemin, laissant aller Gallo à sa fantaisie, il avait pensé à ce qu'il pourrait faire pour M^{me} Brunel et sa fille. Déjà, il éprouvait le désir qu'Alice restât dans le voisinage. Son caractère élevé, plein d'une distinction rare, l'attirait fortement. Mais à quoi pourrait-elle s'occuper ? Et si elle reprenait sa place à l'étranger, que deviendrait sa mère ? On voit que ce jeune homme riche, au lieu de céder comme tant d'autres au penchant des jouissances personnelles, cherchait à se faire le *prochain* des malheureux. On n'aurait pu l'accuser d'égoïsme. Le sentiment contraire, auquel on donne un mot nouveau, l'*altruisme*, était bien celui dont il était animé en ce moment. Une idée qui lui vint tout à coup le préoccupait encore, lorsqu'il remit son cheval aux soins du cocher de M. Rénier. Les dames étaient au salon. Félicien, toujours en l'air, passait le dimanche à Genève. Il avait des besoins absolument contraires à ceux d'Hermann : autant celui-ci aspirait à une vie normale et active, autant l'autre ne se plaisait qu'à l'oisiveté, dans un mauvais emploi du temps. Félicien voulait jouir, s'amuser ; Hermann désirait se rendre utile. L'un ne suivait que sa fantaisie, l'autre se soumettait volontiers au devoir.

L'invitation de M^{me} Legrand fut acceptée avec plaisir, spécialement par les deux dames. Elles étaient bien aises que les rapports entre les deux familles, entre les deux jeunes gens surtout, devinssent de plus en plus nombreux et intimes. Les deux messieurs iraient sans doute manger du lièvre avec plaisir, et boire le vieux La Côte de M. Legrand.

Voyant à Hermann un air préoccupé, plus sérieux qu'à l'ordinaire, M^{me} Rénier lui demanda s'il avait eu peut-être, depuis sa dernière visite, quelque ennui fâcheux.

— Non, madame, aucun ennui ; mais une mort qui me préoccupe.

Et là-dessus, à la suite d'une nouvelle question, il raconta ce qu'il pouvait dire de la famille Brunel, et de la visite qu'il avait faite la veille au mourant.

— Mais je me souviens de cette Alice Brunel, dit M^{lle} Ida. Elle suivait les mêmes cours que moi à l'école supérieure, pendant que j'étais en pension. Aux examens, elle passait toujours la première. Si c'est bien celle que j'entends, elle a des yeux bleus très expressifs, la voix douce et une agréable tournure ; mais elle n'est pas précisément jolie. Pauvre fille ! Que c'est triste pour elle d'être obligée de gagner sa vie ! Je la plains vraiment. Monsieur Hermann, il y a du soleil dans ce moment : êtes-vous disposé à venir jusqu'au ruisseau ? Je serais bien aise de marcher un peu.

— Charmé de vous accompagner, répondit notre jeune homme, que la simple vue d'Ida ramenait à ses premières impressions.

Il est certain que, fort belle déjà naturellement, M^{lle} Rénier avait

le talent de se vêtir avec beaucoup de goût, ce qui la faisait paraître encore plus à son avantage. Hermann lui offrit son bras, quand ils furent dans le sentier. À la campagne, entre jeunes gens qui se connaissent, cela ne tire pas à conséquence. Ida s'empressa d'accepter.

— Oh ! bien, vous êtes aimable aujourd'hui, dit-elle ; vous n'attendez pas, comme l'autre jour, que je vous demande un appui. Il est vrai que je ne risque pas de faire un affreux plongeon en ce moment. Je ne suis pas retournée à la place en question, et je suis curieuse de la revoir avec vous. Il faut que je vous dise encore, puisque nous sommes sur le chapitre des choses intimes, qu'il m'a fallu raconter à maman notre aventure. Je n'ai pu faire autrement, étant pressée de questions par elle, quand elle a vu mes bas mouillés. D'ailleurs, je ne voulais pas mentir. Maman a bien ri, quand je lui ai dit ce qui est arrivé. Je n'en pouvais pas davantage, et ni vous non plus, n'est-ce pas ?

— Je n'ai fait aucune réflexion à cet égard, j'étais déjà trop content d'avoir pu vous empêcher de tomber dans l'eau.

— Et si je vous y avais entraîné avec moi ! C'est ça qui eût été drôle ! M'auriez-vous emportée à la maison ? car il est évident que je n'aurais pu marcher.

— Sans doute.

— Oui, vous êtes gentil. Voici donc cette fameuse pierre. L'eau est moins haute aujourd'hui. Il faut vous prouver que je puis sauter de l'autre côté. Voyons, dit-elle.

Puis, abandonnant le bras d'Hermann, elle s'élança légère sur la pierre, et d'un second saut elle fut de l'autre côté.

— À vous, maintenant.

Hermann franchit à son tour le passage.

— Vous voyez, reprit Ida, que ce n'est pas une chose difficile, même pour une femme. Mais l'autre jour, la pierre était glissante, et l'eau rejaillissait par-dessus de temps en temps. C'est ce qui m'a fait trébucher. Je reprends votre bras et nous retournons à la maison, cette fois-ci les pieds secs. Dites-moi, Hermann, reprit-elle au bout d'un moment, puisque ce père Brunel vous a recommandé sa femme et sa fille, vous allez donc vous en occuper. Que ferez-vous pour elles ? En disant cela elle s'arrêta et regardait Hermann.

— Je ne sais pas encore. Il faut y réfléchir. Mon père est leur créancier. C'est une position difficile que la leur.

— Vous leur serez sans doute bien utile. Comment trouvez-vous Alice Brunel ? pour le caractère, j'entends.

— Je la trouve très distinguée sous tous les rapports.

— Même pour la figure ?

— Je ne l'ai pas examinée à ce point de vue-là.

— Regardez-la bien et vous me direz une autre fois ce que vous en pensez. Depuis cinq ans, elle peut avoir beaucoup changé. À l'école supérieure, bien des élèves subissaient son influence morale ; elle était une espèce de petite directrice pour plusieurs.

— Était-elle aussi la vôtre ? demanda Hermann en souriant.

— Non, monsieur le curieux. Nous étions assez peu liées, elle ne venait pas à ma pension, et je n'allais pas chez son père. Si elle se souvient de moi, saluez-la de ma part.

— Je ne l'oublierai certainement pas.

Le coquetage de M^{lle} Ida Rénier n'eut pas, ce jour-là, une grande influence sur Hermann. Sans la préoccupation que lui donnait la mort de M. Brunel, peut-être se fût-il laissé prendre aux propos confidentiels de la belle promeneuse, et lui eût-elle arraché quelque parole un peu aventurée. Mais non : plus Ida causait avec abandon, plus elle se montrait sémillante, et plus notre garçon se tenait sur la réserve : on aurait dit qu'il avait fait un pacte avec la sagesse. Il semblait d'un autre côté qu'Ida redoutait déjà la présence d'Alice Brunel dans le voisinage d'Hermann. Les femmes ont, en général, sur le point auquel je fais allusion, la vue longue, les perceptions subtiles. Si elles sont intéressées personnellement par le cœur, ou simplement par un plan et des visées qu'elles caressent dans leur esprit, elles pressentent le danger à grande distance. Il suffit parfois d'un mot, d'un seul regard, pour qu'elles le comprennent aussitôt.

En quittant le bras d'Hermann pour rentrer à la maison, Ida lui dit encore :

— Merci, monsieur Hermann. À titre de voisin de campagne, et même d'anciens amis, il me semble que nous pourrions bien laisser de côté le *monsieur* et le *mademoiselle*. C'est si ennuyeux dans la conversation, on a l'air, vraiment, de gens qui se connaissent à peine. Dans la contrée, notre famille n'est guère liée qu'avec la vôtre. Donc, nous pourrions bien abandonner ces épithètes cérémonieuses : qu'en pensez-vous ?

— Je ne demande, certes, pas mieux ; mais cette liberté que vous me permettriez de prendre, pourrait peut-être blesser vos parents et leur paraître audacieuse de ma part.

— Non, je ne crois pas qu'ils trouvassent la chose singulière. Nous sommes des gens simples, et pour moi j'appelle volontiers les choses par leur nom. À plus forte raison mes amis. Toutefois, pour lever toute objection, je prendrai l'avis de mes parents. S'ils approuvent, je vous dirai *Hermann* tout court, et vous en ferez de même à mon égard.

— Parfaitement.

Hermann resta un quart d'heure avec M. et M^{me} Rénier, puis il revint à Valagiez, au trot rapide de Gallo, comme s'il eût voulu se secouer de quelque chose qui lui était désagréable. Il est de fait que les avances décidément familières d'Ida lui avaient déplu. Pour la première fois, il y distinguait, ou croyait y distinguer un calcul de la part de la jeune fille, et il se disait que le cœur ne parle jamais de cette manière. Si c'était à sa position de fils unique riche qu'on en voulait, et non à lui-même, Ida perdrait son temps à le cajoler. Quelque belle, quelque attrayante qu'elle fût, ce ne pouvait être la femme qu'il aimerait et associerait à sa vie. Il devait y avoir dans ce caractère quelque chose de redoutable ou de futile qui l'effrayait. Mais, après tout, se disait-il dans sa parfaite honnêteté, c'est peut-être simplement de la gentillesse féminine, dont je n'ai pas à m'inquiéter, et sur laquelle je ne dois faire aucun fond. Mercredi prochain, je verrai plus exactement ce qu'il en est.

De son côté, M^{me} Rénier questionnait sa fille :

— Qu'avez-vous dit dans votre promenade ?

— Rien, ou presque rien. Hermann était plongé dans ses réflexions sur la mort du père d'Alice Brunel. Je tenais à lui montrer que je puis sauter de la pierre du ruisseau sur l'autre côté.

— Vous avez eu là une drôle d'aventure, tout de même : dis-moi la vérité. T'a-t-il embrassée en te posant sur le bord ?

— Non, pas du tout.

— Alors, c'est un garçon très froid.

— Peut-être. Mais je suis persuadée que c'est un homme de cœur et d'honneur. Seulement, leur maison est affreuse. Jamais je ne pourrais m'y habituer.

CHAPITRE XIII

UNE MAISON DE DEUIL



n rentrant chez lui, Hermann trouva son père et sa mère causant avec animation, ce qui ne leur arrivait pas souvent. Il s'agissait de Turnep dans ce qu'ils se disaient, et l'on voyait bien que M^{me} Legrand ne ménageait pas ses expressions en parlant du gros paysan.

— Oui, disait-elle, tu fais toujours les choses comme cela, sans réfléchir. Il n'y a que ta chasse, pour laquelle on ne peut te reprocher que d'y aller tous les jours et de laver ton fusil le dimanche ; mais pour les affaires sérieuses de la vie, tu agis comme un enfant. Ce Turnep que tu reçois chez nous, me va sous les ongles. Il te cajole et te fait des compliments pour boire ton vin ; je crois vraiment qu'il finira par te demander d'engager Hermann à épouser sa fille. Tu n'as qu'un fils, et... le voici justement.

Hermann entra. Le flot de paroles de sa mère s'arrêta subitement.

— Bonjour, mon chéri, lui dit-elle ; te voilà de retour. Que disent les Rénier ?

— Ils acceptent pour mercredi et vous envoient leurs compliments.

— Très bien. Je grondais ton père il y a un instant, reprit M^{me} Legrand.

— Pour badiner, sans doute ?

— Non, parbleu pas, dit le père ; c'est bien pour de bon. Voici ce que c'est : Turnep est venu me parler de la mort de ce pauvre Brunel ; et comme je lui disais que, sans cette mort, je lui aurais proposé de reprendre ma créance de 6000 francs, il m'a offert de la prendre tout de même, si je voulais lui faire un petit rabais. Là-dessus, je lui ai dit que j'abandonnerais les six mois d'intérêt déjà courus, et il a accepté. Je lui ai subrogé le titre, en échange duquel il m'a fait un billet de même valeur, en attendant de me payer en espèces. J'estime que

c'est une très bonne affaire pour nous, pour moi particulièrement, parce que je rentre dans mes fonds et que je suis déchargé de toutes réclamations à présenter à l'héritière de Brunel, ainsi que de toutes poursuites judiciaires éventuelles. Turnep agira pour son compte ; je n'ai plus à m'en mêler. C'est pour cela que ta mère est fâchée et qu'elle crie après moi.

— Oui, je me suis fâchée, Hermann ; et je dis que ton père pouvait bien attendre ton retour au lieu de se décider tout de suite au transfert du titre en question. Ce transfert, le jour même de la mort du débiteur, est une marque de défiance envers sa femme et sa fille : elles en seront blessées et diront que tu es un créancier impitoyable, Patrick. Le pauvre défunt les a recommandées à notre fils, et voilà ce que tu leur fais, juste au moment où elles ont besoin d'aide et de conseils.

— Est-ce que l'échange du titre est définitif ? demanda Hermann.

— Oui ; Turnep a emporté l'acte de revers.

— Il n'y a donc pas à revenir sur ce que vous avez décidé. Peut-être eût-il mieux valu attendre de savoir ce que ces dames comptent faire.

— C'est ce que je me tue de lui dire, reprit M^{me} Legrand.

— Oui, et puis Turnep serait probablement revenu en arrière. J'ai voulu battre le fer pendant qu'il était chaud, et tirer le lièvre au départ. Si on lui laisse faire un tour ou deux dans le bois, on n'est plus sûr de le revoir à belle portée.

Hermann n'ajouta rien ; c'eût été chose inutile. M^{me} Legrand leva les épaules, et chacun des trois membres de la famille s'en alla de son côté.

Comme il y avait encore une heure de jour, Hermann dit qu'il voulait aller jusque chez les dames Brunel, pour savoir s'il pouvait leur rendre quelque service avant l'enterrement.

— Oui, va, mon chéri, lui dit sa mère. Mais ne leur parle pas de ce gros Turnep.

Hermann trouva les deux pauvres femmes bien désolées, mais soumises, dans une douleur qu'elles acceptaient de la main de Dieu.

— Mon mari a été bien touché de votre sympathie, disait M^{me} Brunel. Vos deux visites lui avaient fait du bien. Nous vous en sommes reconnaissantes. Mais qu'allons-nous devenir, seules, dans cette maison quatre fois trop grande pour nous ? Et si ma fille retourne en Allemagne, où me faudra-t-il aller ? Impossible de rester ici.

— Puisque vous avez eu la bonté de venir aujourd'hui, dit Alice, et quoique nous ayons encore les derniers devoirs à rendre à mon père, je vous prierai de nous donner un conseil. Nous sommes absolument obligées de considérer notre position en face, et plus tôt nous aurons pris une décision, mieux cela vaudra. Il me semble que mon devoir est

de rester auprès de ma mère. Si je reprends ma place à l'étranger, je pourrai sans doute lui envoyer le nécessaire pour son entretien et payer l'intérêt de notre dette ; mais elle aurait une vie bien triste, bien solitaire ; et si elle tombait malade, il me faudrait revenir pour la soigner. Nous serions, je le crains, dans des soucis continuels à cet égard. Voici donc ce que je voudrais essayer de faire.

Notre maison est relativement grande ; elle a six chambres à l'étage et deux au rez-de-chaussée, outre celle-ci et la cuisine. Il y aurait peu de frais à faire pour les mettre en bon état de propreté. La position est belle, le climat salubre. Je crois qu'il ne me serait pas trop difficile d'avoir en pension des jeunes filles de seize à dix-sept ans, qu'on envoie dans la Suisse romande pour y apprendre le français et continuer leurs autres études. Il y a des parents qui préfèrent les placer à la campagne plutôt qu'à la ville. Nous aurions de la place pour six, mais quatre nous suffiraient. Ma mère s'entend très bien à diriger un ménage avec économie ; elle connaît la cuisine. Il nous faudrait une forte domestique, chargée des gros ouvrages et des commissions. Je m'occuperais de nos pensionnaires, auxquelles je puis enseigner le piano, le dessin et l'anglais, ainsi que d'autres branches d'une bonne instruction. Nous n'aurions pas de frais de loyer. On ne garderait de nos terrains que l'espace destiné à nos légumes ; le reste serait loué, ou planté en bois, ce qui vaudrait peut-être encore mieux. J'ai pensé à tout cela depuis mon retour, et j'en ai parlé avec mon père, qui l'approuvait fort. Si Dieu lui eût rendu la santé, je crois que j'aurais tâché également de donner suite à mon projet. Dites-moi, je vous prie, ce que vous en pensez.

— Je l'approuve complètement. Je vous dirai même qu'en allant visiter des amis cet après-midi, et réfléchissant à votre épreuve, j'ai eu précisément l'idée de vous proposer de faire ce que vous venez de m'expliquer. Les commencements seront peut-être difficiles, mais quand vous aurez eu quelques élèves, il vous en viendra certainement autant que vous pourrez en recevoir. Cela est arrivé à une dame de notre connaissance, dont la fille s'occupait de pensionnaires dont elle soignait l'instruction.

— Votre approbation m'encourage beaucoup. Nous prendrons donc une décision définitive dans peu de jours, dès que, hélas ! nous serons absolument séparées de notre cher mort. Lui-même nous approuverait beaucoup, s'il était vivant, j'en suis sûre. J'irai alors chez vous, monsieur, pour présenter mes respects à vos parents, et demander à monsieur votre père s'il lui conviendrait de me prêter 1000 à 1500 francs, qui seraient ajoutés à la dette hypothécaire dont je suis responsable. Pour mettre l'appartement en meilleur état et acheter les

meubles nécessaires, nous aurons besoin de quelque argent. Celui que j'ai apporté d'Allemagne est à peu près dépensé. Avec le secours de Dieu, j'espère qu'il me sera possible de payer l'intérêt régulièrement à chaque échéance.

— Je vous dirai la vérité, mademoiselle. En mon absence, mon père a cédé à un propriétaire de notre village la créance que vous lui deviez. J'aurais préféré qu'il l'eût gardée, mais je suis arrivé trop tard pour l'y engager. Il ne pourrait donc pas ajouter une somme au titre qu'il ne possède plus. Toutefois, n'ayez sur ce point aucune inquiétude. Je connais quelqu'un qui vous prêtera l'argent dont vous parlez et vous n'aurez à traiter qu'avec moi pour cela. Vous n'aurez pas besoin de donner une hypothèque. Je ne mets qu'une seule condition à la chose, c'est que vous n'en parlez à personne. Quand vous aurez besoin de quelques cents francs, vous me les demanderez.

Alice regarda sa mère.

— Pouvons-nous accepter ce grand service ? lui demanda-t-elle.

— Oui, sûrement, avec reconnaissance : toutefois, monsieur Legrand, la personne qui consentirait à nous prêter la somme en question ne nous ferait pas payer un trop gros intérêt ?

— Non ; soyez tranquille, madame.

— Nous ne pouvons donc, reprit Alice, que vous remercier de cette nouvelle et très grande obligeance. Mon père serait heureux, s'il voyait avec quel soin vous cherchez à nous être utile.

Hermann s'était levé.

— Avez-vous pu, dit-il encore avant de repartir, faire remplir les formalités qui résultent du décès, pour l'inhumation.

— Oui, M. le docteur Hoscard a eu la bonté d'avertir à Raisse les employés chargés de ces fonctions. Nous avons ici l'acte de naissance de mon père. Ma mère est française ; ses parents sont à cent lieues d'ici et on ne peut songer à les inviter. Il viendra peu de monde après-demain pour l'enterrement. J'ai écrit à M. le pasteur Zimbre, pour le prier de faire un culte. Vous avez vu mon père mourant hier au soir ; maintenant que tout est fini, voudriez-vous le revoir ?

— Oui, je veux bien.

Alice précéda leur hôte et le fit entrer dans la chambre où M. Brunel, décemment habillé, était étendu sur un lit. Un linge blanc lui couvrait le visage. Alice l'ôta. Un sourire de paix régnait sur les traits immobiles de celui dont l'âme était entrée dans l'invisible *au delà* des choses terrestres. Cette rigidité absolue de tous les muscles, ce sommeil éternel, cette absence de tout ce que le corps de l'homme a été durant sa vie, n'effrayèrent point Hermann Legrand. Pour les âmes que le matérialisme n'a pas emprisonnées dans ses raisonne-

ments glacés, la mort a perdu son aiguillon, le sépulcre sa victoire. Le roi des épouvantements a passé par là sans doute, et il a fait son œuvre de destruction ; mais il aura un vainqueur, dans le grand jour où la terre jettera dehors les trépassés. Celui qui sortit vivant du tombeau de Gethsémané, rendra aussi la vie à nos corps mortels. Alice recouvrit le visage.

— Quelle profonde paix il y a dans ce sourire, dit Hermann, et quelle leçon pour moi ! C'est la première fois que je vois la mort ; je n'oublierai plus ce qu'elle vient de me dire. S'il y a un Créateur, — et Dieu me garde d'en douter ! — il y a aussi un Rédempteur.

Hermann revint saluer M^{me} Brunel ; Alice fit encore quelques pas avec lui en dehors de la maison. La nuit allait venir, et les deux pauvres femmes seraient seules à veiller leur mort jusqu'au matin.

Au moment de quitter Hermann, Alice lui dit :

— Votre appui nous est précieux dans nos tristes circonstances ; je le reçois comme un bienfait de Dieu ; mais je veux pourtant vous demander encore une chose : l'argent que vous auriez l'obligeance de nous procurer, qui nous le prêterait ?

— C'est moi, mademoiselle. Je mets seulement pour condition que vous n'en parlez à personne ; et peut-être vaut-il mieux que madame votre mère l'ignore. Ne me remerciez pas ; je suis heureux de pouvoir vous rendre ce service.

— Non, je ne remercie pas ; ce ne serait pas assez de vous remercier.

— J'allais oublier, reprit Hermann, de vous faire les salutations d'une de vos anciennes condisciples à l'école supérieure. Sachant que je vous verrais prochainement, M^{lle} Ida Rénier m'a chargé, aujourd'hui même, de la rappeler à votre souvenir. Elle habite avec ses parents une campagne qui appartient à son père, à une lieue de Valagiez.

— Si vous la voyez de nouveau, veuillez lui dire que je ne l'ai pas oubliée non plus. Nous nous connaissions, mais sans être liées. Dès lors, cinq ans se sont écoulés.

En rentrant dans la triste demeure, Alice ne put s'empêcher de faire une ou deux réflexions sur les derniers mots d'Hermann. Ida était déjà fort jolie à dix-sept ans, mais peu travailleuse et assez disposée à nouer quelque intrigue pour s'amuser. Il avait même fallu couper court à une aventure qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour elle. Si son caractère était resté le même, est-ce que cet excellent Hermann Legrand se serait laissé enjôler par la belle brune ? Cette pensée fut pénible à l'orpheline en deuil ; elle la sentit au cœur. Et pourtant jamais, au grand jamais, l'idée ne lui serait venue de songer à Hermann autrement que comme à un jeune homme dont le père était

le créancier du sien, et qui leur avait témoigné de la sympathie. Mais le cœur est si profond ! Il a des recoins insondables, dans lesquels l'œil de Dieu seul pénètre.

Quant à Hermann, il s'en retournait plus sérieux qu'en arrivant. La vue de la mort avait produit sur lui une de ces impressions qu'on garde toute la vie ; et plus il voyait Alice Brunel, plus il sentait qu'elle pouvait donner à celui qu'elle aimerait un bonheur qu'Ida Rénier, avec toute sa beauté et sa gentillesse, était incapable de procurer. C'était une chose assez étonnante que, sans en avoir dit un seul mot, il eût eu la même idée qu'Alice, au sujet de ce qu'elle pourrait faire pour gagner sa vie et celle de sa mère.

L'enterrement n'eut rien de particulièrement intéressant. Le pasteur fit un culte dans la maison, et dit quelques mots sur le cimetière. Les parents venus retournèrent chez eux le soir. Hermann revint sans tarder à Valagiez. Les deux femmes en deuil eurent l'appartement à nettoyer, et bien des choses à remettre en ordre.

CHAPITRE XIV

UN DÎNER DE CHASSEUR



Depuis une semaine, un changement déjà bien prononcé s'était fait dans les idées et dans la vie d'Hermann Legrand. Au lieu de se replier constamment sur lui-même, de s'enluyer à la chasse, de gémir sur son manque de profession, de ne pas savoir à quoi se vouer dans sa position de fils unique appelé à hériter d'une belle fortune, il s'était mis au travail, aux occupations simples et bienfaisantes du cultivateur. Puis, il s'était intéressé à un malade, et, après la mort de celui-ci, il venait de prendre l'engagement sérieux d'aider sa veuve et sa fille, dans une entreprise honorable et utile, pour laquelle il leur fournirait les premiers fonds nécessaires. Les 5500 francs qu'il avait en dépôt chez le banquier Coffrant, lui venaient d'un legs reçu d'une vieille parente, morte sans enfants, qui lui avait laissé ce souvenir. Majeur, il était parfaitement libre d'en disposer, comme son père avait disposé de sa créance contre M. Brunel. Nul n'avait le droit de demander compte à Hermann de l'emploi qu'il ferait de cet argent. Enfin, un pas important s'était fait dans son esprit et, jusqu'à un certain point, dans son cœur, sur le grave sujet du mariage. Il désirait maintenant unir sa vie à celle d'une compagne qui le comprît, qu'il pût aimer et qui lui rendît en retour la même affection qu'il aurait pour elle. Connaissant le désir de ses parents à l'égard de M^{lle} Rénier, il s'était avancé quelque peu du côté de cette belle et sémillante fille, mais sans jouer en aucune façon le rôle d'un amoureux, prétendant à sa main. C'était bien plutôt M^{lle} Ida qui paraissait lui faire la cour, ainsi qu'on l'aura déjà plus d'une fois remarqué. Elle n'y mettait ni malice ni coquetterie; c'était dans son caractère d'être ainsi familière, un peu allurée: disposition qui peut devenir dangereuse, soit pour celle qui la met en œuvre, soit pour celui qui en est l'objet et qui s'y laisse prendre. Par moment,

Hermann subissait cette influence, car, sans avoir le cœur tendre, il n'était pas insensible au charme fascinateur de la beauté. Ce qui, jusqu'ici, l'avait retenu et gardé, c'était le sentiment instinctif que le caractère d'Ida était superficiel, manquant de profondeur, tenant plus aux choses extérieures qu'à celles du cœur et de l'âme. Il attendait toujours que, de ce côté-là, il apprît à connaître davantage celle que son père et sa mère auraient voulu lui voir épouser. Les 100 000 francs de dot dont on parlait n'étaient point pour lui la chose importante. Mais on peut supposer que, sans la rencontre fortuite, absolument inattendue, d'Alice Brunel, Hermann Legrand se fût tenu dans une réserve moins austère avec Ida Rénier. Il était trop franc avec lui-même pour ne pas s'observer de très près à cet égard. Et depuis qu'il avait vu Alice prendre la vie avec une remarquable énergie, accepter le devoir tel que Dieu le lui imposait, il comprenait que c'était là un caractère fort, une âme sérieuse, un cœur dévoué. Mais la différence de position entre elle et lui était si grande, si infranchissable sans doute aux yeux de ses parents, qu'il n'était pas possible de leur parler d'Alice Brunel comme pouvant devenir leur belle-fille. Il faudrait cependant un jour prendre une décision. Dans quel sens, de quel côté, Hermann l'ignorait encore.

C'est dans une telle disposition d'esprit qu'il accompagna son père à la chasse, le mercredi, et qu'il revint du bois avec lui, de bonne heure dans la matinée. On se souvient que M. et M^{me} Rénier avec leurs enfants devaient dîner ce jour-là chez M. Patrick. C'est pour cela que les deux chasseurs étaient déjà de retour à neuf heures. Hermann avait fait un doublet de gélinottes, deux de ces gros oiseaux ayant passé imprudemment à sa portée sans le voir. Leur vol est rapide, filant parfois sans bruit comme une flèche, ou faisant un roulement d'ailes qui rappelle celui du tambour. C'est un excellent gibier, dont la chair est blanche, le plumage caillouté de fauve et de blanc. Le mâle porte sous la gorge une plaque noire, et au-dessus des yeux un espace rouge. La gélinotte est très difficile à tirer ; on ne l'abat guère que par surprise dans nos parages. En les déplumant tout de suite, la Marthe aurait le temps de les faire figurer sur la table de ses maîtres, et cela ferait un vif plaisir à M. Patrick. Celui-ci félicita son fils sur son adresse et sur l'heureuse chance qu'il avait eue, puis, au retour et tout en marchant, il lui avait dit :

— Tâche de savoir aujourd'hui quelque chose sur ce que pense M^{lle} Ida. Plus je la vois, plus je la trouve gentille. Finalement, cette maison à bâtir, dont elle parle, c'est pour te taquiner, mais non une idée arrêtée chez elle.

— Je crois, au contraire, qu'elle ne se contenterait pas de la nôtre

actuelle, même en y faisant des arrangements convenables. Tu sais qu'elle aurait déjà voulu que son père, au lieu de réparer la leur, en fit construire une neuve sur la pente de la colline qui s'élève dans leur campagne. Si j'étais décidé à demander la main de M^{lle} Ida, — ce que je ne ferai point aujourd'hui, — on peut être à peu près certain que la condition en question serait posée. Consentirais-tu à dépenser 100 000 francs pour une fantaisie pareille ?

— Non, certainement pas. Mais ce serait une chose à voir, si elle voulait y employer sa dot. Et encore, non : ce serait une véritable folie. La maison étant construite sur mon terrain, j'en serais, aux yeux de la loi, le propriétaire véritable. Si M^{lle} Ida, devenue ta femme, mourait sans enfants et sans faire de testament, j'hériterais du bâtiment, ce qui serait absurde. Il me faudrait en payer la valeur à ses parents, qui auraient droit aux trois quarts de la somme employée à la construction, car je ne voudrais pas garder leur argent. Toi, comme son mari, tu hériterais du quart. Tout cela ferait un amphigouri dont je ne me soucie pas le moins du monde. Si tu demandes M^{lle} Ida, il faut qu'elle t'accepte sans condition de cette nature et qu'elle se contente d'habiter notre maison.

— Je ne m'avancerai pas à ce point-là aujourd'hui, tu peux en être certain.

— Alors, tu me dis que M^{lle} Brunel a l'idée d'utiliser sa maison pour avoir des pensionnaires ; il faut qu'elle ait déjà gagné quelque argent, car on ne peut commencer avec rien une entreprise de ce genre : des meubles et des provisions sont nécessaires. Enfin, cela la regarde. Mais si elle exécute son projet, ça va joliment embêter Turnep ; il comptait bel et bien reprendre les Bochons à bas prix et y placer son fils cadet, qui doit épouser une fille de Raisse, la Genicoud. Cette fille a du terrain, mais pas de maison. Turnep m'a parlé de cela hier, pendant que vous étiez à l'enterrement de M. Brunel. Maintenant qu'il est en possession de ma créance, il agira comme il voudra ; cela ne me regarde plus.

On voit par cette manière de prendre les choses, que le vieux chasseur ne se cassait pas la tête pour les affaires du prochain. Il était déjà bien assez occupé des siennes propres, c'est-à-dire à soigner son argent, à se poster au passage d'un lièvre, à laver son fusil, à fumer sa pipe et à demander à Léonard ce qu'il faisait. Et encore qu'il fallait se raser deux fois par semaine.

M. Patrick fit cette dernière opération, après s'être assuré que Marthe préparait les deux gélinottes et les arrangeait convenablement dans une lèche-frite, ce que la cuisinière ne fit pas sans montrer la mauvaise humeur que cette nouvelle occupation avait excitée chez elle.

— Oui, disait-elle, quand on a déjà trois marmites sur le fourneau, qu’y avait-il besoin de rôtir ces deux pauvres bêtes, qui sont à peine refroidies ! On dirait vraiment qu’il s’agit d’un dîner de noces, tandis que madame ne reçoit que quatre personnes.

— Faites toujours ce qu’on vous dit, Marthe, avait répondu M. Patrick, et tâchez que les gélinottes soient bien tendres, sans rien perdre de leur fermeté. Vous mettrez des bandes de lard autour.

— Je sais assez ce qu’on doit mettre. Monsieur n’a pas besoin de me donner des conseils.

Là-dessus, M. Patrick était allé se raser et faire toilette, bien qu’il détestât d’enfiler sa vieille redingote. M^{me} Legrand allait et venait, mettant le couvert elle-même, et accumulant sur une autre table, plus petite, toutes sortes de friandises pour le dessert. On y voyait figurer dans des coupes en verre, des confitures de couleurs différentes. Ici, des abricots jaunes à l’eau-de-cerises ; là, des pêches sanguines d’un rouge foncé, nageant dans un sirop transparent ; ailleurs, une crème à la vanille ; puis, dans des plats de porcelaine de Nyon, des gâteaux de biscuits, des macarons, des leckerlets Combaz. Sur la table même du dîner, des bouteilles de vieux Bordeaux, du La Côte 1825, du Frontignan muscat, alors en vogue et dont les cépages ont été dévorés depuis quelques années par le phylloxéra¹⁴.

Par ces quelques détails, on voit, ainsi que je l’ai dit plus haut, que, si M^{me} Bertha Legrand ne donnait un dîner que rarement, elle le donnait bon et distingué.

Un peu avant midi, les quatre invités arrivèrent. Léonard avait préparé de la place pour les chevaux de M. Rénier, tout en marmottant des paroles peu aimables à l’adresse de ce beau monsieur le cocher, qui se considérait comme chez lui, quand il était dans l’écurie, où Léonard ne souffrait pas qu’on prît de trop grandes licences. Monsieur le cocher suspendait ses harnais où bon lui semblait ; il prodiguait la paille sous le ventre de ses deux grandes haridelles, disait Léonard, bien que les carossiers de M. Rénier fussent de beaux Mecklenbourgeois. Bref, depuis que Léonard savait que M^{lle} Ida proposait de bâtir une maison dans le pré de M. Patrick, il ne pouvait la souffrir. Bien sûr qu’elle irait aujourd’hui en marquer la place future, si Hermann faisait la bêtise de vouloir l’épouser. Léonard ne manquerait pas de dire à son jeune maître de se tenir sur ses gardes, si par hasard la roucouleuse remettait son idée sur le tapis.

On aurait pu penser que la belle Ida soupçonnait Léonard de ne pas la tenir en grande estime, car elle le salua d’une manière gracieuse en

14 - [NdÉ] Insecte ailé rongeur des racines, de la tige et de la feuille de la vigne.

descendant de voiture.

— Bonjour, Léonard, lui dit-elle. Avez-vous labouré tous vos champs, depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir ?

— À peu près, mademoiselle. Monsieur le fils m'a bien aidé.

— Sans doute. M. Hermann est si obligeant.

Léonard ne répondit pas ; mais, en allant où son travail l'appelait, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix :

— Oui, va seulement : on t'en donnera des « M. Hermann, » avec un château par-dessus le marché.

Ida avait un costume simple, d'un goût parfait. On se demande pourquoi, étant d'un extérieur si attrayant et fille de parents riches, elle n'était pas encore mariée. À vingt-deux ans, une jeune femme pareille est mariée depuis longtemps et a déjà deux enfants. Nous avons dit que M. Rénier n'habitait la contrée que depuis quelques années ; il y avait fait peu de connaissances, et la position de sa famille ne permettait pas une alliance avec une de celles dont les ancêtres avaient déjà marqué comme nobles sous le régime bernois. Si M. Rénier avait pu donner un million de dot à Ida, cela eût probablement facilité une entente matrimoniale avec les possesseurs de quelque château, seigneurial autrefois ; mais 100 000 francs seulement, c'est ce que le premier boucher venu donne à chacune de ses filles. Du reste, M^{lle} Rénier avait été demandée par une famille à grand nom, dont la bourse était fort mince, et cela ne lui avait pas plu, d'autant que le jeune homme était petit, maigrolet et pas très aimable. Un autre prétendant, qui était médecin, avait aussi été refusé, parce que les médecins ne sont jamais chez eux, et qu'ils doivent être souvent réveillés au milieu de la nuit, pour aller visiter un moribond. Avoir pour mari un homme qui va souvent dans les hôpitaux, qui touche les lits et les mains de ses malades, risque par conséquent d'introduire chez lui les germes de maladies contagieuses : ce qu'on nomme aujourd'hui des *microbes*, des *bactéries*, des *vibrions*, des *bacilles* ; cela ne plaisait pas non plus à M^{lle} Ida.

À table, elle fut charmante envers M^{me} Legrand, l'aidant à servir, montrant dans tout ce qu'elle faisait beaucoup de grâce et d'aisance. Son frère ne lui ressemblait pas. Félicien Rénier était blond : à vingt-cinq ans, garçon de moyens médiocres, assez viveur, on sait qu'il ne travaillait guère et s'amusait le plus possible. Tous dînèrent de bon appétit. Le civet de lièvre fut trouvé délicieux ; les gélinottes d'une succulence inappréciable. On en mangea jusqu'à les désosser. Hermann reçut de nombreuses félicitations sur son doublet, réussit tout exprès pour fêter des hôtes. Au dessert, on but de l'Asti muscat que M^{lle} Ida aimait beaucoup, après quoi les messieurs s'adminis-

trèrent un petit verre d'eau de cerise, qui datait de l'année de naissance de M. Patrick. Elle avait ainsi soixante ans. Ida elle-même voulut en goûter sur un morceau de sucre, et déclara que c'était une liqueur exquise.

— En avez-vous beaucoup ? demanda-t-elle à M. Legrand.

— Je ne sais pas au juste, mademoiselle. Combien en reste-t-il de bouteilles, Hermann ?

— Je les ai comptées en prenant celle-ci ; il en reste vingt-deux.

— Juste autant que j'aurai d'années dans quinze jours, dit Ida.

— En ce cas, vous me permettrez de vous en offrir une bouteille pour votre anniversaire, dit M. Patrick.

— Merci beaucoup, monsieur. J'accepte pour mon père, à qui cette liqueur convient. — Monsieur Hermann, pendant que ces messieurs fument leur cigare, nous irons nous promener un peu dans votre belle campagne : voulez-vous ?

— Très volontiers.

— Félicien, tu viens avec nous ?

— Mais, c'est que je veux fumer aussi, dit l'aimable frère.

— Eh bien, mon cher, tu fumeras tant que tu voudras. Je ne crains pas l'odeur du tabac et M. Hermann non plus.

CHAPITRE XV

SOUS UN CERISIER



n passant dans le corridor de sortie, Hermann prit à la main un de ces sièges légers appelés *pliants*, dont les dames se servent volontiers à la campagne, quand elles se promènent et veulent s'asseoir un moment. Lorsque les trois jeunes gens eurent fait cinquante pas dans la direction du groupe d'arbres où Ida avait conseillé de bâtir une maison, ils rencontrèrent Léonard, qui, ayant dîné depuis longtemps, revenait du champ, un outil sur l'épaule droite.

— Bonjour, messieurs et dame, dit-il en se découvrant.

Quand un campagnard quelconque salue le premier, — ce qui est rare, — un homme et une femme, on peut être à peu près sûr qu'il dira : *monsieur* et *dame*, et non *madame* et *monsieur*. Trouve-t-il que c'est plus poli, mieux dans la règle ?

— Ces messieurs et dame vont se promener vers les arbres ? dit Léonard en indiquant le bosquet naturel ; c'est un joli endroit pour s'asseoir sur le gazon, même en un jour d'automne. — Puisque monsieur y conduit ces messieurs et dame, reprit-il en s'adressant à Hermann, regardez comme il est nécessaire de nettoyer le *blessonnier*¹⁵ et les pommiers. La mousse croît jusque sur les branches, et il y a du bois mort qu'il faudrait ôter avec une *scie-bote*.

— Oui, je l'ai déjà remarqué, répondit Hermann, et j'ai l'intention de faire cela moi-même la semaine prochaine. Je crois qu'on ferait bien aussi de passer à la chaux les tiges et les grosses branches, pour tuer les insectes qui vivent dans l'écorce.

— Une bonne idée, continua Léonard. — Bien du plaisir à ces messieurs et dame.

Puis, lorsque, un peu plus loin, il se trouva seul : « Pourvu, pensa-t-il,

15 - [NdÉ] Ou poirier sauvage.

qu'elle n'aille pas l'ensorceler et lui faire promettre de bâtir ! On voit tout de suite que c'est une sirène, rien qu'à ses yeux ; mais il y a le frère, qui la gênera un peu. Une jeune fille comme cette Rénier, c'est tout ce qu'il y a de plus rusé sur la terre. Si celle-ci avait été la femme de notre père Adam, elle lui eût fait manger le fruit défendu dès le premier jour. »

Hélas ! le pauvre Léonard, en comptant sur Félicien pour neutraliser l'influence qu'il redoutait, avait compté sans son hôte. Comme les promeneurs arrivaient au bosquet, le cigare de Félicien s'éteignit.

— Bon, dit le fumeur, j'ai oublié ma boîte d'allumettes. Attendez-moi ici. Je vais la chercher, et je vous rejoins dans un instant. Vous n'avez pas d'allumettes, Hermann ?

— Non ; je ne fume pas.

Félicien retourna donc du côté de la maison, laissant les deux autres promeneurs seuls.

— Voulez-vous vous asseoir un moment ? dit Hermann en ouvrant le pliant.

— Oui ; mettons-nous sous ce beau cerisier aux branches basses. À propos, Hermann, il est entendu que nous pouvons abandonner le *monsieur* et le *mademoiselle*. Mes parents trouvent que cela est sans conséquence entre nous. Je commence donc ; vous continuerez.

— Merci de la permission. Vous êtes bien aimable, Ida, et, si vous me permettez de le dire, d'une admirable beauté aujourd'hui.

— Seulement aujourd'hui ? fit-elle avec un sourire fascinateur.

— Particulièrement aujourd'hui, répondit Hermann, qui dit cela simplement, mais sous le charme d'une influence que tout autre jeune homme aurait subie encore plus que lui.

— Bien, mon cher ; vous vous entendez en compliments quand vous le voulez. Mais il ne s'agit pas de moi, Hermann ; il s'agit de vous, et la preuve, c'est que j'ai apporté le croquis de la maison que j'avais proposé à mon père de construire chez nous, au lieu de réparer celle que nous habitons. Ce plan, il vous faut l'exécuter, ici même. Je vais vous le montrer. Ôtant ses gants, Ida prit dans sa poche un mince papier assez grand, plié en huit.

— Voici mon idée, reprit-elle ; mais asseyez-vous donc près de moi.

Hermann s'assit sur l'herbe, de façon à ce que son bras gauche touchait le bras droit d'Ida, qui déplia la feuille de papier sur ses genoux.

Félicien ne revenait pas.

— Voyez donc, Hermann : il y a, au milieu, le corps principal du bâtiment et, de chaque côté, une aile moins élevée. Les toits, couverts en ardoises, sont rapides, avec de légers créneaux en fer à

leur sommet. Ici, sur le devant, est le salon du rez-de-chaussée, avec une porte à grandes glaces, et deux fenêtres. À droite est la salle à manger, avec dressoir en chêne ; la cuisine est plus à droite encore, avec un passe-plat caché dans la boiserie. — De l'autre côté du salon, à gauche, est une pièce moins grande, ouvrant aussi devant : elle sera carrelée en petit cailloutis noyé dans un ciment poli. J'ai vu cela dans une villa sur les bords du lac ; c'est un genre distingué, nouveau et charmant. Du côté de la montagne, il y a l'office, l'entrée principale avec un vestiaire, une salle bibliothèque, un billard, si vous y tenez.

À l'étage sont les chambres et un ravissant petit salon. Plus haut, des mansardes pour les domestiques. Maintenant, voici, à quatre-vingts pas, du côté de l'ouest, la dépendance, où se trouve une écurie pour trois chevaux, une place pour remiser char et voiture, et ici l'appartement du jardinier. Un décorateur tracera les chemins, disposera les massifs de verdure, etc.

— Que pensez-vous de tout cela ? dit-elle en posant sa main droite sur la main gauche d'Hermann.

Puis, continuant sans attendre la réponse et sans ôter sa main :

— Oui, vous devriez vous établir dans une demeure pareille. Il est évident que vous ne vous occuperez pas longtemps encore d'agriculture. Vous serez appelé à exercer des fonctions publiques honorables dans la contrée. Monsieur votre père prendra un fermier et continuera d'aller à la chasse, tandis qu'ici vous serez chez vous. Vous me direz que je me mêle de choses qui ne me regardent pas, et vous aurez bien raison ; mais je suis faite ainsi : quand je m'intéresse aux gens et que je les aime, dit-elle en glissant sur le mot, je ne puis m'empêcher de leur faire part de mes idées sur ce qui peut contribuer à les rendre heureux.

Ayant dit cela sans laisser paraître la moindre émotion, Ida ôta sa main et replia son papier. Pour Hermann, la tentation de céder au désir de l'enchanteresse n'avait duré qu'un instant. Revenu à lui-même, à sa vraie nature, à son caractère ferme et droit, il répondit lentement, à voix basse :

— Ce que vous avez eu la bonté de me montrer, de m'expliquer, et surtout votre confiance amicale, ne me laissent point indifférent. Je vous assure, Ida, que je n'oublierai pas ce que vous venez de me dire. À mon tour, je dois vous montrer la même confiance en vous faisant part de ma position actuelle et aussi de mes goûts. D'abord, je vous dirai que je ne suis pas placé de manière à m'établir, de longtemps encore, à moins d'amener ma femme chez mes parents, ce qui peut-être ne lui agréerait pas. Ensuite, je ne suis pas chez moi. Cette

campagne, sur laquelle vous me conseillez de bâtir, elle est à mon père : il peut la vendre, si cela lui convient. Pour construire une maison sur le sol qui lui appartient, il faudrait deux choses que je n'ai pas : son consentement et l'argent nécessaire. Mon père possède sans doute une certaine fortune mobilière, mais je ne voudrais pas l'engager à en immobiliser une grande partie, quand lui-même déclare qu'il ne s'en soucie pas. Voilà, pour commencer, deux grosses objections au joli plan que vous me proposez d'exécuter. Il en est d'autres, qui sont à mes yeux encore plus sérieuses peut-être. J'aime la vie à la campagne ; j'aurais une grande frayeur du luxe dans mon entourage. Je veux pouvoir travailler de mes bras, comme j'ai commencé à le faire depuis huit jours, et, en même temps, je sens le besoin de combattre mon ignorance par de bonnes et saines lectures. Pour la première fois, j'ai vu un mourant quitter ce monde, et je l'ai revu dans l'état où l'âme absente laisse sa dépouille inerte et glacée. Je suis sous l'impression du sérieux de la vie ; il faut que j'y reste, au lieu de songer à me bâtir une sorte de palais, comme votre amitié me le conseille. Vous voyez qu'il ne m'est pas possible, actuellement du moins, d'entrer dans votre manière de voir à mon égard. Mais, je le répète : je n'en suis pas moins très reconnaissant de tout ce que vous venez de me dire.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, restons bons amis comme du passé. Toutefois il est, dans la vie, des moments où il faut savoir prendre une décision sans la renvoyer à plus tard.

— Je suis tout décidé, ainsi que je viens de vous le dire.

— Soit : cela vous regarde, répondit-elle en se levant et remettant le papier dans sa poche.

Félicien revenait seulement, chassant des jets de fumée, dont l'odeur se répandait aux environs.

— Tu es gentil, monsieur mon frère ! lui dit sa sœur. On t'attend là sans bouger pendant une demi-heure, et tu nous empêches de continuer notre promenade. J'aurais voulu aller jusqu'au bout de la campagne de M. Legrand ; maintenant nous n'en avons plus le temps. Maman a dit que nous repartirions à trois heures, qui vont sonner. — Vous me conduirez là-bas une autre fois, n'est-ce pas, Hermann ?

— Avec grand plaisir.

— Mais qu'as-tu donc fait ? où as-tu été, Félicien ?

— Eh bien, j'ai été au village, pour acheter des allumettes. Là, j'ai rencontré Jacques Turnep, qui m'a offert une chope de bière excellente. Après le bon dîner de M^{me} Legrand, j'avais une soif étonnante. J'ai cru n'être resté que dix minutes avec Turnep, qui est un bon garçon. — Dans le magasin où j'ai demandé des allumettes, il y avait

une jolie dame en deuil, qui a bien les plus beaux yeux bleus que j'aie jamais vus, sans faire tort aux tiens, Ida, qui sont bruns. Cette dame ou demoiselle est venue chez vous, Hermann, et a, dit-elle, à vous parler. Votre mère m'a chargé de vous en prévenir. C'est une demoiselle Brunel.

— Il nous faut donc vite retourner, dit Ida ; je serai charmée de revoir Alice Brunel un instant, avant notre départ.

Les trois jeunes gens revinrent donc à la maison, où ils trouvèrent Alice au salon, causant avec les deux dames.

Ida s'empessa d'aller à elle et lui dit :

— Bonjour, ma chère Alice, me reconnaissez-vous ?

— Sans doute, mademoiselle. Nous avons été condisciples à l'école supérieure, il y a longtemps déjà.

— Oui, nous nous sommes quittées il y a cinq ans. Vous venez d'avoir un bien grand chagrin, auquel je prends une vive part.

— Je vous remercie. M. Legrand a eu l'obligeance de m'apporter l'expression de votre sympathie. Je suis venue, monsieur, dit Alice en s'adressant à Hermann, remercier M. et M^{me} Legrand de leur bonté, de leurs attentions pour mon père, et vous dire que je suis décidée à recevoir quelques jeunes filles en pension. Comme nous voulons faire immédiatement les petites réparations nécessaires à notre maison, oserais-je vous prier de nous donner un conseil à cet égard, et de me dire à quel maître d'état je puis m'adresser. Il faut quelqu'un d'actif et qui fasse bien.

— J'irai demain, mademoiselle, si cela vous convient.

— Nous vous en serons bien reconnaissantes, ma mère et moi. Mais il ne faut pas que ce soit une cause de dérangement pour vous.

— Je pourrai très bien aller dans l'après-midi. Le matin, mon père me demandera probablement de l'accompagner au bois.

Alice salua les dames, tendit une main à Ida, puis elle se retira, accompagnée par Hermann jusqu'à la rue.

— Avez-vous besoin d'argent tout de suite ? lui demanda-t-il.

— Non, pas encore. De nouveau, merci.

Le cocher attelait ses chevaux à la voiture. En quelques sauts, Hermann grimpa l'escalier conduisant à l'étage et rentra au salon où chacun déclarait que l'orpheline avait un air touchant dans ses vêtements de deuil, et, du reste, très bonne façon.

— Bonne façon, dit Félicien, moi j'affirme qu'elle est charmante, cette jeune fille. Elle a des yeux et un son de voix à faire tourner la tête à plus d'un brave garçon.

— Elle est distinguée aussi par le caractère et les moyens, ajouta Hermann. Sans elle, sa mère serait bien à plaindre.

— Elles n'ont pas de fortune ? demanda M^{lle} Rénier.

— Moins que rien, ma chère Ida, répondit M^{me} Legrand. Le père était un horloger ayant une vingtaine de mille francs. Il en avait placé une partie sur la plus triste campagne du monde, et il a perdu le reste dans une faillite. Il vient de mourir, laissant sa femme et sa fille avec rien du tout, et cette campagne sur les bras.

Mais la maison est bonne, c'est dommage que, par sa position isolée, elle soit presque une non valeur. C'est là que M^{lle} Brunel a l'intention d'avoir des pensionnaires. En trouvera-t-elle ? Je le lui souhaite, car sans cela je ne sais trop ce que sa mère deviendrait. Hermann a visité son père dans ses derniers moments, et l'infortuné horloger l'a prié de donner ses bons avis à la veuve. Voilà pourquoi il va demain chez elle. Vous voulez donc partir, mes chères dames ?

— Oui, c'est attelé, dit M^{me} Rénier. Mon mari, qui est en bas avec M. Legrand, nous appelle. Encore merci, chère madame, de votre excellent accueil.

Hermann offrit son bras à M^{me} Rénier jusqu'à la voiture. Avant d'y prendre place, Ida lui donna une poignée de main, en disant d'un air moitié bon enfant, moitié malicieux :

— J'admire beaucoup M^{lle} Brunel. Voilà une personne qui n'hésite pas dans ce qu'elle veut faire. Je crois qu'elle réussira.

— Je le crois comme vous, et je le souhaite, dit Hermann en fermant la portière.

Quant vint le soir, comme il faisait presque froid, grâce au joran qui descendait de la montagne et s'abattait sur la plaine en longs sifflements, Hermann alluma du feu au salon pour la première fois de l'automne. Il s'y chauffait tout pensif, pendant que sa mère lisait et que son père était allé jouer une partie avec son ami Turnep.

Posant tout à coup son livre, M^{me} Legrand dit à son fils :

— As-tu pu causer un peu avec Ida en particulier ?

— Oui, nous sommes restés assez longtemps sous le grand cerisier, attendant Félicien qui était allé au village acheter des allumettes.

— Eh bien, qu'est-il résulté de votre conversation ?

— Une décision assez grave de ma part.

— Tu t'es déclaré ! t'a-t-elle accepté ?

— Non, ma mère ; je ne me suis pas déclaré dans le sens où vous l'entendez. Cela m'aurait été impossible. Plus j'apprends à connaître M^{lle} Rénier, et plus j'arrive à la conviction que nous ne nous conviendrions pas. Et comme elle m'engageait à bâtir une maison pour m'y établir avec ma femme, je lui ai répondu que je ne le ferais jamais contre le gré de mes parents, et que d'ailleurs j'avais des goûts plus intimes, des besoins plus sérieux. Si j'avais accepté le plan qu'elle

avait apporté et que je lui eusse fait la moindre avance, elle mettait sa main dans la mienne, et j'étais lié.

— Ah ! c'est dommage que tu ne l'aies pas fait, mon chéri. Peut-être faudrait-il engager ton père à se rendre au désir de M^{lle} Ida.

— Non, ne lui en dites rien. Il y consentirait que je ne m'en soucierais pas. Cette conversation particulière et assez intime m'a ouvert les yeux sur bien des choses.

— Alors, c'est triste. Je vois venir que tu ne te marieras pas.

— Je ne dis pas cela, ma mère. Mais, pour se marier comme je l'entends, il faut être *un homme*, plus que je ne le suis encore.

— Allons donc ! à vingt-sept ans : tu plaisantes.

— Non, je parle sérieusement.

M^{me} Legrand reprit sa lecture, et son fils le cours de ses réflexions intimes. Le souvenir de la main posée et laissée sur la sienne lui restait comme un poids moral qui, par moment, l'oppressait. Aurait-il dû saisir cette main et la porter à ses lèvres, comme bien d'autres l'eussent fait ? Non, mille fois non. Si c'était une marque d'amitié toute simple, il en était reconnaissant ; si, au contraire, il y avait eu calcul de la part d'Ida, alors c'était une affaire finie entre eux. Mais comment savoir jamais la vérité sur ce point ? Le caractère de M^{lle} Rénier étant donné, on peut- supposer que les deux tendances contraires s'étaient réunies pour la pousser à une démarche que toute autre jeune fille dans sa position ne se fût pas permise.

CHAPITRE XVI

ENCORE JEAN TURNER



urant le retour de la famille Rénier à la Moraine, Ida resta silencieuse. Elle aussi, comme Hermann de son côté, réfléchissait à ce qui venait de se passer entre elle et lui. Il ne l'aimait pas, c'était chose certaine, au point de consentir à ce qu'elle lui avait proposé. Sans doute, elle voyait bien qu'il la trouvait gentille, qu'il pouvait être par moment épris de sa beauté ; mais rien n'avait pu l'amener à lui faire une déclaration. Cette main sur laquelle la sienne s'était posée, n'était absolument pas la main d'un amoureux au cœur brûlant. C'était une main ferme et virile, annonçant une volonté résistante et déterminée. Ida, non plus, n'aimait pas Hermann d'une affection capable de se donner avec joie. La position de fils unique lui plaisait pour le moins autant que ce qu'elle connaissait du caractère aimable de ce jeune homme sans profession, qui voulait s'en donner une au risque de se déclasser dans l'opinion des gens du monde. Cela n'était ni dans les goûts, ni dans les aspirations de M^{lle} Rénier ; aussi lui serait-il facile de renoncer à l'idée de devenir un jour M^{me} Hermann Legrand. Mais ce serait un chagrin, presque une humiliation. Une femme ne s'avance pas comme elle venait de le faire, sans compromettre sa parfaite liberté d'opinion, car un conseil du genre de celui qu'elle avait donné, permet à celui qui le reçoit de supposer un but intéressé.

Le soir venu, la mère et la fille causaient, seules au salon, de leur visite chez les Legrand et de l'accueil qu'elles y avaient reçu.

— Hermann ne t'a donc rien dit qui puisse te faire supposer qu'il pense à toi sérieusement.

— Non ; il a été amical, comme toujours, mais rien de plus.

— Il faut, dès à présent, lui faire froide mine. Cela le fera réfléchir. Le mieux, du reste, sera de ne plus s'en occuper à ce point de vue.

D'ailleurs, si nous partons pour Nice en novembre, rien ne pourrait être terminé d'ici-là. À Nice, la vie pour toi sera toute différente. Hermann te regrettera quand nous serons absents.

— Je ne sais pas, dit-elle, comme se parlant à elle-même : les deux mots de Félicien sur Alice Brunel étaient peut-être bien imprudents.

— Oh ! non. Un fils de famille dans la position d'Hermann Legrand ne se décline pas de cette manière.

— Qu'il se décline ou non, cela m'est égal, dit-elle d'un air un peu vexé.

Dans l'après-midi du lendemain, Hermann se rendit chez les dames Brunel, ainsi qu'il l'avait promis. La chasse avec son père avait été infructueuse. Cela n'étonnera personne, car, au temps dont nous parlons, les lièvres de montagne étaient déjà passés maîtres en fait de tours et de ruses pour dépister un chien, même aussi vieux routier cynégétique que fût le citoyen Briffaut.

Cent fois dans la forêt j'ai chassé sans rien prendre.

dit une chanson.

M. Patrick la savait, mais ne la chantait pas. S'il rapportait deux lièvres en une semaine, c'était le plus. Il lui arrivait même souvent de ne gagner à la chasse qu'un bon exercice des jambes et un solide appétit. Mais pour lui c'était un plaisir idéal de fumer deux ou trois pipes au coin d'un bois, pendant la fraîcheur matinale. Si le père brûlait du tabac, le fils chassait aux pensées.

Cette matinée-là, Hermann avait réfléchi à ce qu'il conseillera aux deux dames en fait d'arrangement intérieur de leur maison et pour leur propriété. L'admiration de Félicien pour les yeux bleus d'Alice l'avait aussi préoccupé, et la bonne impression que la visite de l'orpheline avait produite sur ses parents, lui était agréable. Il ne s'expliquait pas pourquoi, mais c'était un fait. Peut-être se sentait-il un peu responsable de sa position de protecteur des deux dames Brunel. C'est ainsi, par ces sortes de sentiments inconscients, qu'une affection plus tendre, plus profonde, commence parfois à s'établir dans le cœur, comme une semence presque imperceptible, qui, peu à peu, prend racine, se développe et finit par occuper le terrain tout autour. L'amour véritable veut régner en souverain, partout où il s'établit. Il ne laisse personne se mettre à sa place.

Les deux femmes en deuil étaient occupées à préparer une lessive. Dans leur maison, il y avait un local, avec chaudière murée, pour ces ennuyeuses corvées qui reviennent quatre fois par an chez les cultivateurs, Alice, la première, aperçut Hermann qui montait l'avenue ; elles

vinrent toutes deux le recevoir et lui serrer la main. Bientôt elles le conduisirent de chambre en chambre, Alice notant à mesure, dans un carnet, les remarques d'Hermann. Il fallait donner une couche de couleur aux boiseries, blanchir les plafonds, mettre des papiers peints ; mais il n'y avait pas de grosses réparations à faire. La maison n'était pas vieille, on s'en souvient ; mais, avant les Brunel, elle avait été habitée par des gens qui n'étaient pas l'ordre et la propreté mêmes. En tout, Hermann estimait que 600 fr. seraient suffisants pour que toutes les pièces de l'appartement, au rez-de-chaussée et à l'étage, fussent remises comme à neuf ; 600 autres francs serviraient à meubler les chambres destinées aux pensionnaires, à l'achat d'un peu de linge, etc.

Après avoir visité l'intérieur de l'habitation, Hermann voulut donner un coup d'œil au jardin, à la partie des champs en culture, et à ce qui était en gazon.

— Il me semble, dit-il, qu'il ne faudrait cultiver que l'espace de terrain nécessaire aux produits pour votre ménage, et mettre tout le reste en bois.

— C'est aussi mon avis, dit Alice. Nous avons une vache et du foin pour la nourrir ; un homme du village vient la traire deux fois par jour et porte à Raisse le surplus du lait dont nous n'avons pas besoin. Pour le reste, nous soignons la vache ; mais nous ne pourrions pas continuer, du moment où nous aurions des jeunes filles en pension. Un domestique homme nous reviendrait trop cher, et nous n'aurions pas assez d'ouvrage pour l'occuper.

— Je crois, reprit Hermann, qu'on peut trouver encore, comme domestique pour tout faire, une de ces fortes filles de la Savoie, qui savent traire une vache, cultiver un jardin et sont assez actives pour s'occuper aussi dans la maison. Je connais une veuve d'un bon âge encore, sans enfants, qui serait peut-être disposée à s'engager chez vous. Elle travaille à la journée chez M. Turnep, à Valagiez. Voulez-vous que je lui parle ?

— Oui, sans doute : vous nous rendriez un bon service. Sans pouvoir tout faire à la cuisine, ma mère compte pourtant diriger ce qui a rapport au dîner. Pour le déjeuner et le souper, c'est peu de chose.

— Oui, continua Hermann ; vous auriez du foin pour une vache ; deux petits champs, dont l'un en pommes de terre, l'autre en blé, que vous échangeriez contre du pain ; puis vous feriez semer des graines forestières dans les terrains qui vont rejoindre le voisinage des bois. Avant l'hiver, vous prendriez un ouvrier pour faire ce dernier travail. Les glands se trouvent facilement ; il y en a beaucoup cette année ; des faînes de hêtre aussi. Je vous procurerai des graines de sapin

chez un inspecteur forestier.

— Merci, cher monsieur, dit la mère. Vous êtes notre providence à bien des égards.

— Non, madame ; je désire simplement vous être utile dans la mesure de mes moyens. Nous avons à Valagiez un homme qui pourra faire en peu de temps les réparations dans votre maison ; j'irai lui parler et je vous l'enverrai sans retard. Il vous apportera des échantillons de papiers peints qu'il a en dépôt chez lui, et en quinze jours les travaux en question seront terminés. Je l'ai employé l'été dernier pour arranger ma chambre, en sorte que je suis au courant de ses prix.

Hermann ne prolongea pas sa visite ; il savait que lorsqu'une mère et sa fille sont occupées à préparer une lessive, il faut leur prendre le moins de temps possible, surtout quand elles n'ont personne qui puisse les remplacer ou les aider. On a remarqué dans les campagnes que, tout au rebours de ce que demanderait la situation, c'est ordinairement dans des circonstances de ce genre que les visiteurs arrivent et prolongent leur présence, sans réfléchir qu'ils mettent de cette manière dans l'embarras une maîtresse de maison.

Comme Hermann allait partir, Alice lui dit qu'elle avait écrit à Nuremberg et qu'elle écrirait à des connaissances dans la Suisse allemande.

— Vous pourriez aussi mettre une annonce dans le *Journal de Genève* et dans la *Gazette de Lausanne*. Je me chargerai de les expédier quand vous les aurez rédigées. Mais cela ne presse pas du jour au lendemain.

De nouveau Hermann fut remercié de son obligeance, puis, en le quittant, Alice lui demanda si elles avaient, quelque chose à régler avec le créancier auquel M. Legrand avait cédé son titre. Il répondit que non, à moins qu'il n'y eût une signature à donner comme héritière de M. Brunel, mais qu'elle n'avait pas à s'en inquiéter. C'était l'affaire de M. Turnep.

L'entrepreneur vint le jour suivant, dans la matinée, apportant des échantillons de papiers peints. Ce gypcier était un honnête homme, tenant parole, ce qui n'est pas toujours le cas des gens de son métier, ni de celui de bien d'autres.

Ce même jour, dans l'après-midi, Jean Turnep mit une blouse bleue sur son brostou tricoté et s'en vint, partie à travers champs, partie en suivant le chemin, jusqu'aux Bochons, où les deux femmes étaient occupées à leur linge. Arrivant par le haut de la propriété, il examinait l'état des terrains en culture, et ceux que l'horloger avait dû laisser en friche, faute de bras et d'une charrue. Ces terres jaunes, sablonneuses, et celles qui montraient le cailloutis calcaire à la surface,

n'avaient pas eu d'engrais depuis des années. Ce n'était pas comme les champs de Jean Turnep, lesquels regorgeaient de fumier. À mesure qu'on se rapprochait de la maison, le sol devenait meilleur, et enfin, tout près du bâtiment, la végétation se montrait assez vigoureuse. Les jeunes arbres plantés par le précédent propriétaire et par M. Brunel, avaient des crues¹⁶ qui permettaient l'espoir d'une bonne réussite. Les légumes du jardin, cultivés par M^{me} Brunel, paraissaient en bon état. À côté des choux de Bruxelles à la tige élevée, toute garnie de repoussons gros comme des noix, on voyait le chou de Bourgogne, dur et marbré, aussi rond qu'une boule et qui est délicieux, cuit avec des châtaignes. Dans ce potager rustique, il y avait aussi de l'escarole verte à larges feuilles, et de la chicorée frisée de Meaux, dont on fait de jolies salades, quand elle est blanchie. Des épinards semés en août marquaient les raies dans leurs carreaux et se préparaient à passer l'hiver, pour être en mesure de fournir un légume excellent au printemps de l'année suivante.

Sans avoir l'air d'accorder de l'attention à ces divers détails, Jean Turnep donnait un coup d'œil à tout, comme si cela le regardait et qu'il eût déjà pris la campagne entière, maison et terrain, pour se payer des 6000 francs qui lui étaient dus.

Ayant tourné l'habitation, il se trouva en présence de M^{me} Brunel qui étendait du petit linge sur un cordeau allant d'un arbre à l'autre. Alice *coulait* à la chambre à lessive.

— Votre serviteur ! dit Turnep. C'est à madame la mère que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, répondit-elle, assez étonnée de voir un homme en blouse qui s'introduisait sans plus de façon dans la propriété d'autrui.

— Est-ce que je pourrais parler à mademoiselle la fille ? reprit le visiteur.

— Je pense que oui, mais il faut me dire votre nom et ce que vous demandez.

— Mon nom est Jean Turnep, de Valagiez, c'est moi qui ai repris de M. Patrick Legrand, la créance que le défunt lui devait. Vous avez eu un gros chagrin, madame la mère ; chacun vous plaint beaucoup.

M^{me} Brunel alla appeler Alice. Celle-ci, en costume de couleuse, mais comme toujours très bien arrangée, arriva aussitôt.

— C'est mademoiselle la fille ? dit l'homme en blouse.

— Oui, monsieur.

— Je suis venu, en me promenant à travers la campagne, vous présenter la créance que M. Patrick Legrand m'a cédée, et vous

16 - [NdÉ] Ou fruits immatures.

demander, comme héritière de feu votre père, d'écrire au pied de l'acte que vous acceptez la subrogation qui m'en a été faite.

— Est-ce que je dois faire cette déclaration ?

— Oui, mademoiselle. En cas de refus de votre part, je devrais prendre d'autres mesures.

— Eh bien, veuillez entrer, monsieur.

Alice prit un encrier et une plume, pendant que M. Turnep déplaçait son titre et l'étalait tout ouvert sur la table.

— Voyez, mademoiselle, dit-il, vous allez écrire ici ces mots : « Comme héritière de feu mon père, Salomon Brunel, je me reconnais débitrice du présent acte de revers, et j'accepte la subrogation ci-dessus. » Puis, vous mettrez la date et la signature.

Alice fit ce que le créancier demandait.

— Voilà qui est en règle, reprit le paysan, et vous avez, ma foi, une belle écriture de femme. C'est assez rare, je vous en fais compliment. Oui, en descendant de *par en haut*, j'ai donné un coup d'œil à votre campagne des Bochons ou des Buissons, car c'est le vrai nom, qu'on prononce en patois *Bochons* ; et j'ai été frappé de la pauvreté, de la maigreur vraiment excessive de ces terrains. Autour de la maison, c'est un peu moins mauvais. On ne comprend pas que l'ancien propriétaire ait eu l'idée de bâtir à cette place, dans un endroit sauvage et isolé.

— Oui, dit Alice, et ça été bien fâcheux pour notre famille que mon père ait acheté. Cette acquisition lui a causé une grande perte d'argent d'abord, et ensuite mon pauvre père s'est tué de travail.

— C'est bien comme vous dites : le travail de la campagne a causé sa mort. Ah ! il ne faut pas que les artisans des villes, surtout pas les horlogers qui manient des outils délicats, *s'amuse*nt, quand ils sont déjà d'un certain âge, à vouloir prendre la pioche du paysan. Enfin, monsieur le père a trouvé le repos du ciel. Sans doute que mademoiselle n'a pas l'intention de conserver longtemps les Bochons ? Dès que vous trouverez une bonne occasion de vous en défaire, vous la saisirez aux cheveux. Mais il sera difficile de trouver un acheteur. Monsieur le père avait payé l'immeuble le double de sa valeur réelle. Toutefois, si peu que vous en tiriez, le revenu de la somme reçue vaudra toujours mieux que celui de ces absurdes terrains. Je n'en ai certes pas besoin, moi qui possède à Valagiez cinquante poses de terres en parfait état. Cependant, pour vous rendre service et liquider l'acte de revers que vous venez de signer, j'achèterais encore ceci, sans trop savoir qu'en faire. Quand vous serez décidée, mademoiselle, faites-moi dire un mot. Sans doute rien ne presse ; mais, pour vous, le plus tôt sera le mieux, car vous

savez que l'intérêt de la créance court depuis six mois, et qu'il *tombe* au cinq, s'il n'est payé à l'échéance.

— Oui, monsieur. J'ai noté les dates, et j'espère être en mesure de m'acquitter, quand le moment sera venu.

— Vous ne seriez pas décidée à vendre dès à présent, par hasard ?

— Non. Nous ne vendrons que s'il ne nous est pas possible de rester ici. Je vais mettre la maison en bon état à l'intérieur, et recevoir de jeunes demoiselles en pension.

— Vraiment, vous auriez l'idée de faire cela, ici, près de la montagne ?

— Pourquoi pas ? La situation est jolie, l'endroit salubre. J'ai l'habitude de l'enseignement, et je me suis occupée d'éducation à l'étranger pendant trois ans.

— Vous m'étonnez : mademoiselle parle plusieurs langues ?

— Oui, et puis j'ai, grâce à Dieu, ma mère pour m'aider.

— Allons, très bien. Mais qui cultivera vos sablonnières ?

— Je compte planter en bois une bonne partie de nos terrains. Nous aurons quelqu'un pour le reste à cultiver.

— Oh ! c'est une autre affaire. Toutefois, mademoiselle, il ne s'agit pas de diminuer la valeur de l'immeuble par des plantations inconsidérées, qui d'ailleurs ne réussiraient pas. Je ne souffrirai pas qu'on déprécie mon hypothèque, vous comprenez ?

— Soyez sans crainte à cet égard. Les réparations que nous allons faire exécuter dans la maison lui donneront, au contraire, de la valeur.

— À la bonne heure. Mais je croyais que vous aviez l'intention de vendre, et cela le plus tôt possible. Puisque vous avez d'autres idées, n'en parlons plus.

Turnep replia son titre, le remit soigneusement dans un gros portefeuille en cuir jaune, et celui-ci dans la poche de son brostou, sous la blouse qui le cachait.

— Si je peux vous être bon à quelque chose, disposez de moi, dit-il en se levant. Si vous aviez besoin d'argent, par exemple, je vous prêterais volontiers 500 francs ou 1000 francs, pour lesquels vous feriez un nouveau titre en second rang, ou même un billet sous seing privé, à votre convenance, mademoiselle.

— Je vous remercie, monsieur.

Et Turnep s'en retourna par les champs, nul ne pouvant se douter de ce qu'il était venu faire et surtout flairer chez sa débitrice.

« Mais, cette demoiselle Brunel, pensait-il, est une gaillarde qui voit clair. Elle ne se mouche pas avec le coude. Il faut qu'elle ait ramassé quelque argent en Allemagne, et peut-être même déjà plus tôt, quand elle donnait des leçons de clavecin à Genève ; car c'est

évident qu'elle ne fait pas des réparations à sa maison, sans savoir où prendre pour les payer. Au fait, je la crois capable de solder l'intérêt à l'échéance, à moins que la malemparée ne s'en mêle ; mais, dans ce dernier cas, je serais toujours maître de la situation. Si notre Jacques épouse la Victorine Genicoud, il faudra tâcher de leur trouver une maison à Raisse, car il est évident que, pour le moment, il n'y a rien à faire avec ces Brunel. Et si cela durait trop longtemps, je négocierais ma créance. »

CHAPITRE XVII

LES CONSEILLERS JUDICIAIRES



Quinze jours après la visite de Turnep chez les dames Brunel, les chambres étaient prêtes à recevoir les futures pensionnaires de M^{lle} Alice. Deux allemandes étaient annoncées et devaient arriver prochainement. Les recommandations de la famille dans laquelle Alice était précédemment institutrice avaient déjà produit ce bon résultat. La jeune directrice était aussi en pourparlers avec les parents de deux autres jeunes filles, qui viendraient de Bâle, si cela s'arrangeait. C'était donc un bon commencement pour un premier essai. — En outre, Françoise Miautte, autrement dit *la Françon*, cette veuve savoisienne dont Hermann avait parlé, était installée aux Bochons, comme domestique pour tout faire.

— Eh oui, madame, avait-elle dit quand elle vint pour s'engager, je me *sarge*, — ce qui veut dire *charge*, — de traire la *vasse*, de la gouverner (elle supprimait le *v* dans la prononciation de ce mot), de l'estriller, et de sortir le fumier, pardine ! Chez nous, les femmes font ça, quand même elles sont nourrices. Je veux *nassebien* (ce qui veut dire *également*), fossoyer le jardin et terrer les graines. Il faudra que madame z'ait un *caïon*¹⁷, pour ne pas perdre les bonnes lavures, les débris de légumes, les restes de soupe. Si mademoiselle z'a des pensionnaires, on n'aura pas trop de lait pour la maison. Quand est-ce que la vache *doit* le veau ?

— Mon mari a parlé, je crois, de la fin de janvier, dit M^{me} Brunel.

— Ça ferait donc encore quatre mois, reprit la Françon en comptant sur ses doigts. Dans ce cas, il faudra la laisser à *goutte*¹⁸ depuis la fin de no-embre. Deux mois pour se préparer à vèler, ce n'est pas trop. Il

17 - [NdÉ] Ou cochon.

18 - Ne plus la traire.

y a des paysans qui ne donnent que six semaines, mais ce n'est pas assez. Pour faucher le pré, vous prendrez un homme ; je *fènerai* assez le foin.

— Mais, ma brave femme, lui dit Alice, vous ne pourrez pas faire tant de choses en dehors du service dans la maison. Nous voulons que la cuisine et tous les ustensiles soient toujours propres et soignés, les chambres bien balayées.

— N'ayez crainte, mademoiselle. Ce n'est pas moi qui laisserai jamais la cassette du lait sur le lavoir, sans la nettoyer tout de suite. Il y a des filles, même de bonnes maisons, qui ont le diable pour ne pas écurer les cassettes pendant qu'elles sont encore chaudes ; elles peuvent laisser le lavoir et les marmites comme un vrai chenil. Moi je veux que tout ça brille, comme si c'était de l'or ou de l'argent. Vous verrez si vous n'êtes pas contente. Oui, ça me convient mieux d'être engagée à l'année, que de travailler de maison en maison, comme chez M. Tornep. M. le fils Legrand z'a-teu une bonne idée en pensant à moi pour votre place. Ce jeune monsieur, qui est si riche, n'est rien fier ; on lui parle comme si son père n'était pas millionnaire. La demoiselle Tornep dit que c'est le garçon le plus riche de tout le pays, et qu'il mariera la demoiselle Rénier. Pour monsieur le père, c'est un homme des bois ; il va-t-à la *sache*¹⁹ tous les jours, excepté la *dimanche* ; et c'est le maître-valet Lionard qui mène le train de campagne.

En moins de cinq minutes, la Françon avait ainsi raconté ce qu'elle avait appris au village. Pour peu que ses nouvelles maîtresses eussent voulu l'écouter, elle aurait pu défiler un chapelet beaucoup plus considérable encore sur toutes les familles chez lesquelles cette raconteuse avait travaillé depuis quelque temps.

— Nous sommes donc d'accord, lui dit M^{me} Brunel ; 20 francs par mois.

— Oui, madame ; je viendrai demain et j'espère que ces dames seront contentes. Ah ! mais, j'oubliais une chose importante : je veux pouvoir aller une fois par mois à la messe, et faire Noël et Pâques.

— Cela va sans dire.

— Eh bien, à demain.

— Lorsque vous serez chez nous, lui dit Alice, vous vous souviendrez qu'il ne faut raconter à personne ce qui se passe dans la maison, et ne pas causer non plus avec les pensionnaires, à moins que ces demoiselles ne vous adressent des questions auxquelles votre devoir et la politesse vous obligent à répondre.

— Oui, mademoiselle ; je comprends très bien ça que vous dites.

19 - [NdÉ] C'est-à-dire la *chasse*...

Dès son arrivée, la Françon se mit à nettoyer autour de la maison, à ratisser, afin de détruire l'herbe qui poussait dans la cour et dans les allées du jardin. La jupe retroussée, les bras nus jusqu'au coude, elle travaillait du matin au soir. Ses maîtresses lui apprirent à mettre le couvert, à frotter et cirer un plancher de chambre, enfin, à exécuter promptement et avec soin son ouvrage de maison. Pour le reste, traire la vache, cultiver les légumes et même arracher ce qui restait de pommes de terre au champ, cela allait tout seul. La Françon l'avait déjà fait du temps de son mari Miautte. C'était une nature gaie, alerte, bonne et très rusée. À l'ordinaire, elle chantait en travaillant.

Voyant qu'Hermann était venu deux ou trois fois pour examiner et reconnaître l'ouvrage du gypsier, la Françon n'avait pas manqué de faire à l'égard de ces visites plus d'une supposition. « Ce M. Legrand regarde bien souvent les yeux de notre jeune dame, se disait-elle ; si mademoiselle était seulement la moitié aussi riche que lui, ça pourrait amener quelque chose ; mais il n'y a pas de risque qu'il en devienne amoureux comme de la demoiselle Rénier. »

Un jour, — c'était à la fin d'octobre, — M. Patrick et son fils ayant chassé dans les bois au-dessus de Raisse, Hermann proposa de passer aux Bochons en retournant à Valagiez.

— Tu auras, dit-il à son père, du plaisir à voir comme les dames Brunel ont bien arrangé et à peu de frais leur maison, ainsi que les abords de l'habitation.

— Je veux bien, dit le père ; c'est d'ailleurs notre chemin. Mais je trouve que tu ferais mieux, dès à présent, d'abandonner ces pauvres femmes à leur sort, plutôt que de continuer à les diriger, comme tu l'as fait depuis la mort de l'horloger. Ce n'est pas ta place précisément, et cela pourrait faire causer, si tu ne cessais pas tes visites.

— Je n'ai pas l'intention, en effet, répondit Hermann, de retourner aux Bochons, à moins que ces dames n'aient besoin de ma présence ; mais je ne regrette pas d'avoir pu leur être utile dans leurs pénibles circonstances.

— Sans doute : tu t'y étais d'ailleurs engagé plus ou moins. Mais quand c'est bon, c'est assez. Ta mère dit qu'elles vont avoir quatre pensionnaires ; cette jeune Brunel a bien du bonheur de pouvoir se tirer d'affaire, quoique ça ne fasse pas le compte de Turnep, qui se proposait de devenir possesseur des Bochons au moyen de la créance que je lui ai subrogée. Il est presque fâché contre moi, comme si j'y pouvais quelque chose.

— Tu ne voudrais pas reprendre le titre ?

— Non ; du moins pas pour le moment. J'aurais l'air de retourner en arrière, et je suis bien aise de m'en être débarrassé. Notre banquier

Coffrant a placé les 6000 fr. sur des actions de la banque du Commerce de Genève. Il dit qu'il ne connaît rien de plus solide. J'ai reçu sa lettre hier au soir. Il faudra lui écrire deux mots pour le remercier de l'opération.

— Je crois que M^{lle} Brunel sera très exacte dans le paiement des intérêts ; finalement, l'acte de revers en question est un bon titre.

— Oui ; mais le 4 % seulement, c'est un intérêt trop bas. Et puis, si la pension de ces dames ne dure pas, comme cela est à craindre, le créancier aura des ennuis. La position est pourtant jolie, dit-il en arrivant dans le haut de la campagne, et la vue fort belle. Mais ce sont de bien mauvais terrains. Je me souviens d'avoir vu tout cela en broussailles épineuses, avec des genévriers tramant sur le sol. Au lieu de défricher les buissons, il aurait fallu planter des glands et semer des graines forestières à leur ombre. Peut-être fût-on parvenu à boiser ces landes. On n'en obtiendra jamais que de chétives récoltes coûteuses, en continuant à les cultiver.

— M^{lle} Brunel compte faire ce que tu conseilles.

— Vraiment ! elle a donc de bonnes idées.

Onze heures sonnaient à l'horloge de Raisse, au moment où les deux chasseurs arrivaient près de la maison. La matinée avait été brumeuse, comme elles le sont ordinairement à l'entrée de l'arrière-automne. Des vapeurs couvrent le lac peu après le lever du soleil ; un brouillard blanc dort sur les marécages et dans les dépressions humides de la plaine. Dans les bois du Jura, des nuages sortent des ravins et des gorges sombres, semblables à d'immenses colonnes de fumée bleuâtre ; puis ils traînent ensuite lentement sur les flancs de la montagne. Peu à peu, le soleil se montre, et, vers le milieu du jour, toutes les vapeurs ambiantes se volatilisent, disparaissent, pour laisser la vue nette, sous un ciel pur. Une agréable chaleur règne dans l'atmosphère, jusqu'à ce que, vers le soir, à mesure que les feux du soleil s'éteignent, l'humidité se répand de nouveau sur la terre pour y étendre son voile épais jusqu'au lendemain.

La Françon, qui travaillait au jardin et vit les deux messieurs, s'empressa de les annoncer. Alice vint elle-même les recevoir à la porte, très étonnée de leur visite.

— Pardon, monsieur, dit la Françon à M. Patrick : permettez-vous que je donne un os à votre chien ? Il le rongera dans la cour en vous attendant.

— Oui, ma brave fille. Briffaut a les pattes sales : si vous aviez un peu de soupe....

— J'en ai ; je lui en mettrai dans une assiette creuse, et l'os dedans. Il faut avoir soin des pauvres bêtes à qui il ne manque que la parole.

Je vois que monsieur z'a tué un lièvre, dit-elle à Hermann, dont le carnier paraissait pesant.

— Entrez, messieurs, je vous prie, dit Alice, pour couper court aux propos de la savoyarde. Que pourrais-je vous offrir ?

— Absolument rien, répondit Hermann, à moins que mon père n'ait besoin de quelque chose. Je l'ai engagé à passer ici en retournant chez nous, pour lui montrer combien votre maison a gagné, depuis que vous l'avez arrangée.

— Oui, dit M. Patrick, à en juger par cette pièce, votre appartement a très bonne façon.

C'était le salon, meublé de la manière la plus modeste. Le piano d'Alice, de palissandre foncé, tout uni, en était le principal ornement.

— Puisque vous avez l'obligeance de nous offrir quelque chose à boire, reprit M. Patrick, j'accepterai un grog, ou simplement un verre de vin. Je me sens un peu fatigué et j'ai eu chaud en marchant.

— Nous avons justement du cognac et de l'eau chaude, dit Alice.

Et de ce pas elle prépara ce qu'il fallait. M^{me} Brunel vint au salon pendant que M. Patrick prenait son grog. Elle apportait une assiette de pains d'anis qu'elle confectionnait elle-même et que le vieux chasseur trouva de son goût. Il se sentait fatigué beaucoup plus qu'à l'ordinaire. La boisson réchauffante lui rendit les forces et la bonne humeur.

Pendant qu'il se réconfortait, Alice dit :

— Nous allons nous trouver de nouveau dans l'embarras, ma mère et moi. Hier, monsieur le juge de paix a passé ici pour nous prévenir que nous devons avoir chacune un conseil judiciaire, puisque mon père est mort et que nous sommes vaudoises. Or, nous ne connaissons personne à qui nous adresser pour nous rendre ce service, et nous n'oserions pas non plus le demander. Si la justice de paix nous en nomme d'office, nous ne savons qui elle désignera.

— Est-ce que le juge de paix ne vous a indiqué aucun nom ? demanda M. Patrick. Il est mieux placé que nul autre pour connaître les gens capables de vous rendre le service en question. Cela fait presque partie de son office.

— Oui, monsieur ; il nous a nommé trois personnes ; mais l'un de ces trois messieurs ne nous conviendrait pas, à supposer qu'il acceptât, ce qui est douteux. C'est notre créancier, M. Turnep. Quant aux deux autres, nous serions reconnaissantes et fort honorées d'être autorisées par eux dans les actes de l'état civil, mais nous n'oserions pas le leur demander.

— Pourquoi pas ? dit M. Patrick, qui prenait plaisir à entendre parler M^{lle} Brunel ; oui, pourquoi pas ? Après tout, ces fonctions de conseiller ne sont guère que pour la forme. Elles existent encore dans la loi

vaudoise ; mais plus tard on dispensera les femmes de cette obligation²⁰. On ne conservera que celle de tuteur pour les enfants mineurs. Le juge de paix vous adresse-t-il à des hommes déjà très occupés ou chargés eux-mêmes d'une nombreuse famille ?

— Puisque vous m'autorisez à les nommer, il a parlé de vous, monsieur, pour moi, et de monsieur votre fils pour ma mère.

— Ah ! diantre ! c'est une autre affaire. Je croyais qu'il avait désigné des gens de Raisse. Le troisième est donc M. Turnep. Étant votre créancier, il ne convient peut-être pas qu'il soit conseiller de l'une de vous deux. Mais le juge de paix pouvait indiquer d'autres personnes. Il ne manque pas d'hommes capables de vous rendre service dans le voisinage. Mais enfin, comme ce juge est un de mes anciens camarades, je ne le dédirai pas. Pour ce qui me concerne, j'accepterai d'être votre conseil ; et si mon fils consent à être celui de votre mère, vous pouvez faire savoir à ce dit juge de paix que nous nous présenterons à la prochaine séance.

— J'accepte, dit aussitôt Hermann.

— Combien nous vous remercions, messieurs, dit Alice, tout heureuse et vivement émue. Vous nous rendez un très grand service, ajouté à tous ceux que nous vous devons déjà.

— Avant de m'accepter pour votre conseil judiciaire, mademoiselle, reprit M. Patrick, il vous faut réfléchir encore à une chose importante. Vous ne pourriez pas vendre votre propriété, emprunter par-devant notaire ou autrement, sans mon autorisation ; et si vous aviez l'intention de vous marier, il conviendrait d'avoir mon consentement moral, bien que vous soyez majeure.

— Merci, monsieur ; je suis fort loin de penser à me marier, puisque je vais recevoir aujourd'hui même nos deux premières pensionnaires, et deux autres prochainement. Au lieu de songer à ce que vous dites, il s'agit de gagner notre pain quotidien, et d'être en mesure de payer, exactement à l'échéance, l'intérêt de notre dette. Du reste, monsieur, soyez assuré qu'en toutes choses, je m'estimerai très honorée de recevoir vos bons avis et vos conseils.

— Eh bien, soit. Nous allons reprendre notre chemin, Hermann. Je vous remercie de votre grog, mesdames. J'en avais réellement besoin après l'humidité dans la montagne, et il m'a fait du bien.

M. Patrick tendit la main à M^{me} Brunel et ensuite à Alice, en lui disant d'un air un peu malicieux :

— N'oubliez pas qu'il faudra mon consentement.

— Oui, monsieur : je ne promettais ma main que sous la réserve de

20 - Peu après l'époque de ce récit, les veuves et les filles majeures, furent émancipées à cet égard.

vosre approbation, répondit-elle sur le même ton ; mais il ira loin, très loin, avant que je vous la demande.

Si M. Patrick avait senti avec quel tremblement Alice mettait sa main dans celle d'Hermann en le quittant, il n'aurait point plaisanté comme il venait de le faire. Mais la pensée qu'il pût y avoir quelque chose dans le cœur des jeunes gens, de ce côté-là, ne lui était absolument pas venue. Cela ne devait pas, ne pouvait pas avoir lieu. En faire la supposition eût été une injure pour Hermann, toujours épris sans doute des charmes et de la position d'Ida Rénier.

CHAPITRE XVIII

UNE VISITE CHEZ ALICE



Hermann Legrand était arrivé à cette époque de la vie où il se produit une crise chez les jeunes hommes doués plus fortement que ne le sont les natures ordinaires, les caractères sans aspirations élevées ou sans passions tumultueuses. Chez les uns, cette crise est bienfaisante, heureuse ; chez les autres, elle est, au contraire, un enfoncement plus bas encore dans l'égoïsme personnel, ou, hélas ! dans le vice, dans les écarts des mœurs, ou dans une oisiveté déplorable, qui devient de plus en plus persistante et réduit à l'état d'inutilité complète ceux qui s'y laissent empêtrer sans pouvoir jamais en sortir. Existence malheureuse, qui parfois conduit au suicide dans un moment de sombre tristesse.

Chez Hermann, une telle tendance n'était pas à craindre. Depuis quelque temps, ses réflexions intimes l'avaient conduit à prendre la vie avec courage, dans le désir de se rendre utile à lui-même et à son prochain. En l'emmenant chasser avec lui dans les bois, son père ne supposait guère qu'il profiterait de ses longs moments d'inaction forcée pour arriver peu à peu à la détermination que nous venons d'indiquer. Et sa mère aussi, en l'engageant à courtiser M^{lle} Ida Rénier, n'avait certes pas eu l'idée que ses rapports avec cette jeune fille le conduiraient au point où il se trouvait maintenant, c'est-à-dire à placer le mérite et la noblesse du caractère bien au-dessus de la richesse et de la beauté. M^{lle} Ida était certainement aimable, gracieuse, sémillante ; elle n'était pas non plus dépourvue de moyens ; mais chez elle, presque tout était extérieur, et ses goûts, futiles comme sa vie. Un moment, l'honnête Hermann avait subi l'influence de ses charmes. Ida avait tout fait pour l'attirer fortement de son côté, mais ses avances avaient laissé le cœur d'Hermann aussi froid que précédemment,

tandis que la réserve digne et les sentiments élevés de la pauvre Alice Brunel avaient été pour lui comme une révélation du bonheur que peut donner une femme.

Toutes ces pensées le travaillaient pendant ses nouvelles occupations ; et il faudrait prendre un parti décisif, au risque de blesser profondément la famille Rénier, et bien plus encore les idées de son père et de sa mère. Mais Hermann était décidé à ne rien brusquer ; il laisserait à Dieu et au temps le soin de le diriger dans le chemin qu'il entrevoyait devant lui. Ce n'était pas un garçon à faire un coup de tête : nature forte, il resterait fidèle à son devoir, à ses sentiments, sans se jeter, à corps perdu comme tant d'autres, dans les dangers d'une volonté fantasque et irréfléchie.

Léonard était tout heureux de voir son jeune maître prendre goût à l'agriculture, partager ses travaux, s'intéresser à de sages améliorations. Lorsque les arbres fruitiers perdraient leurs feuilles, peu après une première gelée, Hermann voulait nettoyer l'écorce des pommiers, des poiriers, des cerisiers, etc., enlever la mousse, couper le bois mort et les branches gourmandes ou mal placées, en un mot faire de l'ordre là où Léonard avait laissé le désordre s'accumuler. Et puis, l'hiver venu, il se mettrait à continuer son instruction par des lectures auxquelles il tâcherait d'intéresser sa mère. La supériorité évidente d'Alice Brunel à cet égard lui donnait le désir de ne pas rester trop au-dessous d'elle, et il travaillait avec courage dans ce but si excellent. Tel était le plan de travail et de conduite d'Hermann Legrand. Ainsi que nous le disions il y a un moment, la crise qui se faisait en lui devait être une crise heureuse. Mais que serait l'avenir ? Qu'amènerait-il pour lui et pour ses parents ?

Le jour où les deux chasseurs s'étaient arrêtés dans la matinée aux Bochons, M. Patrick questionna de nouveau son fils sur ce que M^{lle} Rénier avait proposé, lorsqu'elle conseillait de bâtir une maison dans le verger.

— Allons voir ça sur le terrain, dit-il après avoir dîné et fait sa sieste. Viens-tu avec nous, ma femme ?

— Non ; à quoi bon, puisque Hermann n'est pas décidé ? Je veux d'ailleurs achever de lire une charmante nouvelle, dont il ne me reste qu'une dizaine de chapitres. Si vous vouliez bâtir, oui, j'irais voir l'emplacement et donner mon avis ; mais comme tu as déclaré qu'il était inutile de t'en parler, je ne veux pas perdre le temps à vous accompagner.

— J'ai pensé aujourd'hui, reprit M. Patrick en curant sa pipe et soufflant dans le tuyau pour le dégorger, j'ai pensé qu'on pourrait peut-être, au lieu d'une grande maison en pierre, construire, à l'emplace-

ment indiqué, un chalet en bois, une sorte de pavillon d'été, suffisant pour un jeune ménage dans la belle saison. Si notre fils faisait sa demande et qu'il fût agréé, je mettrais bien dix à quinze mille francs à la construction dont je parle. Que dis-tu de cette idée, Hermann ?

— L'idée est aimable sans doute, et bonne, répondit le jeune homme. Si nous avons besoin d'un logement d'été, il faudrait y donner suite ; mais ce n'est pas le cas pour nous, et je doute que la chose plût à M^{lle} Ida, à supposer que sa main me fût accordée, si je la demandais. Or je ne puis ni ne veux pour le moment la demander, et il est probable que je ne la demanderai jamais.

— Tu veux donc rester toujours vieux garçon ? lui dit sa mère ?

— Pour le moment, je ne suis décidé qu'à ne pas m'avancer davantage auprès de M^{lle} Rénier et à me mettre sérieusement au travail, soit dans la campagne, soit dans la maison.

— C'est très bien, mon chéri reprit la mère ; mais tu laisseras échapper une occasion magnifique de t'établir. Si M^{lle} Ida passe l'hiver dans le midi, elle y fera certainement la connaissance de quelque jeune homme riche, qui s'empressera de l'épouser. Pour toi et pour nous, cette belle enfant sera perdue.

— Eh bien, ma mère, si cela arrivait, nous en prendrions notre parti. Cela prouverait simplement que je ne tiens pas une grande place dans ses sentiments, comme aussi je ne me suis pas lié avec elle à la vie et à la mort.

— Elle est pourtant ravissante.

— Oui, et vraiment gentille ; mais cela seul ne me gagne pas le cœur assez fortement. Il vaut mieux n'en plus parler. Allons voir toutefois ce que tu dis, mon père.

Pendant qu'ils étaient vers le groupe des arbres fruitiers, M^{me} Rénier et sa fille faisaient une visite à Alice. Elles étaient venues en voiture, naturellement. La distance de la Moraine aux Bochons était trop grande pour que les deux dames voulussent la franchir à pied. Étant peu occupées, n'ayant presque pas de relations dans la contrée voisine, elles profitaient des occasions qui se présentaient pour en former de nouvelles. Puis, Ida était bien aise de voir Alice chez elle, où il lui serait plus facile de causer que dans une autre maison.

— J'ai eu tant de plaisir à vous retrouver, ma chère Alice, lui dit-elle, que j'ai engagé ma mère à diriger notre promenade quotidienne de votre côté.

— Je vous en suis reconnaissante.

— Comme c'est joli et original autour de chez vous, reprit Ida ; c'est absolument nature. Avec le temps, quand vos arbres auront grandi, ce sera charmant. J'aime ce qui est neuf ; les choses vieilles, usées, ne

me plaisent pas. Votre appartement est si frais. La maison est de construction récente ?

— Je crois qu'elle date de dix ans, répondit Alice. Mais tout est bien simple ici. On a fait quelques réparations nécessaires.

— Vous n'avez pas encore d'élèves ?

— Si bien : deux ; les deux premières sont arrivées il y a une heure. En ce moment, elles sont occupées avec ma mère à soigner leurs effets. Deux autres sont attendues.

— Je vous en félicite. Oh ! oui, des jeunes filles seront très bien ici, sous votre direction. Elles prendront des couleurs et une bonne santé à l'air vigoureux du pied de la montagne. Mais leur présence et les leçons à donner seront pour vous un grand assujettissement.

— Sans doute. Je suis habituée depuis longtemps à faire dominer le devoir sur ma volonté personnelle. Et au fait, c'est bien ce qui laisse l'esprit et la conscience en paix. Dans ma position, la nécessité de travailler pour le pain quotidien revient chaque matin. Heureux sommes-nous encore quand on peut le faire de bon cœur.

— Est-ce que vous pouvez recevoir plus de quatre pensionnaires ? demanda M^{me} Rénier.

— Oui, madame ; nous pourrions en avoir six.

— Vous nous permettrez d'indiquer votre nom, dans le cas où des amis désireraient placer leur fille dans une pension à la campagne.

— Vous m'obligerez beaucoup, madame.

— Quel est votre prix par mois ?

— Par mois, 100 francs ; pour une année entière, 1000 francs.

— C'est bien bon marché. Mais il y a, sans doute, des frais de leçons à part, et d'autres dépenses ?

— Non ; excepté pour le piano et le blanchissage du linge personnel, tout est compris dans la somme fixée. Je pourrai vous remettre un prospectus.

— Oui, mademoiselle ; ce sera plus régulier.

— Comment avez-vous fait la connaissance de M^{me} Legrand et des deux messieurs ? demanda M^{lle} Ida.

— Mon père était le débiteur de M. Legrand, pour une créance hypothéquée sur notre propriété, et cela nous a mis naturellement en rapports d'affaires. Puis, M. Hermann Legrand a eu la bonté de visiter mon père dans les derniers jours de sa maladie, et il s'est montré si parfaitement obligeant dans nos circonstances difficiles, que nous lui gardons, ma mère et moi, une vive reconnaissance pour tout ce qu'il a fait.

— Oh ! oui, c'est un excellent jeune homme, dit M^{me} Rénier. Nous l'aimons beaucoup.

— Vient-il souvent vous voir ? demanda M^{lle} Ida en visant Alice d'un regard direct.

— Non ; mais comme c'est M. Legrand qui a dirigé les ouvriers dans la maison, il a eu l'obligeance de venir ici trois ou quatre fois depuis la mort de mon père. Aujourd'hui même, M. Legrand le père et son fils se sont arrêtés un moment chez nous en venant de chasser dans la montagne voisine.

— Le père est un peu original, dit M^{me} Rénier ; il est passionné de la chasse ; un brave homme aussi et très riche.

— Je ne sais pas s'il est riche, madame ; ce que je sais, et dont nous sommes reconnaissantes, ma mère et moi, c'est que ces deux messieurs consentent à être nos conseils judiciaires. De cette manière, ils nous rendent un grand service.

— C'est donc M. Hermann qui est votre conseiller ? fit Ida avec un sourire.

— Non ; c'est son père. M. Hermann veut bien autoriser ma mère dans les actes où son nom devra figurer.

— Vous avez un fermier qui loue vos terrains ? demanda la mère.

— Non, madame. La terre est mauvaise ici, au moins dans le haut de la campagne. Nous mettrons cette partie-là en bois, et nous ne conserverons en culture que ce qui sera nécessaire pour le service de la maison. Nous comptons même n'avoir qu'une seule domestique ; nos jeunes filles feront leurs chambres. Chacune de nous aidera aussi un peu dans le ménage. Nous aurons ainsi une vie de famille ; puis, nous nous promènerons souvent dans l'après-midi.

— Vous viendrez nous voir ? dit Ida.

— Avec plaisir, si cela nous est possible. Quelle est la distance, de votre campagne ici ? et combien faut-il de temps pour s'y rendre à pied ?

— En voiture, nous avons mis trois quarts d'heure ; il faut donc une heure et demie en marchant.

— Merci. En hiver, ce serait un peu trop long.

— Peut-être ; et puis, nous allons bientôt partir pour le midi, reprit M^{me} Rénier. Mais quand vous pourrez nous amener vos jeunes demoiselles, vous nous ferez plaisir.

Les deux dames remontèrent en voiture et vinrent, en passant à Valagiez, s'arrêter un moment chez les Legrand, comme les deux messieurs revenaient du verger. Ils les trouvèrent à la porte de la maison.

— Ma chère demoiselle Ida, — madame, votre serviteur, dit le père ; — ma chère demoiselle, je viens d'examiner avec Hermann l'endroit où vous lui conseillez de bâtir. C'est vrai qu'une maison serait bien

placée dans le voisinage très rapproché de nos arbres ; mais, à mon âge, on ne se lance guère dans une entreprise aussi considérable, à moins d'y être forcé par les circonstances, et mon fils me dit qu'il n'y tient pas pour lui. S'il s'en souciait, je l'autoriserais volontiers à faire construire à cette place un joli chalet en bois, qui deviendrait une agréable habitation d'été. Que pensez-vous de cette idée ?

— Il me semble, monsieur, qu'on bâtit les chalets dans les montagnes, mais non dans la plaine, où ils font un contraste trop frappant avec la nature. Un chalet, dans votre pré, ce serait comme une maison italienne sur la croupe du Jura. Cela jurerait d'une manière affreuse. N'êtes-vous pas de cet avis, Hermann ?

— Oui. Les habitations à la campagne ne doivent rien avoir qui tranche trop avec la nature qui les avoisine. Les dames entrèrent.

— Nous ne voulons presque pas nous asseoir, dit M^{me} Rénier ; mais nous n'aurions pas voulu non plus traverser le village sans vous dire un petit bonjour. Nous venons de faire une première visite à M^{lle} Brunel, qui a déjà deux pensionnaires et en attend deux autres. Si l'occasion de lui être utile se présente, nous le ferons bien volontiers, car c'est une personne de mérite.

— Et charmante, ajouta Ida en regardant Hermann.

— Oui, je suis bien de votre avis, mademoiselle, dit M. Patrick. Et avec son charme naturel, M^{lle} Brunel est active, décidée à employer le temps d'une manière profitable. Au reste, il le faut bien, car ces deux pauvres femmes ne possèdent absolument que leur maison et les terrains sans valeur qui l'entourent. Sur cet immeuble, elles ont une dette de 6000 francs, ce qui est une lourde charge. Pour bien faire, il faudrait que M^{lle} Brunel épousât un instituteur, voué comme elle à l'enseignement, qui eût quelque fortune et vint s'établir aux Bochons. Mais d'un autre côté, avec la possibilité d'une famille à élever, adieu les pensionnaires ! Pour le moment, ça n'ira pas trop mal, avec des soucis et de la peine.

— Oui, cette chère Alice Brunel a bien du courage, en vérité, reprit Ida en dirigeant de nouveau son regard sur Hermann.

Celui-ci le soutint sans fléchir, mais il n'ajouta rien, pas même un seul mot, à ces divers propos.

Et quand la mère et la fille furent de nouveau en voiture, Ida dit tout à coup :

— C'est évident qu'il l'aime ; il en est coiffé.

— Crois-tu ?

— Oui, je le crois, et même j'en suis sûre.

CHAPITRE XIX

UNE FILLE OFFERTE EN MARIAGE



n était en novembre. Depuis quinze jours il fallait faire du feu pour avoir chaud dans les maisons. À l'époque de ce récit, les moyens de chauffage, même dans les bonnes habitations villageoises, étaient encore plus ou moins primitifs. À la cuisine, l'ancien foyer, sous le large manteau de la cheminée, brûlait le bois dans toute sa longueur. Au-dessus de la flamme on suspendait les marmites et le coquemar traditionnel en cuivre rouge. La viande était rôtie dans une *cloche* en fonte de fer et n'en était que meilleure, ayant cuit dans son jus et sa vapeur. Dans les chambres, la *chauffe-panse* recevait les rondins de hêtre, dont le calorique s'échappait en grande partie dans le noir canal, sans bouches de chaleur renvoyant l'air chaud dans l'appartement. Le grand poêle en catelles occupait un des angles du salon, et le fourneau de fer rougissait sa fonte dure au milieu de toute cuisine, lorsque le feu sur le foyer de molasse était éteint. Depuis dix ans, tout cela est changé, non seulement dans les maisons de maîtres riches, mais jusque dans celles du petit propriétaire cultivateur. Il y a eu progrès sur ce point, c'est évident.

Depuis sa dernière visite avec son père, chez Alice Brunel, Hermann n'était pas retourné aux Buissons. Il se recueillait en silence, tout en nettoyant les arbres du domaine, quand il avait passé la matinée à courir les bois. Les lièvres devenaient très difficiles à chasser ; à force d'avoir été poursuivis par Briffaut, ils avaient appris des ruses de guerre qui leur réussissaient. Tantôt ils filaient droit sur les hauteurs, allant même perdre le chien à deux lieues de distance ; tantôt ils descendaient à la plaine, franchissant les rivières et se faisant battre dans les clos de vigne, où les chasseurs ne pouvaient les suivre. M. Patrick rentrait bredouille au logis, espérant que la neige viendrait

bientôt et qu'il prendrait alors sa revanche. Il dînait de bon appétit, puis, les pieds bien au chaud dans ses pantoufles fourrées, il s'étendait devant le feu de la vieille cheminée du salon et dormait pendant une heure, rêvant de chasse ou ne rêvant pas du tout. Plus tard, il faisait un tour au village, et, s'il y rencontrait Turnep, ils allaient boire une bouteille, causer au cabaret, jusqu'à ce que la nuit leur rappelât que c'était l'heure du souper. Dans leur causerie, ils parlaient créances, argent à placer, et autres choses très intéressantes pour de riches propriétaires comme eux. Turnep était aussi une sorte de gazette, renseignée sur la chronique du village par sa fille Louisa et par d'autres aboutissants. Les conversations des deux hommes avaient lieu, non dans la salle commune des buveurs, mais dans un cabinet particulier que l'hôtelier leur réservait et où ils trouvaient du feu. Un jour qu'ils y devisaient comme à l'ordinaire, Turnep raconta sa visite aux dames Brunel, et comme quoi la demoiselle lui avait tenu tête sur le chapitre de sa dette.

— C'est une fine mouche, disait-il ; une gaillarde qui en sait long sur plus d'un sujet. Mais si elle met son terrain en bois, — ce qui ne me convient pas du tout, — j'exigerai le remboursement du titre que tu m'as subrogé.

— En aurais-tu le droit ? demanda M. Patrick.

— Que je l'aie ou non, je trouverai bien moyen de la forcer à emprunter ailleurs les 6000 francs. Au fait, j'ai été une bête en reprenant cette créance. Mais je croyais que ces femmes voulaient vendre leur absurde campagne, et je l'aurais achetée pour un prix, à cause de la maison.

— Si elles paient l'intérêt régulièrement, tu n'auras pas à te plaindre d'elles.

— Je serai charmé, au contraire, qu'elles le laissent tomber au cinq, en ne payant qu'après trois mois. On verra tout ça. Je peux d'ailleurs subroger aussi mon titre à un autre créancier. À propos : est-ce vrai que vous êtes, toi et ton fils, les conseillers de ces deux étrangères ?

— Oui, nous avons été nommés en cette qualité par la justice de paix, il y a quelque temps.

— Je vous trouve bien bons de reste, mais c'est votre affaire. On dit au village que ton fils épousera la demoiselle Rénier. Si c'est vrai, je vous en félicite. Est-ce tout décidé ?

— Qui est-ce qui t'a dit ça ?

— C'est le bruit public. On en a parlé à ma fille. Mais puisque ton fils se met tout de bon à l'agriculture, il ferait mieux d'épouser une bonne campagnarde, capable de conduire un train comme le vôtre. C'est tout de même curieux qu'un fils unique aussi riche travaille à la

terre. Ce goût lui passera, surtout s'il épouse M^{lle} Rénier. Est-ce un mariage décidé tout de bon ? Tu peux bien me le dire, à titre d'ami, je garderai la chose pour moi.

— Il est possible que cela vienne plus tard, mais aucune démarche n'a été faite. Hermann est un garçon réfléchi, qui ne fait rien à la légère.

— C'est ce qu'on dit. Ma foi, je lui souhaite bien du bonheur. Il le mérite, et c'est pour cela que je lui aurais donné ma fille, s'il me l'avait demandée. Je te dis la chose tout uniment.

— Merci. Il serait inutile de lui en parler pour le moment.

— Puisque nous sommes sur ce chapitre, dit Turnep en baissant la voix, et qu'il n'y a donc rien de décidé avec la demoiselle Rénier, je te donnerai un conseil d'ami. Engage ton fils à ne pas aller souvent chez ces femmes Brunel ; cela ferait vite causer dans le village.

— Oh ! par exemple ! voilà qui serait un peu fort.

Hermann a rendu quelques services aux dames Brunel, sur la demande de l'horloger mourant. Maintenant que la fille a des demoiselles en pension, et que les affaires marchent, il ne s'en occupe plus. Depuis quinze jours, il n'est pas même retourné aux Bochons. Les gens qui causent se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Tu peux leur dire cela de ma part.

— Oui, je le dirai dans l'occasion. À titre d'ami, j'ai tenu à t'avertir.

— Je te remercie. On dit aussi que le fils Bénier va souvent chez vous, est-ce vrai ?

— Il a fait dernièrement deux ou trois visites à Jacques. Les deux se connaissent. Ça m'a l'air d'un bon garçon, mais qui aime un peu trop à boire. Si Jacques dit : allons prendre un verre, l'autre serait bien capable de répondre : prenons-en deux.

— Oui, fit M. Patrick, sans rien ajouter de plus significatif.

— C'est seulement dommage, continua Turnep, qu'il ne travaille pas. Il perd son temps à droite et à gauche. Son père le mettra sans doute dans le commerce. Il est très riche, M. Bénier ?

— Je ne connais pas le chiffre de sa fortune.

— Les uns lui donnent 600 000 francs, les autres la moitié seulement.

— Ceux qui disent cela en savent plus que moi sur son compte.

— On dit aussi qu'il donnera 100 mille francs de dot à sa fille. Moi, je ne pourrais pas donner plus de 30 à 40 000 francs à Louisa, sans me gêner un peu.

— C'est déjà une belle somme, dit M. Patrick en chargeant sa pipe. Allons-nous-en.

— Oui, fit Turnep en manière de conclusion, celui qui épousera

M^{lle} Brunel n'en aura pas autant. Entre nous, le fils Rénier la trouve bien jolie, presque plus que sa sœur, qui est pourtant très belle. Pour la tournure, Louisa est encore mieux qu'elle. Quant à M^{lle} Brunel, il est de fait qu'elle a bonne façon ; et puis, elle parle comme un livre. Je la crois flatteuse et insinuante. Eh bien donc, allons-nous-en.

Ayant employé le temps d'une si agréable manière, les deux hommes revinrent chez eux, Turnep satisfait d'avoir lancé quelques pierres dans le jardin de M. Patrick, et celui-ci un peu soucieux à l'endroit des rapports de son fils avec Alice Brunel.

Il trouva sa femme occupée à lire une lettre de M^{me} Rénier.

« Chère madame et amie, — disait cette lettre, — le temps nébuleux, humide et froid, nous engage à partir pour Nice plus tôt que nous n'avions pensé. Nous allons donc quitter votre voisinage dans peu de jours, regrettant de ne pas vous revoir avant notre départ. Il y a toujours tant de choses à mettre en ordre et à régler, qu'il ne nous sera pas possible d'aller jusqu'à vous. Félicien seul reste à la Moraine ; il viendra passer avec nous les fêtes de Noël. Mon mari et Ida vous saluent en famille. Agrérez, chère madame, tous nos vœux.

» ADOLPHINE RÉNIER. »

En même temps que M^{me} Legrand lisait sa lettre, Alice Brunel recevait un billet d'Ida.

« Ma chère Alice,

» Nous partons dans trois jours pour Nice, où nous passerons l'hiver. Je me réjouis de quitter pour quelques mois cette plate vie de la campagne. Envoyez-moi un de vos prospectus, pour le cas où l'on nous demanderait des renseignements sur votre pension. Nous nous retrouverons au printemps, je l'espère, et je reste affectueusement votre ancienne compagne d'étude.

» IDA RÉNIER. »

Lorsque Hermann vint souper, sa mère lui donna la lettre de M^{me} Rénier.

— Tu devrais aller prendre congé de ces dames et les saluer de ma part, lui dit-elle ; ça m'ennuie d'écrire. Il ne faut pas les laisser partir sans que tu aies revu Ida. J'ai comme le pressentiment que le séjour de Nice nous l'enlèvera, et j'en aurais du regret pour toi, mon chéri. La pensée de voir cette belle enfant devenir ta femme me souriait. Est-ce que décidément tu ne pourrais pas lui dire un mot d'après lequel, tout au moins, elle se tiendrait pour un peu engagée avec toi ?

Ce serait pourtant si naturel.

— Non, ma bonne mère ; je ne le ferai pas. M^{lle} Rénier doit garder sa liberté, comme moi la mienne. D'ailleurs, que lui dirais-je ?

— Un mot de chaude amitié, un mot de regret à l'idée de son départ ; même quelque chose de tendre.

— Ce serait trop romanesque et manquerait de vérité. Je suis peu fait pour tenir de tels propos. Et s'ils engageaient ma liberté, je ne voudrais à aucun prix les prononcer.

— Va demain après-midi à la Moraine. Tu verras ce qu'on te dira, et tu agiras pour le mieux, sans rien brusquer. Je crois toujours que le moment viendra où tu seras au comble du bonheur, lorsque cette charmante Ida conviendra qu'elle t'aime.

— Ma chère mère, vous oubliez, il me semble, qu'elle aime avant tout une belle maison et une vie brillante, deux choses qu'elle ne trouverait pas chez nous.

— Ah bah ! ce sont des idées de jeune fille qui lui passeraient bien vite. Une fois mariée, heureuse avec toi, elle n'y penserait plus. Il n'y aurait d'ailleurs pas de mal à te sortir un peu de tes occupations actuelles ; tu es en âge de te produire. Si tu le veux, tu peux facilement devenir un homme public : avoir, par exemple, un siège au Grand Conseil, au Tribunal, ou bien être revêtu de fonctions plus modestes dans notre cercle. Ce n'est pas en nettoyant nos arbres et en labourant nos champs que tu te feras connaître. Aller à la chasse le matin et travailler dans l'après-midi comme un ouvrier de campagne, c'est bon pour un fils de paysan, mais non pour toi qui es appelé à continuer la tradition élevée du nom de notre famille. On dirait parfois que tu n'as pas trace d'ambition.

— Au contraire, j'en ai beaucoup. J'ai l'ambition d'être un honnête homme, de bien employer mon temps comme fils de propriétaire, et d'acquérir l'instruction qui me manque. Cela vaut mieux que de viser aux honneurs dont vous parlez et pour lesquels, du reste, je ne suis pas doué.

— Mais ce que tu fais maintenant, mon cher enfant, — sauf de chasser avec ton père, — te déclasse. Ne le comprends-tu pas ? M. Hermann Legrand, juge de paix, préfet, juge au Tribunal, cela sonne mieux que si l'on disait : Voilà le fils Legrand propriétaire et marchand de bœufs.

— Je ne suis pas même cela, ma chère mère ; mais puisque vous le trouvez convenable, j'irai demain faire une dernière visite à la Moraine, et je serai aussi amical que possible avec Ida, pour qui j'ai de l'amitié, sans doute, mais non un sentiment plus tendre et plus vif.

Durant cette conversation entre M^{me} Legrand et son fils, M. Patrick

n'avait rien dit. Il se chauffait les pieds devant les chenets, repassant dans son esprit les insinuations de Turnep et se demandant ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les propos rapportés par sa fille.

Entre une pensée relative à Briffaut qui s'était mis à boiter, à force d'avoir couru dans les rocailles, et le souvenir de l'espèce d'ouverture que Turnep lui avait faite, il dit tout à coup :

— Si Hermann ne veut pas demander M^{lle} Ida, il pourrait obtenir facilement Louisa Turnep avec quarante mille francs de dot. Elle se contenterait bien de notre maison.

— Fi ! quelle horreur ! dit M^{me} Legrand. Avoir Louisa Turnep pour belle-fille, c'est impossible. Je ne l'accepterais jamais.

— Ah ! reprit le père, Louisa dirigera très bien un ménage. Elle est active, a bonne santé et n'est point sottée.

— C'est égal ; je ne veux pas en entendre parler. Mais tu nous dis là une plaisanterie. Ce Turnep est tellement commun dans toute sa manière de dire et de penser, qu'il est bien capable de t'avoir offert sa fille pour Hermann.

— Eh bien, quand cela serait, le grand mal ?

— Rassurez-vous, ma mère, dit Hermann, il ne sera jamais question de Louisa Turnep pour votre belle-fille.

— Ni, je pense, reprit M. Legrand sans détourner son regard du brasier, ni de M^{lle} Brunel, quand même elle est distinguée par le caractère et qu'elle a les plus beaux yeux du monde.

— Il me semble, mon père, que tu en fais un bien bel éloge, dit résolument Hermann.

— Éloge ou non, continua M. Patrick, c'est une chose entendue entre la dite personne et moi, qu'elle ne promettra jamais sa main, à qui que ce soit, fit-il en pesant sur ces derniers mots, sans mon approbation. Elle s'y est formellement engagée.

— Et je suis persuadé qu'elle tiendra sa parole, ajouta Hermann. Du reste, ainsi qu'elle l'expliquait très bien quand vous en avez parlé il y a quelque temps, M^{lle} Brunel a autre chose à faire qu'à penser au mariage. C'était très joli de la voir dimanche dernier à l'église avec ses quatre jeunes filles. Il faudra que j'aie un de ces premiers jours lui porter les graines forestières que j'ai reçues pour elle. Voulez-vous que nous lisions un peu ce soir, ma mère ?

— Oui, mon chéri. Il y a un joli roman de Jules Sandeau dans la *Revue des Deux-Mondes*. Je préfère son genre à celui d'Octave Feuillet ; il est plus vraiment moral, plus honnête.

Hermann allait donc à la chasse avec son père, par déférence et pour lui faire plaisir. Avec sa mère, il lisait un roman de Jules Sandeau, pour lui être agréable. Sa vie se partageait ainsi entre des devoirs qu'il

acceptait de bon cœur et des travaux agricoles qui l'intéressaient. C'était dommage seulement qu'il se fût occupé d'Ida Rénier au point de vue désiré par ses parents. Quant à ce qu'il adviendrait de sa relation avec Alice Brunel et de ce que ces deux cœurs commençaient à éprouver l'un pour l'autre, nul ne le savait, et surtout n'aurait pu le prévoir d'une manière certaine.

CHAPITRE XX

UNE EXPLICATION



esdemoiselles, je vous attends.

C'était Alice Brunel, qui, debout devant sa maison, un parapluie à la main droite et un imperméable sur le bras gauche, appelait les jeunes filles en pension chez elle. On entendit celles-ci dégringoler dans l'escalier, et bientôt les quatre Allemandes furent à la rue, chapeau retroussé sur l'oreille, chacune armée aussi d'un parapluie et d'un manteau.

— Ces dames ont peur de la pluie, dit la Françon qui vint à passer par là ; mais le beau temps z'est encore sûr pour aujourd'hui. En allant sans se presser, il faut presque deux heures, d'ici z'à la campagne de M. Rénier. Vous ne se mettez pas de nuit, bien qu'il n'y ait rien à risquer en route.

Au lieu d'adresser par la poste le prospectus qu'Ida demandait dans son billet, Alice s'était décidée à le porter elle-même, et à saluer les dames Rénier avant leur départ. C'était aussi une occasion de faire une bonne promenade avec ses élèves. Les chemins s'étaient séchés dans la matinée, sous l'action d'un soleil d'automne qui se laissait voir, malgré une légère brume, et lançait encore quelque bon rayon, lorsque par intervalles le ciel se découvrait entièrement devant lui. Les deux Bâloises étaient grandes, l'une blonde, l'autre brune, parlant le français presque sans accent. À seize et dix-sept ans, elles étaient jolies, douées d'une intelligence régulière et normale, mais un peu lentes dans leurs mouvements. Les deux autres, des Bavaroises, étaient petites, très vives et sémillantes, l'une parlant du nez, l'autre grasseyant, chacune dans un accent déplorable. Par exemple, au lieu de prononcer *je vous dis*, c'était *ché fous tis* qu'on entendait sortir de leur bouche. Bonnes filles, du reste, et désireuses de profiter des leçons de M^{lle} Brunel.

La route qui, de Raisse et de Valagiez, conduit à la campagne de M. Rénier, longe le pied du Jura et traverse deux autres villages. En novembre, la nature est déjà bien dépouillée dans cette zone agréable, coupée en vallons par de nombreux ruisseaux, dont les rivages sont bordés d'arbres forestiers. Mais les chênes ont encore leurs feuilles, d'un jaune vif lorsqu'un rayon de soleil les illumine ; celles des châtaigniers, plus longues et pendantes, sont tachées de rouge et de brun. Les frênes ont laissé tomber les leurs, plus tendres et plus délicates. Une gelée blanche les a surprises quelque matin. Dans les vergers, les poiriers et les cerisiers sont d'un rouge pourpre, à côté des grands noyers dont la vaste envergure est toute grise. Çà et là, dans le voisinage des rigoles, on fauche encore la dernière herbe, avant qu'elle soit tout de bon flétrie, ou que la neige vienne la recouvrir. S'il fait joli dans le milieu de la matinée, les vaches vont, pour la dernière fois peut-être, pâturer sur quelque pré sec, à pente chaude, où les pieds du bétail n'enfoncent pas dans le sol. C'est comme une époque de recueillement pour gens et bêtes à la campagne. On jette un coup d'oeil autour de soi, avant de prendre tout de bon ses quartiers d'hiver. Les familles riches font leurs préparatifs de départ, les unes pour reprendre leur appartement en ville, les autres pour aller chercher un climat plus doux dans les contrées méridionales. Des Allemands, des Anglais, des Russes, viennent s'abriter à Montreux ; d'autres, d'une santé plus délicate encore, descendent à Cannes, à Nice, à Menton ; de plus décidés vont en Algérie ; et dans vingt ans peut-être, les valétudinaires iront passer l'hiver sur les bords de la mer intérieure qu'il est question de creuser dans les sables du Sahara. Après quoi, on ira encore plus à l'équateur, jusqu'à ce qu'on découvre de nouveaux climats, de nouvelles contrées, où les hommes blancs sont encore inconnus.

En attendant, revenons à notre petit pays et à la simple histoire que je raconte.

Il était une heure, lorsque nos cinq demoiselles partaient de leur maison, très contentes de marcher, les plus jeunes de causer en chemin, les autres d'examiner les endroits qu'elles n'avaient pas encore visités. Elles arrivèrent à la Moraine un peu avant trois heures. On les y reçut d'une manière aimable, Ida s'empressant de leur faire servir du thé et quelque chose à manger. Les jeunes filles acceptèrent de grand cœur ce qu'on leur offrait, mais Alice ne prit rien.

— Nous ne voulons nous arrêter qu'un moment, dit-elle, car vous avez besoin de votre temps, et je tiens à ne pas nous attarder. Dans cette saison, la nuit arrive de bonne heure, surtout si le brouillard revient vers le soir.

— Oh ! vous n'êtes point si pressée, ma chère Alice, et ni nous non plus, je vous assure. Dans les beaux jours du printemps, lorsque nous serons de retour et que nous aurons le plaisir de vous revoir ici, je vous montrerai notre ruisseau, qui est vraiment très joli. Vous reviendrez avec ces demoiselles, n'est-ce pas ?

— Avec plaisir, si nous le pouvons. Mais il faut premièrement passer l'hiver aux Buissons.

On entendit le pas d'un cheval devant la maison. Ida ouvrit la fenêtre et dit :

— Eh ! c'est M. Hermann Legrand qui vient aussi nous dire adieu. Voyez, Alice, comme nous sommes favorisées de visites aujourd'hui.

En disant cela, Ida vit bien qu'Alice rougissait un peu. Celle-ci se leva.

— Nous allons repartir, fit-elle. Veuillez présenter mes respects à madame votre mère. Je vous souhaite un bon et heureux hiver.

— Merci, ma chère. Mais vous pourriez bien rester ici encore un moment. M. Legrand sera charmé de vous rencontrer ; vous êtes bons amis.

— Sans doute. Nous lui avons, ma mère et moi, bien des obligations ; mais il vaut mieux partir.

On vint annoncer Hermann.

— Ici, dit Ida à la femme de chambre. Hermann entra.

— Bonjour, cher ami, dit M^{lle} Rénier en appuyant sur ces deux mots. Vous êtes bien gentil de venir nous dire adieu. Voilà M^{lle} Brunel, que vous connaissez de vieille date, et ses quatre élèves, qui sont venues à pied et s'en retournent de même, tandis que vous, beau monsieur, vous êtes à cheval. Je crois, Alice, que je vais demander à mon père si l'on peut avoir la voiture. Je vous ferai reconduire au moins jusqu'à mi-chemin.

— Merci mille fois ; mais nous préférons retourner à pied, comme nous sommes venues. Adieu, chère mademoiselle. Encore tous mes vœux, pour vous et vos parents. — Monsieur Legrand, nos glands sont plantés depuis quelques jours. Pensez-vous que nous puissions avoir les graines de conifères prochainement ?

— Vous les recevrez demain.

— Merci.

Les deux anciennes condisciples se donnèrent un baiser ; Alice tendit sa main à Hermann, et bientôt la petite bande féminine, accompagnée par Ida et Hermann jusqu'à la sortie de la cour, reprit le chemin par lequel elle était venue.

— Eh bien, quelle bonne nouvelle, monsieur Legrand ? dit Ida en revenant à la maison.

— Aucune, puisque vous partez et que je viens vous dire adieu pour mes parents et pour moi.

— Compliment, compliment que tout ça, dit-elle en s'arrêtant et se redressant devant Hermann : je suppose, en effet, que c'est bien un véritable adieu que vous m'apportez.

— Pourquoi me dites-vous cela ? Je ne vous comprends pas. Je viens, sans doute, vous dire adieu avant votre départ et vous apporter les salutations de mon père et de ma mère ; mais pourquoi m'en faire un reproche ?

— Je ne vous reproche pas d'être venu ; au contraire, je vous en suis gré, et j'avais bien quelque droit d'attendre votre visite. Ce que je vous reproche, Hermann, c'est de m'avoir laissé croire que nous étions amis, que nous pourrions le devenir toujours davantage, tandis que cela était fort loin de votre pensée. Je vous ai montré une confiance à laquelle vous n'avez point répondu, malgré vos semblants d'amitié.

— Nous serions mieux pour causer en nous promenant dans le sentier qui conduit au ruisseau, dit Hermann. Voulez-vous y faire quelque pas avec moi et prendre mon bras ?

— Allons seulement ; je ne suis pas fatiguée, et nous serons plus libres tous les deux.

Ils firent ainsi un bout de chemin, séparés d'un pas l'un de l'autre, dans un silence complet. Hermann s'arrêta, puis regardant Ida devenue très pâle, il lui dit :

— Je vous en conjure, Ida, expliquez-vous : dites-moi en quoi et comment j'ai pu vous faire de la peine.

— Je n'ai rien à vous expliquer. Vous m'avez fait quelques visites ; vous paraissiez prendre plaisir à causer avec moi, à vous promener avec moi ; j'ai pu en inférer des choses qui n'existaient, ni dans votre esprit, ni surtout dans votre cœur, et j'ai été assez stupide, assez bête, pour vous engager à bâtir une maison dans un endroit qui me plaisait. Vous l'avez refusé nettement ; c'était votre droit et je ne m'en plains pas. Ce dont je me plains, c'est que, voyant ma confiance, vous ne vous soyez pas expliqué franchement dès le premier jour où je vous l'ai montrée. Au lieu de cela, vous avez été caché avec moi.

— Je n'ai été caché avec personne. Aujourd'hui, comme au bord du ruisseau, et sous notre cerisier, lorsque vous m'avez apporté le plan d'une maison que monsieur votre père avait refusé de faire construire, je vous affirme que je vous ai toujours trouvée aimable, charmante, comme il n'est pas possible de l'être davantage. J'ai tenu à grand honneur d'être de vos amis, et j'espère l'être toujours, quoi qu'il arrive. Depuis que nous nous connaissons, me suis-je conduit de manière à entendre le reproche que vous m'adressez ?

— Non ; c'est bien comme cela : mais, écoutez ceci, Hermann : ce que vous auriez pu me dire, ce que vous ne m'avez pas dit, une autre l'a entendu de votre bouche.

— Vous êtes dans l'erreur. Je n'ai absolument rien dit, et je n'ai témoigné à aucune femme l'amitié que j'ai pour vous.

— Peut-être. Mais les sentiments, les nierez-vous ?

— Les sentiments appartiennent à Dieu, de qui ils émanent. Je n'en devrai compte qu'à lui, si j'en ai quelque jour d'assez puissants pour leur soumettre ma vie. Pour le moment, ainsi que je vous l'ai dit il n'y a pas longtemps, mon but est de travailler, de tâcher de devenir plus véritablement un homme que je ne l'ai été. Après cela, j'attendrai l'avenir.

— Très bien. Nous sommes au clair maintenant, et je suis bien aise d'avoir provoqué cette explication, toute triste et froide qu'elle est. Nous allons être séparés pour six mois : m'écrirez-vous à Nice ?

— Oui, sans doute, si vous le voulez bien.

— Eh ! non ! je ne le veux pas ! dit-elle avec un éclat de sa grosse voix. Non, gardez-vous de m'écrire. Nous nous comprendrions moins encore par lettre qu'autrement. Je sens d'ailleurs que tout est fini entre nous. Moi aussi j'attendrai l'avenir. Retournons maintenant à la maison et donnez-moi votre bras. Il ne faut pas qu'on se doute chez nous de ce qui arrive.

Et d'elle-même, cette étrange fille prit le bras de celui avec lequel elle venait de rompre une liaison illusoire, qu'elle avait caressée pendant plusieurs mois, après avoir commis plus d'une imprudence. Ses idées avaient été engagées d'un tel côté, mais son cœur ne s'y était pas arrêté. Sauf la vieille maison des Legrand et le genre trop bourgeois du père et de la mère, la position lui plaisait. L'amour véritable pour Hermann était resté en arrière, comme lui-même n'avait jamais eu de passion sérieuse et profonde pour Ida Rénier.

Hermann passa une demi-heure avec la famille, Félicien étant on ne sait où, comme à l'ordinaire.

Au moment de prendre congé, et comme Hermann saluait M^{me} Rénier, celle-ci lui dit :

— Voyons, quand on se quitte entre amis pour plusieurs mois, on s'embrasse. Embrassez donc aussi ma fille, M. Hermann.

Ida ne pouvait refuser d'obéir à l'espèce d'ordre de sa mère. Elle tendit de côté sa joue, sur laquelle notre jeune homme déposa un baiser. Ida n'était presque pas émue. Pour Hermann, c'était un adieu véritable à des aspirations fugitives ; pour Ida Rénier, une entreprise manquée, mais non un de ces chagrins cruels, qui troublent et rongent le cœur.

Et pendant que nous racontons ce qui venait de se passer à la Moraine, Alice Brunel, en chemin avec ses élèves, se disait en secret : « Elle est heureuse, cette belle Ida. On voit qu'elle considère déjà M. Legrand comme son fiancé, puisqu'elle l'appelle *cher ami* devant d'autres personnes. Saura-t-elle le rendre vraiment heureux ? À l'école supérieure, elle passait pour avoir le caractère froid, calculateur et en même temps entreprenant, disposé à l'intrigue. Mais elle peut avoir changé à son avantage depuis quelques années. C'est pour moi un motif de plus, avec mille autres, de prendre garde à mes sentiments et de refouler, de chasser toute pensée que je ne pourrais pas avouer au grand jour. »

Hermann rentrait le soir chez lui, sérieux et grave, ayant laissé prendre le pas à son cheval, afin de se rappeler exactement ce qu'Ida lui avait dit et ce qu'il lui avait répondu. Au fait, il n'avait rien à se reprocher dans cette espèce de rupture à l'amiable, si ce n'est peut-être d'avoir admiré souvent la jeune fille, sans se préoccuper assez sérieusement de son caractère. En général, c'est une chose dangereuse pour tout jeune homme, de s'attacher trop à l'extérieur, de donner une importance majeure à la beauté physique. Cela fait négliger les qualités supérieures de l'âme et de l'esprit. Si M^{lle} Ida Rénier avait été laide ou seulement ordinaire, il est évident qu'Hermann Legrand n'aurait pas même examiné s'il devait penser à elle au point de vue dont nous parlons. Du reste, on se souvient qu'il venait de traverser une crise, de laquelle il sortait plus fort en face du devoir, mieux disposé à remplir la carrière d'un homme utile à lui-même et aux autres.

TRISIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

EN HIVER



Dans les campagnes vaudoises, les propriétaires qui restent chez eux en hiver voient très peu de monde. La plupart de leurs relations ont quitté la contrée ; leurs maisons sont fermées ; il n'y reste parfois qu'un surveillant qui va et vient, y couche la nuit et retourne le matin chez lui, dans le village voisin. Ou bien, l'habitation des maîtres est laissée à la garde du fermier, s'il y en a un, ou du jardinier faisant aussi les fonctions de concierge. Placés comme ils l'étaient à Valagiez, les Legrand ne voyaient pour ainsi dire personne, du 1^{er} décembre au 1^{er} mai. Pour toute société, M. Patrick avait la ressource de son ami Turnep, avec lequel il n'était bien d'accord que pour jouer aux cartes et boire une bouteille. M^{me} Legrand se nourrissait de lectures qui, si elles aiguïsaient son esprit et l'occupaient, ne pouvaient lui faire aucun bien véritable. La saison de chasse terminée, Hermann s'ennuyait, ne sachant trop à quoi employer le temps. Jusqu'à l'époque où nous arrivons dans ce récit, les choses s'étaient passées de cette manière, pendant la froide saison. Mais pour Hermann, cela venait de changer d'une façon absolument radicale. À vingt-huit ans, il entra dans la vie avec une sève nouvelle, avec une force morale active, demeurée jusqu'ici à l'état latent, et avec des besoins de cœur tout nouveaux. La conscience du chrétien s'était aussi réveillée chez lui.

Sa dernière conversation avec Ida Rénier et l'explication qui avait eu lieu entre eux, lui avaient fait comprendre bien des choses auxquelles il n'avait pas réfléchi jusqu'à ce moment, et entre autres qu'il n'est pas de la dignité d'un homme de s'arrêter si souvent à considérer la beauté d'une femme, lorsque le caractère de celle-ci laisse trop à désirer. Le départ d'Ida était à cet égard un soulagement pour Hermann, une sorte de bienfait. Tant d'autres jeunes hommes à sa

place eussent été retenus dans les pièges d'une attraction puissante, irrésistible aux âmes vulgaires, pour qui l'extérieur prime tout.

Dès que les travaux de la campagne furent arrêtés par les frimas ou la neige, et que les fusils de chasse reprirent place dans leurs étuis, Hermann organisa ses journées d'une manière nouvelle. La matinée était employée à l'étude, dans sa chambre. Là, il lisait les grands classiques français, qu'il connaissait à peine ; puis les historiens dont les ouvrages avaient paru dans le premier tiers du XIX^e siècle. Il s'adonna aussi à quelques-uns des romantiques de la même époque. Enfin, il consacra des heures nombreuses à s'initier aux mystères du code civil vaudois et aux autres recueils d'articles réglant ce qui a rapport à la procédure, aux lois rurales et forestières. Dans de bons ouvrages et dans un journal, il étudiait l'agriculture rationnelle, en vue des améliorations qu'il se proposait d'introduire dans le domaine de son père.

Après le dîner, lorsqu'il n'était pas possible de sortir, il s'occupait dans un atelier de menuiserie, remis à neuf en outils et en provision de bois. Le soir venu, il lisait avec sa mère, tâchant de choisir de bons articles, plus intéressants et moins excitants que les romans à la mode de cette époque. Enfin il s'accordait de temps à autre une visite chez les dames Brunel, où il trouvait toujours un nouveau charme dans la conversation d'Alice et dans tout ce qu'il apprenait à connaître d'elle et de son caractère. Telle était la vie de ce jeune homme, en ce premier hiver. Pour se secouer le corps, il faisait une bonne course à cheval, soit à la Moraine pour y voir Félicien qu'il n'y trouvait presque jamais, soit à la ville où ce dernier passait des journées dans les cafés et autres lieux publics, ne faisant rien, perdant ainsi un temps précieux avec d'autres jeunes gens, même avec des hommes mariés, dont la principale occupation est d'aller de pinte en pinte, boire chopine et parler politique. Vie malsaine à tous les points de vue ! Elle conduit à l'oisiveté, à des dépenses souvent au-dessus des moyens de celui qui s'y livre ; elle fausse l'esprit, engourdit l'âme et détourne du sanctuaire de la famille. Si quelque chose décline un homme, c'est bien un tel emploi du temps. Qui n'en a connu dont l'existence a été faussée, les jours devenus difficiles et mauvais, pour s'être abandonnées à ce genre de vie ! Les catastrophes déplorables n'ont souvent d'autre cause première que cette lâcheté de principes chez celui qui devrait donner l'exemple d'un travail honnête et régulier.

Parmi les rares propriétaires qui passaient l'hiver à la campagne, dans la contrée dont nous parlons, il y avait M. Douve, allié de Chêne, que nous entrevîmes un jour chez M. Rénier, discutant avec le pasteur Reuter, sur la sortie des enfants d'Israël hors d'Égypte. Ce vieux M. Douve, type original et bizarre, n'avait rien changé à sa maison depuis

cinquante ans. Il vivait là, seul avec sa femme et sa fille unique, les tyrannisant en égoïste, et ne leur donnant un peu d'argent que lorsqu'il ne pouvait faire autrement. Il voulait qu'elles lui rendissent compte de tout, même du prix de leur chaussure ou d'un misérable chapeau de jardin. C'était lui qui payait le boucher, après avoir repesé la viande qu'on lui apportait et vérifié si la charge d'os était proportionnée au poids total. C'était un vrai maniaque, doué d'esprit naturel, d'instruction solide, mais évidemment toqué. Cela l'excusait en bonne partie.

Un jour, par une bise à décorner un bœuf, il arrivait en voiture avec sa fille, chez les Legrand. On n'aurait pas mis un chien à la rue.

— Bonjour, Patrick, dit-il familièrement à M. Legrand qui tisonnait avec les pincettes une énorme bûche de hêtre moitié consumée. J'ai pensé que, les chemins étant gelés, durs comme du fer, la voiture roulerait bien, et j'en ai profité pour vous faire une visite avec ma fille. Il faut habituer les jeunes gens à la froidure ; cela les fortifie et donne de la chaleur au sang. Votre serviteur, madame Legrand. Il fait parbleu bon vous voir ; c'est à peine si vous vieillissez malgré les années. Et votre fils, où est-il ? On dit, et je le crois volontiers, que c'est un modèle de jeune homme, rangé comme un papier de musique et qui monte fort bien à cheval. Pourquoi ne se marie-t-il pas ? Le bruit public était, il y a quelque temps, qu'il pensait à M^{lle} Rénier : cela ne me regarde pas. Mais s'il veut se marier, il lui sera toujours facile de trouver une femme. Dites-lui cela de ma part, madame Legrand.

— Merci, monsieur ; j'aurai soin de l'en prévenir ; mais, pour le moment, mon fils s'occupe d'études sérieuses, et il fait de la menuiserie quand il ne peut sortir.

— C'est bien imaginé ; oui, vous avez un digne garçon. Il fera mieux son chemin que le jeune Rénier, qui passe le temps à buvoter dans les cafés et à courir de lieu en lieu sans rien faire. Je ne comprends pas que son père et sa mère le laissent seul à la campagne pendant qu'ils sont à Nice. Mais c'est leur affaire et non la mienne. Ah ! voici votre fils : Bonjour, mon cher ami : dites-moi un peu : connaissez-vous le prix actuel de la toise de foin à manger sur place, comme disent les amodieurs ? J'en ai 40 toises 56 pieds, que je veux faire consommer dans une de mes étables.

— J'ai entendu parler de 22 francs, répondit Hermann, qui était au courant.

— C'est ce que je pensais. Cet affreux coquin de Borgeon, qui demeure à Praz-la-ville et possède quarante vaches, ne veut payer que 21 francs de mon foin. À moins de 22, il ne l'aura pas. Voilà ma fille Jérmina, une brave enfant de vingt-cinq ans ; elle parle peu, comme vous voyez : pour une femme, c'est un mérite rare.

En effet, M^{lle} Jéromina Douve aurait eu de la peine à placer un mot entre les tirades de son folâtre père. Celui-ci reprit bientôt :

— Bien qu'elle se nomme Jéromina, elle n'est point bonapartiste. C'est une républicaine, avec des tendances centralisatrices, qui lui passeront quand elle sera mariée. Vous souvenez-vous, mon cher jeune homme, de ma discussion avec le ministre Reuter, à propos des Hébreux et de leur sortie d'Égypte ?

— Oui, monsieur ; vous émettiez un doute sur la possibilité de réunir, en une seule nuit, tous les enfants d'Israël et de leur faire prendre ainsi en masse le chemin du désert.

— Parfaitement. Vous avez la mémoire bonne, et je suppose que vous tenez vos comptes en ordre. Les deux choses vont ensemble, ordinairement. Eh bien, oui, ça devait faire, et de nuit encore ! une cohue indescriptible. J'aurais bien voulu voir la chose de près. Quelle est votre opinion sur ce récit de Moïse ?

— Je ne suis pas assez instruit pour le juger au point de vue de la critique historique ; mais j'y reconnais, comme dans les autres livres de la Bible, le caractère de l'inspiration, d'une révélation, si vous préférez ce mot. Il y a, pour tout lecteur non prévenu et sérieux, un accent de vérité divine dans le livre de l'Exode, comme dans toutes les saintes Écritures. Je ne m'arrête ni aux détails qui choquent ma raison, ni à des contradictions apparentes. Il faut se transporter en imagination à l'époque où ces anciens documents ont été écrits, ou seulement retrouvés. Les livres n'étaient point, pour les hommes de ce temps-là, ce que l'imprimerie les a faits pour nous.

— Oui, je suis aussi de cet avis : toutefois, il y a ces deux millions de créatures humaines, les animaux domestiques, et ces montagnes de bagages, que je ne puis entrevoir d'un seul coup d'œil. Lorsque Napoléon I^{er} voulut faire sa déplorable campagne de Russie, il lui fallut du temps pour mobiliser les corps d'armée qu'il emmena périr dans ce lointain et froid pays. Et même chez nous, en 1847, ce ne fut qu'au bout de deux mois que le général Dufour eut les 90 000 hommes de l'armée fédérale. On ne ramasse pas les soldats, même en notre temps où les moyens de transport abondent, comme on puise le sable au bord de la mer.

— Le livre de l'Exode, reprit Hermann, ne dit pas comment les Hébreux se rassemblèrent, ni combien de temps ils mirent à se réunir. La vraie question est de savoir s'ils étaient alors en Égypte, et s'ils en sortirent.

— Certainement ils y étaient, et tout aussi certainement ils en sortirent. Mais j'aurais voulu que l'auteur du livre de l'Exode entrât dans les détails de cet événement. Il dut se passer à cette occasion

des scènes du plus vif intérêt. Malheureusement il n'y a rien.

— Le silence gardé à cet égard est une présomption de plus, je dirai même une preuve de l'entière véracité de l'écrivain sacré.

— Soit, mon cher. Je vois avec plaisir que vous vous occupez aussi de ces questions, et de l'histoire mystérieuse, extraordinaire et miraculeuse de l'ancien peuple de Dieu. — Voilà donc la chasse finie, Patrick. Avez-vous tué bien des lièvres ?

— Non, une vingtaine seulement. Vers la fin de la saison, ils deviennent rusés et très difficiles à tirer.

— Ils font bien. Pour vous, qui avez de la fortune, on dit même une grande fortune, la chasse est une récréation permise. Elle fait, en quelque sorte, partie de votre position sociale. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on délivre des permis de chasse à des individus sans moralité, comme à un certain Villoud, par exemple, lequel est un ivrogne, un chenapan de première classe, un paresseux, qui laisse en friche son terrain, pour aller braconner dans les bois et dans les champs en culture. Vous verrez qu'il finira mal. Les gens du peuple ne devraient pas avoir droit de chasse, dans un pays bien organisé. Lycurgue ne l'aurait pas octroyé à la plèbe de Sparte, comme on le fait chez nous.

— Mais, monsieur, dit Hermann, la loi est la même pour tous. Le gros capitaliste, le grand propriétaire doit s'y soumettre aussi bien que le prolétaire.

— Parfaitement, mon cher, je vois que vous êtes partisan de la démocratie : joie vous en soit. Mais je dis, moi, que si la chasse est une récréation qu'un homme dans la position de votre père peut s'accorder, un simple ouvrier, un homme qui ne possède rien, ne doit pas s'y livrer avec passion, comme l'individu dont j'ai cité le nom.

— C'est à lui de savoir se conduire, dit Hermann. S'il fait mal, il en portera la peine. Mais ce n'est pas à la loi de lui enlever un droit que tous les autres citoyens possèdent.

— Oui, oui, je vois : vous êtes démocrate. Peut-être même êtes-vous partisan du suffrage universel ?

— Je ne suis ni pour ni contre : aucun système politique n'est parfait, et pas mieux le suffrage universel que d'autres.

— Eh bien, moi, je vous dis que ce suffrage est une affreuse bêtise, bonne pour fausser le sens moral d'une quantité d'électeurs et empêcher la nomination de candidats vraiment capables. Vous n'avez qu'à voir ce qui se passe dans la plupart des cas. — Il nous faut retourner, ma fille.

M^{lle} Jéromina repartit donc avec son père, sans avoir pu dire autre chose que *bonjour* en entrant et *adieu* en sortant. C'était une curieuse

manière de la présenter à Hermann, qui, du reste, quelque bonne fille qu'elle pût être, n'aurait voulu d'un beau-père pareil à aucun prix.

Aux Bochons, l'hiver se passait aussi bien que possible. Lorsque le temps le permettait, les jeunes filles sortaient dans l'après-midi. Dans la matinée, M^{lle} Brunel leur donnait des leçons ; le soir, l'une d'elles lisait à haute voix pendant que les autres travaillaient. Leur santé était excellente. M^{me} Brunel les nourrissait bien, et de bonnes promenades dans les bois, parfois même jusque sur le haut de la montagne, fortifiaient les jambes et les poitrines. Alice avait bien pris sa part aussi de cette amélioration. Elle paraissait être la sœur aînée de ses élèves, fraîche et allègre comme elles, bien qu'elle eût sept ans de plus. Sans le souci qu'elle gardait au fond du cœur, elle eût été parfaitement heureuse. Chaque fois qu'elle revoyait Hermann, ce sentiment intérieur devenait plus profond et plus vif. Elle avait beau se dire que c'était une absurdité, une folie de sa part, un mal à couper par la racine, ce mal rebourgeonnait bientôt et disait : me voici. Hermann, de son côté, faisait la même expérience, avec la différence qu'au lieu de combattre ce sentiment, il le cultivait avec amour. De là, une situation qui deviendrait toujours plus tendue, sans que ni l'un ni l'autre se doutât de ce qui existait entre eux réellement. Hermann avait contre lui son père et sa mère, et Alice une position trop chétive, trop précaire, pour oser s'élever si haut. Et puis, n'y avait-il pas la charmante Ida Rénier, qui, en présence d'Alice, appelait Hermann *mon cher ami* ?

CHAPITRE XXII

UN VRAI DÉCLASSÉ



près la bise glacée dont l'honorable M. Douve-de Chêne avait profité pour venir avec sa fille chez les Legrand, le temps se radoucit. Un soleil de fin d'année vint encore égayer les campagnes, à tel point que, dans la semaine qui précède celle de Noël, on voyait des moucheron éphémères danser en l'air par troupes nombreuses. Le sol était dégelé ; on pouvait labourer les champs là où la charrue leur était nécessaire. Hermann et Léonard profitèrent de ce *redoux* inattendu, pour planter une quinzaine d'arbres fruitiers, dans une partie du domaine où il n'y en avait pas encore, bien que l'emplacement fût des meilleurs pour des pommiers et des poiriers. Hermann se rendit chez un horticulteur, où il choisit de jeunes arbres de belle venue, dont les espèces lui furent garanties par le vendeur. Celui-ci avait son établissement près d'une ville dans laquelle il demeurait. Comme Hermann arrangeait les arbres sur son char, il vit passer dans la rue, mais à quelque distance, Félicien Rénier, dans un état d'ébriété voisine de l'ivresse absolue. Depuis le départ de ses parents, le frère d'Ida, livré à lui-même et à l'oisiveté, s'était mis à boire beaucoup, à peu près chaque fois qu'il passait le temps hors de la maison. À la Moraine, il ne restait avec lui que le maître-valet et sa femme, celle-ci faisant la cuisine pour ce petit ménage de trois personnes. Ayant ses coudées franches, Félicien en profitait. Hermann se dissimula derrière son paquet d'arbres greffés, et Félicien passa sans le voir.

Le lendemain, dans l'après-midi, ce dernier arrivait à cheval chez Hermann, comme celui-ci était occupé à combler les creux de ses arbres, mis en terre dans la matinée. Un *brostou* tricoté, comme en portent les jeunes hommes à la campagne, entourait la taille de l'ouvrier propriétaire et en dessinait la forme souple, ainsi que les larges

épaules. Léonard étant occupé à l'étable, reçut la monture du cavalier et lui donna place à côté de Gallo ; puis il engagea Félicien à se rendre auprès d'Hermann, qui se trouvait à deux cents pas de la maison. Sa cravache à la main et le pantalon collant dans ses bottes, Félicien surprit Hermann une pelle ronde aux bras.

— Tiens ! fit-il, je crois vraiment que vous faites l'ouvrage d'un valet de ferme. À quoi pensez-vous donc ? bonjour !

— Bonjour, Félicien, répondit le travailleur. Vous voyez, je fais quelque chose qui m'intéresse, et je travaille avec plaisir. Si je vois grandir ces arbres, s'ils nous donnent plus tard des fruits, ce sera une satisfaction pour moi.

— Je vous trouve terriblement vertueux ; mais tout en admirant votre activité et vos goûts de campagnard, je ne puis m'empêcher de penser que vous vous....

Félicien n'acheva pas.

— Oui, reprit Hermann, dites seulement le mot : je me *déclasse*, n'est-ce pas ?

— Ma foi, mon cher, c'est vous qui l'avez dit. Mais réellement, je trouve que vous ne tenez pas le rang auquel vous avez droit par votre position de famille et de fortune.

— C'est possible, reprit Hermann en achevant d'amonceler la terre autour du pied de l'arbre et du tuteur ; mais il y a plusieurs manières de se *déclasser*. Hier, par exemple, j'ai vu passer dans la rue, à ***, un jeune homme de votre connaissance, qui se déclassera certainement d'une manière bien fâcheuse pour lui et bien triste pour ses parents, s'il continue à se mettre dans l'état où il se trouvait. Dites-lui d'y réfléchir sérieusement, Félicien.

— Oui, je crois savoir de qui vous parlez, fit en riant le jeune buveur. Je me suis laissé surprendre par quelques verres de La Côte bourru, ayant soif et chaud tout à la fois. J'étais venu à cheval comme aujourd'hui. Mais occasion n'est pas coutume.

— Heureusement, reprit Hermann avec sérieux et mettant sa pelle à l'épaule ; mais n'oubliez pas que les occasions de boire sont nombreuses, et que si vous y cédiez aujourd'hui, vous y céderiez encore demain. Cela finirait par une habitude terrible, qui tue le corps et l'âme.

— Vous êtes un vrai philosophe, Hermann. Si tous les garçons étaient aussi sages que vous, le monde serait d'une monotonie insupportable. Nous n'aurons pas toujours vingt ans. À notre âge, il faut savoir s'amuser.

— Oui, mais honnêtement. Venez vous asseoir à la maison. Ma mère nous fera du thé. Avez-vous de bonnes nouvelles de vos parents ?

— Oui, j'ai une lettre de ma sœur qui me charge de vous faire ses amitiés. Je vous les apporte.

— Merci. Vous lui direz aussi les miennes, et à vos parents mes salutations respectueuses.

— Il paraît qu'Ida s'amuse beaucoup à Nice. Dans la pension, il y a d'aimables étrangers. On y danse. Ma mère et ma sœur vont au théâtre assez souvent. Il faudra que j'aille voir un peu tout cela, mais plus tard. Avant d'entrer chez vous, je veux aller chez Turnep. À quelle heure soupez-vous ?

— À six heures. Mais nous pouvons vous offrir quelque chose à manger dans une demi-heure, si vous voulez. Cela vous permettra de repartir de jour. Il est quatre heures. À cinq et demie il fait nuit.

— Eh bien, c'est ça. J'ai deux mots à dire à Jacques Turnep, et je reviens. Savez-vous que sa sœur est un beau corps de femme ? un modèle de statue, vraiment. À propos, que devient M^{lle} Brunel ?

— Nous ne l'avons pas vue depuis quelque temps. Je suppose qu'elle s'occupe de ses élèves.

— Ces jeunes allemandes sont-elles jolies ? Je ne les ai pas vues lorsqu'elles sont venues chez nous. Si M^{lle} Brunel avait une bonne dot, comme Ida en aura une, par exemple, je lui ferais la cour. Elle a des yeux admirables. Mais je ne songe point à me marier. À cinq heures donc, même un peu avant, un verre de vin et une tasse de thé, c'est tout ce qu'il me faut.

M^{me} Legrand prépara ce qu'elle voulait offrir à leur hôte. Dans une maison comme la sienne, on avait toujours de la viande froide, un saucisson, par exemple, ou une tranche de jambon. Puis, l'armoire aux confitures était bien garnie. À la cave, un fromage de premier choix se mûrissait dans une case en pierre, où les cirons²¹ ne se multipliaient pas par centaines de mille, comme dans une caisse en bois. On avait soin de tenir ce fromage humecté de vin. Bref, avant cinq heures, la table était servie, la bouteille de La Côte attendait un tire-bouchon, et la bouilloire en ébullition chantait dans le bac-à-thé traditionnel.

Mais Félicien n'arrivait pas. Ce qui arrivait sous un brouillard remontant du lac sur la plaine et de là jusqu'au Jura, c'était la nuit, une nuit très noire. À six heures, Hermann se rendit chez les Turnep. Félicien n'y était pas.

— M. Rénier est sorti avec mon frère Jacques, après avoir pris un verre de vin, dit Louisa qui était seule. Je suppose qu'ils sont

21 - [NdÉ] Insecte aptère qui se développe dans le fromage et dans la farine et qui est le plus petit des animaux visibles à l'oeil nu. Au XVII^e siècle, avant l'usage des microscopes pour étudier la nature, le ciron fut pris comme le symbole de ce qu'il y avait de plus petit au monde.

allés à l'auberge.

Hermann retourna à la rue. Que faire ? Fallait-il entrer au cabaret pour en ramener Félicien, ou bien l'abandonner à sa volonté ? Il hésitait. Mais peut-être qu'il n'y est pas, se dit-il ; et l'idée que l'admirateur des beaux yeux d'Alice était allé aux Bochons lui traversant l'esprit, il se rendit immédiatement dans la salle à boire de l'auberge, où il trouva Félicien en compagnie de Jacques Turnep et du braconnier Villoud. Les coudes appuyés sur la table, les yeux hagards, la bouche béante, un air stupide, tout dans son aspect accusait une ivresse complète. Hermann était navré. En le voyant, Félicien sourit d'un sourire bestial et lui dit, en essayant de parler :

— Vous allez bien dire que... dire que... je me décline. C'est que... voyez-vous... ah ! c'est chouette !

— Pourquoi l'avez-vous entraîné ici ? dit Hermann aux deux autres.

— C'est parbleu bien lui qui m'a amené, répondit Turnep. Villoud était déjà là quand nous sommes entrés. M. Rénier a dit que nous ne prendrions qu'un verre ; j'ai essayé de le reconduire chez vous ; mais le vin l'a bientôt gagné, et il attend que l'effet soit passé pour s'en aller.

— C'est la pure... vé...ri...té, balbutia Félicien.

— Vous voulez pourtant venir avec moi ? lui dit Hermann.

— Oui, mon cher ; mais quand j'aurai dormi... un moment.

Félicien s'accouda sur la table, laissa tomber sa tête sur ses mains et sommeillait déjà lorsque Hermann le secouant fortement :

— Il ne s'agit pas de dormir ici, lui dit-il. Si vous ne pouvez pas marcher, nous vous porterons. Voyons, Jacques, prenez-le sous le bras de votre côté ; je le prendrai de celui-ci.

Félicien eut beau vouloir se débattre, résister, les deux hommes l'enlevèrent de son banc, l'entraînèrent dehors et, de gré ou de force, le firent marcher jusque devant la maison Legrand, où Hermann donna l'ordre à Léonard de le remplacer, pendant qu'il irait avertir sa mère et ouvrir une chambre. Hermann revint à l'instant. Félicien fut transporté à l'étage. Léonard lui arracha ses bottes, et le malheureux alcoolisé fut étendu sur un lit où l'on eut soin de le couvrir convenablement. Jacques Turnep avait apporté la cravache de Félicien. En la voyant sur une table, Léonard dit à haute voix :

— Si j'étais le maître ici, je prendrais cette cravache, et je lui en donnerais cinquante coups sur le dos. Rien ne fait passer le vin comme une bonne revue de ce genre. Hélas ! fit-il en considérant le jeune ivrogne, on m'avait bien dit que, s'il met une fois le nez dans un verre, on ne peut plus l'empêcher de se griser à fond. Mais je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais vu. Il me faut aller ôter la selle à son

cheval et le mener à la fontaine, car la pauvre bête n'a pas été abreuvée comme son maître. Elle a plus de raison que lui.

Le lendemain, Félicien se leva de bon matin, ayant le corps lourd et les membres éternés. Il trouva Hermann déjà debout, le cheval sellé, le mors à la bouche.

— Ah, ça, dit-il, que s'est-il passé hier au soir ? Est-ce que j'ai pris mal ? je ne me souviens de rien.

— Il s'est passé quelque chose de bien triste. Écoutez, Félicien, voulez-vous donc vous tuer en peu de temps ? Vous n'avez qu'un parti à prendre : abstenez-vous absolument de vin et de n'importe quelle liqueur. Sans cela, vous êtes perdu. Jamais vous ne pourriez résister à la tentation de boire, et le vin est un poison pour vous. Oh ! pourtant, si vous vouliez réfléchir à votre triste état et vous mettre à travailler ! Si vous n'aimez pas l'agriculture, faites autre chose. L'oisiveté vous est pernicieuse. Allez rejoindre vos parents sans tarder, ce sera le mieux.

— J'y réfléchirai. Merci, Hermann.

— Il faut prendre une tasse de café avant de monter à cheval. Venez. J'en ai fait préparer.

— Madame votre mère est-elle déjà levée ?

— Non, ni mon père non plus.

— Eh bien, allons.

Félicien avala son café, mais il ne voulut pas manger. Son estomac refusait la nourriture solide. À vingt-cinq ans, voilà ce que la boisson avait déjà fait de ce jeune homme, en si peu de temps. Mais aussi, pourquoi l'abandonner à lui-même, à des besoins physiques auxquels il n'essayait pas de résister ?

Félicien voulut donner une grosse bonne-main à Léonard pour avoir soigné son cheval ; le vieux domestique refusa nettement.

— Non, monsieur, lui dit-il ; cet argent n'entrera pas dans ma poche. Faites en sorte seulement que je ne vous revoie pas dans l'état où vous étiez hier au soir ; c'est tout ce que je vous demande.

— Il paraît bien que le vin de l'auberge est frelaté, dit Félicien, puisqu'il m'a rendu malade.

— Malade ! monsieur, vous me la chantez belle ! Une drôle de maladie, vraiment. Vous étiez ivre comme une bête ne l'est pas, voilà tout. Excusez-moi de vous dire cela, mais il est nécessaire que vous entendiez la vérité.

De la part d'un domestique, ces paroles étaient dures à entendre. Félicien dut s'y résigner ; et peut-être sa conscience fut-elle plus directement atteinte de cette manière, que par les observations amicales d'Hermann.

— Il est sûr, mon chéri, dit M^{me} Legrand à son fils, quand il vint déjeuner avec elle, que tu aurais eu là un aimable beau-frère, si tu avais épousé Ida. Est-ce tout de bon fini avec elle ?

— Oui, ma mère, absolument fini. Mais je crois qu'il faut lui écrire ce qui se passe. Les parents de Félicien doivent être avertis. Il sera perdu sans retour, s'il continue à vivre seul et à être entraîné au mal.

— Écris, mon chéri ; mais sois prudent dans ce que tu diras. C'est l'avis de ton père qui, lui aussi, ferait mieux de ne pas aller au cabaret avec ce gros bêtê de Turnep. Depuis toi, hier au soir, j'ai lu une bien vilaine histoire d'un nouvel auteur, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

— Pourquoi la lire, si elle est laide ?

— Parce qu'elle est écrite avec un rare talent de style et beaucoup d'esprit. Mais c'est méchant. On est entraîné, page après page, comme le vin entraîne, verre après verre, ce malheureux Félicien.

Hermann écrivit la lettre suivante :

Valagiez, le 18 décembre.

« Chère mademoiselle Ida.

» Voici quelques mots que je vous adresse avec bien du chagrin ; mais il y aurait lâcheté de ma part et un manque de confiance à ne pas vous informer de ce qui se passe. Vous ferez, je vous prie, l'usage le plus discret de ce que je vais vous dire, et vous tairez mon nom.

» Depuis votre départ, j'ai essayé plusieurs fois de faire une visite à votre frère, sans jamais le trouver à la Moraine. Avant-hier, je l'ai aperçu dans la rue, à ***, ayant bu plus que de raison. Hier, dans l'après-midi, il est venu nous apporter vos amitiés, dont nous vous remercions, et de nouveau il s'est trouvé le soir, à l'auberge, dans un tel état d'ivresse, que nous avons dû le mettre dans un lit chez nous. Il y a passé la nuit et vient de repartir à cheval pour la Moraine. Je lui ai parlé sérieusement, comme un ami doit le faire. Il faut absolument que ses parents l'appellent auprès d'eux et lui trouvent une occupation quelconque. S'il passe l'hiver seul ici, je crains qu'il ne s'adonne à la boisson d'une manière inguérissable.

» Désolé d'avoir à vous écrire cela, je demeure, chère mademoiselle Ida, votre ancien ami bien dévoué,

» HERMANN LEGRAND. »

La réponse ne se fit pas attendre.

Nice, Villa Gréco, 21 décembre.

« Cher ami.

» Votre lettre nous a frappés au cœur, mais nous vous remercions de

toute notre âme. Il n'y a qu'un véritable ami qui ait le courage de dire cela. Mon père écrit à Félicien de venir nous rejoindre incessamment. Il lui trouvera de l'occupation dans son ancienne maison de commerce, où il ne sera pas possible qu'il soit entraîné comme en Suisse.

» Nous sommes très bien installés à la pension Villa Gréco, et nous y avons une aimable compagnie. Vous devriez venir avec Félicien, et nous faire une bonne visite. Mais je crois que vous aimez trop la vie à la campagne pour vous plaire beaucoup dans le milieu où je me trouve actuellement. Si vous voyez M^{lle} Brunel, dites-lui mes amitiés. Elle doit être bien occupée avec ses quatre élèves ! Mes compliments respectueux à vos parents.

» Votre sincèrement dévouée,

» IDA RÉNIER. »

CHAPITRE XXIII

INVITATION ET SOIRÉE



Si Félicien Rénier s'était dévoyé peu après le départ de ses parents, il faut dire aussi que depuis longtemps déjà sa conduite n'était pas irréprochable. Il vivait à sa guise, son père n'exigeant pas qu'il travaillât autrement que pour donner un coup d'œil aux affaires de la campagne, auxquelles il n'entendait absolument rien. Homme de bureau, cet ancien associé de la maison Liquéfier, Rénier et C^e, n'avait montré d'énergie morale que pour s'opposer à l'exécution du plan de bâtisse proposé par sa fille. C'était Félicien et Ida qui présidaient aux arrangements le long du ruisseau et à tout le reste. Sous prétexte de ceci ou de cela, Félicien allait courir à droite et à gauche, dînant dans les restaurants quand la fantaisie lui en prenait, et buvant déjà plus que la simple modération ne l'eût permis. On a vu, par ce que nous venons de raconter, où il était arrivé en fait d'excès de ce genre, depuis deux mois seulement. Avait-il d'autres vices cachés, encore plus coupables peut-être ? C'est possible. Le désordre des mœurs va souvent de pair avec l'intempérance de la boisson. Mais on ne parlait pas de cela, tandis que son ivrognerie était parfaitement connue du public.

Hermann Legrand avait suivi un tout autre chemin et conquis de notables victoires sur lui-même. Entré résolument dans une vie active et régulière, il n'avait pas tardé à en éprouver les bienfaits. À cette école du travail et de l'étude, il ne s'était point singularisé. Au contraire, le sentiment d'un temps bien employé lui donnait une expression de contentement, de bien-être moral, qui faisait ressortir encore davantage la distinction naturelle dont il était doué. Un jeune homme riche, de famille bien placée, ne se décline jamais par le travail, celui-ci fût-il d'un genre plutôt inférieur que relevé dans l'opi-

nion. On a vu des fils de millionnaires vêtir la blouse de l'ouvrier et ne pas craindre d'entrer comme apprentis dans des ateliers, d'où ils sortaient plus tard en mesure de gagner honorablement leur pain, si la fortune de leurs parents s'en allait en fumée. Et si Hermann Legrand ne maniait ni l'herminette du charpentier constructeur, ni le marteau du forgeron, il se servait avec intelligence des outils du campagnard, sans négliger pour cela une culture supérieure, en harmonie avec ses besoins et son degré d'instruction. Son père n'ayant jamais fait qu'administrer sa fortune et chasser, il voulait, lui, faire autre chose, et mieux, si possible. Et si sa mère, toute tendre qu'elle était, tenant du reste sa maison avec ordre, s'était trop adonnée à des lectures frivoles, son fils tâcherait d'avoir une femme qui prît la vie avec plus de sérieux et de saine activité. Le difficile serait de faire accepter cette compagne toute trouvée, parce que, hélas ! elle était pauvre et la fille d'un simple horloger mort à la peine. Cette union contrarierait les idées traditionnelles de M. et de M^{me} Legrand, qui, sans se croire des Montmorency au petit pied, se considéraient pourtant comme bien au-dessus d'une famille d'artisans. À toute rigueur, Hermann pouvait s'occuper d'agriculture et cultiver le domaine paternel, mais non se mésallier par un mariage que les gens de sa classe trouveraient très peu convenable dans sa position.

Décidé, quant à lui, à ne pas reculer dans ses projets d'avenir, Hermann essaya auprès de sa mère une démarche qui fut couronnée de succès, et produisit une bonne impression dans l'esprit de ses parents. Voici ce qui se passa.

Deux jours avant Noël, un débiteur de M. Legrand apporta le paiement d'intérêts qu'il devait, et, pour compenser un peu l'ennui que ce retard avait causé à son créancier, il le pria d'accepter une dinde superbe, venant de sa basse-cour et déjà toute plumée. Pas moyen de refuser un présent offert de si bonne grâce ; mais que faire d'une énorme volaille quand on n'est que trois pour la manger ? Il y en aurait bien pour huit jours, sans compter les truffes et les châtaignes dont elle serait farcie.

— Savez-vous, ma mère, une chose qui me vient à l'idée en ce moment, dit Hermann, pendant qu'on examinait la bête ? Faites-vous le plaisir d'inviter M^{lle} Brunel et ses quatre jeunes filles, le soir de Noël. Invitez aussi M^{me} Brunel ; mais elle ne viendra probablement pas. Ces demoiselles ne voient personne de tout l'hiver ; elles sont gentilles, bien élevées, et aussi de très bonnes familles. En même temps, M^{lle} Brunel serait touchée de votre attention ; elle est si recommandable et si distinguée ! Parlez-en à mon père. Si vous êtes de mon avis, vous me donnerez un billet pour M^{lle} Brunel, et j'irai le lui porter ce soir.

— C'est une bonne idée que tu as là, mon chéri. On dit qu'une de ces demoiselles est fort riche et point mal de figure : comme elle a dix-sept ans, peut-être pourrait-elle remplacer Ida Rénier : qu'en dis-tu ?

— Non, ma mère. La distance d'âge serait trop grande, et vous verrez bien vous-même qu'il ne faut pas s'occuper de cette jeune allemande à ce point de vue-là. Faites votre invitation sans arrière-pensée.

M^{me} Legrand parla de ce projet à son mari, qui, après l'avoir d'abord repoussé, finit par ne pas s'y opposer.

— Fais ce que tu voudras, dit M. Patrick, mais ça m'ennuie d'avance. Que veux-tu que toutes ces demoiselles fassent ici quand elles auront soupé ? Leur conversation me cassera la tête. Un homme de mon âge n'a pas besoin de voir sa maison remplie d'une jeunesse féminine, qui se moquera peut-être de moi, et aussi de ton bonnet, sois-en sûre.

— Elles sont trop bien élevées pour se moquer de n'importe qui ou quoi ; et si elles se moquaient, tant pis pour elles.

— Enfin, fais ce que tu voudras. Puisque ça fait plaisir à Hermann, invite-les. Mais que donneras-tu avec la dinde ?

— Nous trouverons bien quelque chose.

— As-tu des truffes ?

— Oui, Léonard en a trouvé une cinquantaine sous les chênes de la Bélangère, un dimanche d'automne où il s'y promenait. Je les ai conservées. Si seulement le piano était accordé, ces dames nous feraient de la musique.

— Ah, bah ! ce piano m'agace les nerfs. Laisse-le tranquille.

Et voilà justement que, le même jour, un accordeur ambulante se présenta pour remettre les cordes qui manquaient au vieil instrument, — un Erard grand modèle, carré-long, — et donner le ton juste au clavier. Le pauvre M. Patrick se voyait battu dans ses résistances. Et s'il avait connu à fond le mobile secret qui faisait agir son fils, c'eût été bien autre chose encore.

À quatre heures, Hermann mit dans sa poche le billet d'invitation de M^{me} Legrand et se rendit aux Bochons. C'était un de ces après-midi d'hiver qui, dans cette contrée voisine des bois, ne manquent pas d'une certaine beauté, d'un charme reposant et tranquille. Il ne fait pas froid ; la nature est morte sans doute, les arbres dépouillés, sauf les chênes encore couverts, dans les taillis, d'un feuillage rouge de brique.

*Les prés sans couleur
Ont perdu leur fleur
Riante,*

dit une vieille chansonnette de M. César Malan ; mais les montagnes sont belles. Les derniers rayons du soleil éclairent les Alpes ; le Jura prend sa teinte violette, et le lac, d'un bleu pâle, s'endort entre les deux rives, montrant, ça et là, quelque haute voile triangulaire sur laquelle se jouent encore de lumineux rayons. Vers le soir, c'est l'heure du repos dans les campagnes ; la terre elle-même en jouit à sa manière, en attendant le réveil d'activité et de vie que lui amènera le retour du printemps.

Hermann trouva les cinq demoiselles au salon, où elles causaient gaiement avant d'allumer la lampe. M^{me} Brunel était à la cuisine, et la Françon au village voisin. Depuis quelques jours, elle ne trayait plus la vache.

Hermann remit le billet, dont le contenu causa une vive surprise à Alice. Elle ne s'attendait point à une telle invitation, qui fut acceptée avec reconnaissance de sa part, et grande joie par les quatre pensionnaires : ce serait probablement la seule qu'elles recevraient de tout l'hiver. M^{me} Brunel affirma qu'elle ne pourrait quitter la maison le soir de Noël, la Françon voulant assister à la messe de minuit, à une grande lieue des Bossons. Bref, pour faire la chose dans les règles, Alice prit une plume et écrivit :

« Madame,

» Nous acceptons avec reconnaissance votre aimable invitation ; ma mère aussi me charge de vous présenter ses remerciements ; mais elle ne pourra pas nous accompagner.

» Veuillez agréer les respectueuses salutations de votre bien dévouée

» ALICE BRUNEL. »

Les jeunes filles étant sorties un moment, Hermann resta seul avec Alice et M^{me} Brunel, venue pour le saluer. Comme il se levait pour repartir, il dit :

— M^{lle} Rénier me charge de vous présenter ses compliments ; elle pense que vous devez être bien seule pendant l'hiver, et bien occupée avec vos élèves.

— Si vous lui écrivez, veuillez aussi la saluer de ma part. Oui, je pense, en effet, que sa vie à Nice doit être bien différente de la nôtre : toutefois, je préfère celle que j'ai ici.

— Et vous avez raison. Plus je vais en avant, plus je me félicite d'être fixé à la campagne.

— Ah ! je crois bien, reprit Alice. Si je pouvais choisir autre chose que mes devoirs de chaque jour, je cultiverais des fleurs, même des légumes, et j'aurais une nombreuse basse-cour, des vaches, des

moutons. Voyez, monsieur, comme je suis ambitieuse. Il me faudrait aussi des livres, un bon piano, et du papier à dessiner.

— Tout cela pourra venir une fois, dit Hermann.

— Oh, non ; je ne me fais à cet égard aucune illusion. Le travail obligatoire sera mon lot pour toute la vie. Je tâcherai de l'accepter de la main de Dieu, comme un bienfait.

— Nous sommes d'accord, mademoiselle, dit-il en lui tendant la main ; je tâche aussi de faire comme vous.

— Oh ! ce n'est pas la même chose. Si vous le faites, c'est parce que vous le voulez bien : c'est un choix qui vous plaît.

— Oui, mais je vous assure qu'un sérieux devoir aussi m'y pousse et m'y encourage. Eh bien donc, dit-il en partant, après-demain à cinq heures.

— Oui, monsieur ; encore merci.

« Ils s'écrivent, se dit Alice quand elle fut seule. Suis-je donc folle, absurde, misérable, d'éprouver ce que je sens pour lui ! Mais il ne le saura jamais. Il faut que la beauté d'une femme ait une bien grande influence sur un homme, pour qu'elle fasse passer sur les défauts de caractère et sur le manque de sérieux dans les sentiments. Autant que j'ai pu en juger, Ida Rénier est toujours la même, c'est-à-dire gentille, très captivante, mais calculatrice et le cœur froid. »

Pauvre Alice, comme elle était loin de se douter de ce que pensait Hermann Legrand !

Les cinq demoiselles arrivèrent à l'heure dite, en jolies toilettes de la saison. Alice était la plus simple de toutes, grâce à son costume de deuil. Mais avec son naturel charmant, la distinction de son langage et de ses manières, elle plut beaucoup à M^{me} Legrand, même à M. Patrick. Hermann s'occupa des quatre jeunesses, causant et riant avec elles, disant parfois une drôlerie qui les amusait royalement. Alice qui l'avait toujours vu dans son air grave et réfléchi, n'en revenait pas de lui trouver une telle gaieté de bon aloi. C'est qu'il était heureux d'avoir si bien réussi, et de constater combien la conversation d'Alice était agréable à sa mère. Il se laissait presque aller à l'idée que, de ce côté-là, toute difficulté finirait par s'aplanir et disparaître. Le bonheur anticipé le dilatait.

La dinde était exquise, Marthe étant un cordon bleu pour une volaille de cette dimension. Elle avait rôti des pommes de terre délicieuses, et, pour le dessert, les pains d'anis, les pêches rouges, les mirabelles ambrées, le La Côte blanc et le vieux Bordeaux, complétaient ce vrai festin de Noël. Si les jeunes filles avaient été des Anglaises, Marthe aurait fait un plum-pudding ; mais ce n'était pas le cas.

Après le souper, M^{me} Legrand ouvrit son piano réaccordé deux jours

aparavant, et pria les dames de faire un peu de musique.

— Oh ! vous, mademoiselle, dit une des Bâloises à Alice, vous, s'il vous plaît ?

Alice ne se fit pas prier. Elle pouvait exécuter de mémoire un grand nombre de morceaux, même difficiles. M. Legrand, qui d'avance avait déclaré que le bruit du piano lui casserait la tête, écouta de toute sa vieille attention de chasseur.

— Je ne croyais pas, dit-il à Alice en la remerciant, qu'on pût tirer de cette *brelingue* des sons pareils. Est-ce que ces demoiselles sont aussi musiciennes ?

— Un peu, monsieur. Mais si vous leur demandez de chanter en allemand, elles le feront volontiers.

— Oui, mesdemoiselles, dit M^{me} Legrand : un de vos airs nationaux, et ensuite un beau cantique de Noël.

Les jeunes filles s'exécutèrent immédiatement. Leurs voix étaient fraîches, suaves, comme elles le sont à cet âge heureux. En outre, elles chantaient fort bien, ayant pratiqué dès leur enfance cet art charmant, trop négligé autrefois dans les familles de la Suisse romande, mais qui se réveille depuis quelques années dans les villages de notre pays.

À neuf heures, les cinq invitées reprirent leurs manteaux et leurs chapeaux. M^{me} Legrand les embrassa toutes les unes après les autres, en commençant par Alice. M. Legrand en eût volontiers fait autant ; mais il se contenta d'un cordial serrement de main. Hermann voulut les accompagner un bout de chemin, en attendant le lever de la lune. Arrivés à Raisse, il les salua, gardant la main d'Alice un instant dans la sienne et lui disant :

— Je vous remercie d'être venues. Vous nous avez fait un vrai plaisir.

— Mais c'est à nous de vous remercier ; et je le fais de nouveau pour ces demoiselles et pour moi.

Chez les Legrand, pareille soirée n'avait eu lieu depuis des années, on peut même dire jamais. Aussi le brave Léonard, déchiquetant à belles dents le croupion de la dinde, disait-il à Marthe :

— Je ne sais pas ce qui se mitonne par là, mais on n'a pas invité chez nous ces demoiselles pour rien. Peut-être qu'une des deux grandes allemandes plaît à M. Hermann. Pour moi, si je devais choisir, je prendrais bel et bien la gouvernante, quand même elle n'aura pas 200 000 francs, comme la sœur de ce vagabond que nous avons hébergé l'autre soir. Avec M^{lle} Brunel, on serait au moins sûr d'avoir une bonne maîtresse, toute simple et gracieuse ; tandis que l'autre, avec son idée de maison neuve, nous traiterait peut-être du haut de

sa grandeur. Il est sûr que mes truffes donnent un bon goût à cette farce ; mais pourtant je préfère les châtaignes entières, avec la grosse peau. Est-ce qu'il n'y a plus rien par là dans ces bouteilles de La Côte ? Regardez *voir* ça d'un peu près, Marthe.

CHAPITRE XXIV

M. DOUVE-DE CHÈNE



Les deux mois de gros hiver, soit janvier et février, parurent longs aux campagnards, surtout à ceux qui, n'ayant pas d'attelage et ne travaillant pas dans les bois, ne pouvaient s'occuper aux champs recouverts d'un pied de neige. Ils ne savaient trop que faire dans leurs maisons, quand ils avaient soigné leur bétail. Ceux qui étaient industriels, adroits, faisaient des corbillons en osiers jaunes, des hottes en côtes de noisetier, ou des ruches en paille pour leurs abeilles. La Société d'apiculture de la Suisse romande n'était pas encore fondée, et la méthode nouvelle, dite *américaine*, n'avait pas fait son apparition dans notre pays. Les anciens ruchers et la vieille routine, sont, depuis quelques années, remplacés en bonne partie par des procédés absolument nouveaux, basés sur une science positive. La récolte du miel se fait en grand, par des apiculteurs intelligents et instruits. Un bulletin mensuel, fort bien rédigé, tient ses lecteurs au courant des expériences faites, et donne d'excellents conseils sur la manière de soigner les *colonies* où travaillent, en nombres immenses, les industriels insectes, dans des cadres mobiles, qu'on leur présente ou qu'on ôte à volonté. Si la poésie de l'*abeiller* populaire disparaît peu à peu de nos campagnes, il est de fait que la production du miel a considérablement augmenté, au profit clair et net des personnes qui se vouent à cette industrie champêtre.

Chez M. Patrick Legrand, il y avait un ancien rucher, placé dans un angle du jardin; on y voyait à l'ordinaire une demi-douzaine de ruches en paille, dont le produit était plus que suffisant pour l'usage de la maison.

Ainsi que je l'ai dit, Hermann employa le temps d'hiver à des ouvrages de main et à des travaux de cabinet. Avec sa mère, il conti-

nuait des lectures intéressantes dans la soirée. M. Legrand écoutait aussi un peu, mais pas longtemps ; le sommeil le gagnait vite au coin du feu. S'il ne faisait pas trop laid dans la matinée, il allait jusqu'aux bois, suivant les chemins battus par les bûcherons, et comptant, vérifiant les traces des lièvres dans la neige. Mais Briffaut restait enfermé au chaud dans l'écurie, à côté du cheval. Si son maître l'eût pris avec lui sans le tenir en laisse, le chien n'aurait pas manqué d'enfiler une piste fraîche et de chasser tout seul, de manière à faire payer une grosse amende à son propriétaire. Celui-ci devrait encore prendre patience pendant de longs mois, avant de retourner à ses chères occupations d'automne.

Appelé à Nice, Félicien avait été placé à Gênes, dans les bureaux de l'ancienne maison de commerce dont son père n'était plus l'associé. Hermann était sans nouvelles du jeune homme.

Vers la fin de février, M. Legrand reçut une lettre de M. Douve-de-Chêne. Le pli carré renfermait une feuille de grand papier à la cuve, ferme, rayé transversalement, et dont les bords jaunis accusaient un siècle d'existence. Elle avait été coupée dans quelque cahier manuscrit où il restait du blanc. Un tel papier aurait fait le bonheur d'un antiquaire, collectionneur de pareilles reliques. Voici ce qu'on lisait sur les deux pages de ce factum, couvertes d'une grosse écriture bâtarde, très lisible :

« Monsieur,

» Un nommé Jean-César Turnep, de Valagiez, par conséquent votre voisin de village, me propose de reprendre un acte de revers de 6000 francs, au 4 %, intérêt exigible au 5 %, s'il n'est payé dans les trois mois dès l'échéance. Le dit acte créé primitivement en faveur de Nicolas Timbresec, propriétaire aux Bochons, soit Bossons ou Buissons, rière Baisse, contre Salomon-Philippe Brunel, vous a été cédé par le dit Timbresec, après quoi vous l'avez subrogé au susdit Turnep qui, à son tour, me l'offre.

» Or, monsieur, je prends la liberté de vous demander pour quel motif vous avez passé ce titre au particulier ci-dessus, qui me paraît être un finaut de première classe. Sous son air bon enfant et simple, il pourrait bien cacher une âme rusée, habile à duper le prochain. Ou je me trompe fort, ou cela est. On dit ce paysan riche. Bref, vous me rendriez service en me disant si le titre est bon, soit au point de vue de l'hypothèque, soit sous celui du débiteur, qui est une fille nommée Alice Brunel, le père de la dite étant mort il y a six mois. D'après ce que vous m'écrirez, je donnerai suite à l'affaire, ou je l'abandonnerai.

» Un mot encore, avec votre permission. Le bruit a couru dans nos

régions que le fils Rénier se grise comme un cordelier. En savez-vous quelque chose ? Cela m'intéresse, le dit jeune homme étant venu en décembre nous rendre visite, et ayant adressé des compliments à ma fille unique Jérmina. Celle-ci a trouvé votre habitation charmante ; elle aime la simplicité de la vie à la campagne ; elle adore les poules et les canards. Mon fermier Racle ne me paie pas. C'est un démocrate ; je crois même qu'il est franc-maçon. Ce qui est certain, c'est qu'il va plus souvent au cabaret qu'au prêche. Ah ! mon cher monsieur Patrick, il y a bien du mal sur la terre, depuis fort longtemps. Je vous salue,

» DOUVE-DE CHÊNE. »

Cette lettre fit faire de bons rires à M^{me} Legrand, familiarisée qu'elle était avec le style des écrivains de la *Revue des Deux-Mondes*. M. Patrick s'en divertit aussi à sa manière. Voyant son père de belle humeur, Hermann en profita pour lui faire la proposition, ou plutôt l'insinuation suivante :

— Si j'étais à ta place, mon père, lui dit-il, voici ce que je ferais. Au lieu de donner une opinion à M. Douve-de Chêne, je reprendrais de M. Turnep la créance en question. Tu vois que M^{lle} Brunel se tire très bien d'affaire ; elle payera l'intérêt exactement à l'échéance, et il nous sera toujours agréable de traiter avec elle. En redevenant son créancier, tu lui rends service ; et comme son conseil judiciaire, tu as une autorité morale incontestable sur elle. Elle ne fera jamais rien qui puisse te désobliger. Je te conseille donc de reprendre ton ancien acte de revers, puisque M. Turnep veut s'en défaire. N'as-tu pas reçu l'autre jour le remboursement d'une somme égale au titre en question ?

— Oui, répondit le père. J'avais, moi aussi, un peu pensé à ce que tu dis, car j'ai remis l'acte de revers à Turnep dans un moment où je redoutais d'avoir des embarras avec l'hoirie Brunel, et j'ai regretté dès lors de m'en être défait. Va dire à Turnep que je suis prêt à le reprendre aux mêmes conditions où je le lui ai cédé. S'il ne consent pas à perdre quelques mois d'intérêt, je les lui bonifierai.

Hermann réussit dans sa négociation, et le transfert du titre eut lieu le jour même. Au lieu d'écrire à M. Douve-de Chêne, M. Legrand proposa que son fils allât donner lui-même la réponse au vieil original, et rendre ainsi la visite qu'on lui devait.

— En même temps, dit M. Patrick, examine un peu de près cette demoiselle Jérmina. Cause avec elle. On la dit bonne fille, pas du tout nigarde. Mais son père lui coupe la parole et la tient sous un régime de fer. Puisque tu as renoncé à M^{lle} Rénier dont les allures mondaines ne nous convenaient guère, je ne vois pas pourquoi tu ne

t'adresserais pas à M^{lle} Douve, si d'ailleurs elle te plaisait. M. Douve doit avoir une belle fortune.

— J'irai demain, dit Hermann, sans rien ajouter de plus au discours de son père.

Au moment fixé, il se rendit à cheval au domicile de M. Douve. Il trouva le propriétaire occupé à scier une bûche de hêtre sec, dans un hangar dont la porte en claire-voie laissait entrer la bise et tous les vents. Hermann attacha Gallo à un anneau de fer scellé dans le mur, puis il vint saluer M. Douve.

— Ah! c'est vous, M. Legrand fils; bien; laissez seulement votre bête dehors; il ne fait pas froid. Je scie mon bois moi-même, comme vous voyez. Pourriez-vous me dire combien il faut de coups de scie pour traverser cette bûche?

— Non, pas exactement; mais si votre outil n'est pas fraîchement aiguisé, je suppose que la lame doit cheminer deux cents fois avant de couper la bûche.

— Deux cent quatre, mon cher monsieur; je vois que vous avez le coup d'œil juste. Il vous faut entrer.

La maison de M. Douve-de Chêne était un de ces anciens bâtiments du XVIII^e siècle, ayant abrité dès lors cinq ou six générations de propriétaires, dont le dernier était le plus original, le plus bizarre de tous. On n'y faisait jamais de réparations, ni à l'extérieur, ni dans les appartements. Ce qui avait été bon pour le grand-père devait être bon pour le petit-fils. La dépendance habitée par le fermier Racle était à l'avenant, dans un ordre de choses absolument savoyard.

— Je regrette que ma femme et ma fille soient absentes, dit M. Douve, car votre visite leur eût été agréable. Mais les femmes ont le diantre pour aimer à courir. Les miennes se sont fait conduire à la ville par mon fermier, qui me portera bel et bien en compte 3 francs pour cette course. Ces dames voulaient profiter du beau temps d'aujourd'hui, sans doute pour acheter plusieurs choses dont elles n'ont nul besoin. Voyez-vous, mon cher monsieur, un homme est vite ruiné, s'il permet à sa femme d'acheter tout ce qui lui vient en tête. Quand vous serez marié, — je crois que vous êtes encore garçon?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, quand vous serez marié, et votre femme eût-elle deux cent mille livres de dot, ne lui donnez d'argent que le moins possible, peu à la fois, et faites-la catégoriser sur l'emploi qu'elle veut en faire. C'est une règle dont un homme prudent ne doit jamais se départir. Vous m'apportez la réponse de votre père?

— Oui, monsieur.

— Ce Turnep, qui me propose la subrogation du titre dû par la fille

Brunel, est un prêteur qui n'attache pas son chien avec des saucisses : il tient évidemment à ne pas garder la créance, et ne dit pas la raison pourquoi. Je me méfie de ce compagnon : il a le dos large et les jambes courbes, deux choses, deux particularités qui ne vont pas bien ensemble. Je lui ai offert un verre de mon vin, puis un second, puis un troisième, et je crois vraiment que le drôle aurait bu toute la bouteille, si j'avais continué à verser. Je crains de tomber dans un piège en me chargeant de son papier, dont votre père avait jugé bon de se défaire. Que me fait-il dire M. Patrick ?

— Qu'il s'est décidé à redevenir créancier de M^{lle} Brunel. Le titre lui a été subrogé hier.

— Ah ! diantre ! je le regrette. Ce doit être un bon placement. En général, une femme qui a de l'ordre dans ses affaires paie mieux qu'un homme. J'avais justement une somme assez forte qui ne rapporte rien ou peu de chose chez Lombard, Odier et C^{ie}, à Genève, où elle est en dépôt ; et j'aurais été bien aise d'en retirer 6000 francs, lors même que le taux de la créance Brunel est assez bas, le quatre seulement. Il n'y a donc plus rien à faire de ce côté-là. Puis-je vous offrir un verre de vin ?

— Merci, monsieur : je n'ai pas soif, et, à moins d'un travail fatigant, je ne prends pas de vin entre les repas.

— C'est une excellente habitude, bien rare dans le pays d'ivrognerie que nous habitons. À propos : dites-moi un peu ce que le fils Rénier devient à la Moraine ? Il n'est pas revenu chez moi depuis la fin de l'année. Se grise-t-il toujours ?

— J'espère que non. M. Félicien Rénier a rejoint ses parents à Nice au commencement de janvier, et l'on nous a dit qu'il travaille dans les bureaux de l'ancienne maison de commerce de son père, à Gênes.

— Ma foi, tant mieux. Là-bas, on aura su le museler. Sa sœur est-elle mariée ?

— Nous n'avons reçu aucune communication à cet égard.

— C'est une fort belle fille ; mais si son futur mari lui laissait gouverner la bourse, ou seulement y puiser à volonté, ils iraient bientôt l'un et l'autre à l'hôpital. Elle a le goût de la dépense pour sa toilette. Au reste, vous la connaissez. Cette péronnelle se permettait même de critiquer mon habitation, qu'elle appelait une bicoque. Vous verrez que l'argent lui fondra entre les mains. Mais cela ne me regarde pas. Si vous attendiez à ce soir pour repartir, nous mettrions votre cheval dans l'écurie, à la place de celui de Racle, qui a conduit mes deux dames à la ville, et vous prendriez avec nous une tasse de café au lait. Vous feriez connaissance avec ma fille.

— Je vous suis très obligé, monsieur, mais je vais repartir. Veuillez

présenter mes respects à ces dames. Mes parents aussi vous saluent.

— Revenez une autre fois, mais pas un samedi, parce que la servante écuré le corridor et lave l'escalier, ce qui est pour moi l'abomination de la désolation. Les servantes ont la passion des écurages, uniquement pour faire pourrir les *carrons* et la molasse. Si je gronde notre Salomé quand je lui vois prendre une *panosse*, elle me répond : « Je fais cela par ordre de madame. » Lorsque vous serez marié, ne permettez jamais qu'on écuré les carrelages dans votre maison. Cette humidité qui s'infiltré dans les murs, amène parfois des fièvres malignes, des éruptions douloureuses. Je suis, par exemple, persuadé que l'exanthème dont je fus atteint il y trente ans n'avait pas d'autre cause. Je fus guéri par les soins du docteur Humérus, un praticien de réputation universelle ; mais le traitement dura longtemps, coûta une grosse somme, et la maladie me fit beaucoup souffrir.

Ce fut après ce dernier détail personnel qu'Hermann prit congé de M. Douve-de Chêne, ne pouvant s'empêcher de rire sous cape au souvenir de tout ce que cet homme bizarre lui avait dit. Par ses manies ridicules, le père de M^{lle} Jérmina se déclassait dans l'esprit des gens de sa société, et se faisait une réputation de pince-maille chez ses inférieurs. Mais le pauvre homme n'était sans doute pas complètement responsable de ses étrangetés d'esprit et de caractère. Les physiologistes modernes sont assez disposés à croire que l'hérédité morale et intellectuelle se transmet, aussi bien que l'hérédité physique.

Pour achever ce qui avait rapport au transfert du titre, Hermann alla le présenter à M^{lle} Brunel, qui fut tout heureuse de se retrouver débitrice de M. Legrand et apposa de nouveau sa signature, avec un vrai contentement.

Les deux derniers mois d'hiver s'étaient fort bien passés aux Bossons, pour tous ; et maintenant la Françon allait commencer à semer les premières graines de légumes le long des murs exposés au midi. Rien de nouveau ne s'était montré pour nos deux jeunes gens, lorsqu'une nouvelle importante leur fut communiquée.

CHAPITRE XXV

MALADE



C'était dans les premiers jours d'avril. La campagne commençait à reprendre vie un peu partout, excepté dans les montagnes, où l'hiver régnait encore. À la plaine, on labourait, on semait, on plantait. Les vigneronns avaient terminé la taille des ceps ; ils prenaient le fossoir, et, sur tous les coteaux, on voyait des ouvriers occupés au rude labeur de la première culture donnée à la vigne. C'était une animation générale. Les prés s'émaillaient de primevères, de scilles et de violettes. À tous les rameaux des arbres fruitiers, les boutons à fleurs se gonflaient, pour donner bientôt essor aux pétales encore enfermés dans leur enveloppe. De toutes parts, c'était le recommencement de la vie en plein air, et d'une louable activité.

Hermann arrivait d'un champ où il avait semé de l'avoine. Une transpiration abondante se produisait aux épaules et à la poitrine, sous le frottement du sac et à l'action d'une marche fatigante sur le labourage ; cette transpiration mouillait la forte chemise du semeur, comme si elle eût été trempée dans l'eau.

En arrivant à la maison, il trouva sur la table une lettre dont l'enveloppe portait le timbre de Nice. Elle était adressée à M^{me} Legrand et ouverte. Celle-ci la donna à son fils, qui lut ce qui suit :

« Chère madame Legrand,

» Je n'ai qu'un moment dont je puisse disposer ; j'en profite pour vous annoncer tout de suite la grande nouvelle. Ma fille a été demandée par M. le baron Adrian Philistà, un aimable jeune homme de trente ans, dont nous avons fait ici la connaissance. Ida s'est décidée en sa faveur, et le mariage aura lieu prochainement. Nous sommes heureux de cet événement, tout en regrettant le départ de ma

filles pour la demeure assez éloignée où elle devra s'établir. Notre gendre futur possède une terre dans son pays ; il y conduira Ida, au retour de leur voyage de noces. Pour ma part, j'aurais bien préféré un établissement plus rapproché de nous. Vous comprenez si tout cela nous préoccupe et va me donner de l'ouvrage. J'en causerai plus au long avec vous, quand nous serons de retour à la Moraine. En attendant, recevez tous nos compliments affectueux. »

ADOLPHINE RÉNIER.

» P. S. M. Philistà est seul de sa famille. Il est à Nice avec une tante, M^{me} la baronne de Trouvance, qui le considère comme son fils. Cette dame est veuve et n'a pas d'enfants. »

— Très bien, dit Hermann après avoir lu.

Sa mère, qui était sortie, revenait de donner du grain à ses poules et rapportait une demi-douzaine d'œufs tout frais.

— Que dis-tu, mon chéri, de cette aventure ? fit-elle en posant les œufs.

— Je pense, ma mère, que j'ai eu de la chance en ne m'attachant pas fortement à Ida. Puisqu'elle épouse un baron, la vie simple qu'elle aurait eue chez nous ne l'aurait pas rendue heureuse. Je lui souhaite bien du bonheur dans sa nouvelle position.

— C'est une sottise, reprit la mère ; une parfaite sottise. On aurait bien pu nous souffler un mot de ce qui se passait, et peut-être qu'au dernier moment tu te serais avancé tout de bon.

— Non ; cela m'aurait été impossible. J'éprouve, au contraire, un véritable soulagement de cette décision. De toutes manières, il vaut mieux n'avoir pas été avertis. Vous allez répondre à M^{me} Rénier et dire nos félicitations réunies.

— Oui ; mais je n'allongerai pas. J'avais toujours espéré qu'au retour prochain d'Ida, des rapports plus intimes s'établiraient entre vous deux ; et voilà que tout est fini.

— Ne le regrettez pas. Pour moi, je suis très content de ce qui arrive. Ce qui est plus important pour la minute, c'est de ne pas garder plus longtemps mon linge mouillé sur le dos ; il commence à se refroidir.

— Eh ! oui, dépêche-toi d'en changer. Mets une flanelle. Au printemps, on a vite pris un refroidissement.

M. Patrick ne fit pas de longues réflexions sur le prochain mariage d'Ida. Il dit seulement que, devenue baronne Philistà, une villa moderne ne lui suffirait plus ; il lui faudrait sans doute un château avec tourelles, un parc, des équipages et une livrée.

Alice avait aussi reçu une lettre :

« Ma bien chère, lui disait Ida, je suis la plus heureuse des fiancées. M. Philistà m'adore ; il me le répète à tout moment. Je l'aime beaucoup aussi. Il est grand et d'un charmant caractère. Son père et sa mère sont morts. Seul descendant de sa famille et baron, il vit avec sa tante, M^{me} la baronne de Trouvance, qui le considère comme son fils. Nous irons faire un beau voyage, avant de nous fixer, pour l'été, dans les propriétés d'Adrian. Voilà, ma bien chère, des perspectives qui ne ressemblent guère à celles que j'avais à la Moraine, chez mes parents. Adieu, avec mes bons souhaits pour votre bonheur.

» IDA RÉNIER. »

Cette lettre causa une émotion douloureuse à Alice. Elle avait cru jusqu'ici qu'Ida aimait Hermann, et que cet amour était partagé. Or, si cela était, comment M^{lle} Rénier pouvait-elle abandonner sa première affection pour la donner à un autre, qui probablement en était moins digne ? Mais cela ne l'étonna pas. Connaissant le caractère superficiel et mondain, intrigant même de la nouvelle fiancée, elle arriva bien vite à la conviction qu'Ida avait été charmée de devenir baronne, et que la vieille maison des Legrand ne pouvait soutenir la comparaison avec l'avenir brillant qui s'ouvrait ailleurs. Hermann avait donc été laissé à ses vertes prairies et à ses champs, sans regrets et sans remords de l'infidèle. Alice était indignée d'une telle conduite. Le ton de la lettre d'Ida était bien de nature aussi à montrer la futilité de celle qui l'avait écrite.

Mais comment Hermann supporterait-il ce terrible coup ? Lui, si bon, si dévoué, si plein de délicates attentions, même à l'égard d'une personne qui lui était indifférente quant aux sentiments du cœur, comment supporterait-il le coup terrible qui le frappait ? Oh ! l'ingrate, la mauvaise, se disait Alice dans ses suppositions gratuites. Elle aurait voulu voir Hermann pour mieux juger de son air et de son chagrin, mais elle comprenait bien que ce n'était pas le moment de faire une visite à M^{me} Legrand.

Huit jours se passèrent ainsi, sans se rencontrer de part et d'autre. Enfin, n'y pouvant plus tenir, et ayant d'ailleurs des emplettes à faire dans un magasin à Valagiez, Alice vint au village avec l'intention d'entrer chez M^{me} Legrand. Elle rencontra dans la rue Louisa Turnep, dont l'air mystérieux la frappa tout de suite. Louisa la saluant lui demanda si elle avait des nouvelles de M. Legrand le fils.

— Non, répondit Alice ; de quelles nouvelles est-il question ?

— Comment, mademoiselle, vous ne savez donc pas que M. Hermann est malade, si gravement malade, qu'on le dit en grand danger de mort ?

Alice fut sur le point de tomber évanouie : elle s'assit sur une tige de bois déposée au bord du chemin.

— Je vous en prie, dit-elle quand son émotion lui permit de parler, qu'est-il arrivé ? Je ne sais rien.

— Eh bien, mademoiselle, voici comment on raconte la chose. D'abord, M. Hermann s'est trop fatigué en travaillant au soleil ; ensuite, un jour qu'il venait du champ ayant eu très chaud, il a reçu une nouvelle qui, naturellement, lui a causé de l'émotion : c'était la nouvelle du mariage de M^{lle} Rénier. Là-dessus, il a eu un refroidissement qui a dégénéré en fièvre nerveuse si forte, qu'on dit que c'est un véritable typhus. Mon papa va souvent demander des nouvelles. Hier, elles étaient bien mauvaises. Nous ne savons rien encore aujourd'hui. Quel malheur, n'est-ce pas, si nous perdions ce cher M. Hermann ! Tout le monde l'aime. Oh ! moi, d'abord, je le pleurerais de toute mon âme. Et que deviendraient ses pauvres parents ?

Alice Brunel ne put en entendre davantage. Les propos de Louisa Turnep enfonçaient toujours plus profondément le poignard dans son cœur. Ah ! comme elle comprit en ce moment à quel point elle aimait Hermann ! Malgré son peu de force à la suite d'une secousse morale pareille, elle se rendit à l'instant chez M^{me} Legrand, qu'elle rencontra devant la maison.

— Ah ! mademoiselle, lui dit la pauvre mère affolée, dans quel abîme de misère nous sommes tombés ! Mon enfant chéri, mon fils, mon excellent fils, en proie à une maladie si grave ! Et le docteur qui n'ose pas nous rassurer. Il dit que la maladie suit son cours régulier ; mais nous savons, hélas ! que les fièvres de ce genre ont parfois des retours fâcheux, quand on se croit presque guéri. Oh ! j'en perdrai la tête. Mon mari est plus sombre qu'un tombeau. Enfin, chère mademoiselle, nous sommes menacés d'un terrible malheur. Vous qui pouvez prier, suppliez Dieu d'avoir pitié de nous.

— Je n'y manquerai pas, chère madame. Qui soigne monsieur votre fils ?

— Léonard, notre brave Léonard. Il veille chaque nuit, et passe une bonne partie du jour dans la chambre du malade. Nous avons pris un homme pour le bétail. Je ne veux pas vous faire entrer ; cette fièvre est contagieuse. Il ne faut pas vous exposer au danger.

— C'est par M^{lle} Turnep que j'ai appris, il y a un moment, la maladie de monsieur votre fils. Nous ne savions absolument rien de ce qui vous concerne. Sans cette ignorance, je serais venue tout de suite. Espérons, chère madame, que Dieu ne vous éprouvera pas au delà de vos forces. Il peut donner une bonne issue à la maladie et vous rendre tous heureux.

— Ah ! qu'il vous entende ! Oui, qu'il ait pitié de nous !

Ayant fait asseoir Alice sur un banc devant la maison M^{me} Legrand lui raconta les débuts de la maladie d'Hermann. Le lendemain du jour où il revint du champ tout en transpiration, il se plaignit d'un violent mal de tête, puis d'un abattement général, et bientôt l'état nerveux et la fièvre se déclarèrent d'une manière intense. Le docteur dit que c'était un effet du printemps et les suites d'un refroidissement. Des préoccupations intimes et profondes pouvaient aussi, disait-il, avoir contribué à la maladie.

— Or, vous savez, continua M^{me} Legrand, qu'avant le vingt-quatrième jour on ne peut être sûr de rien. Il nous faudra donc attendre encore deux mortelles semaines, dans une angoisse de tous les instants.

Alice ne fit pas de questions au sujet du mariage d'Ida Rénier ; en en parlant la première, elle craignait, ou de faire de la peine à M^{me} Legrand, ou de se compromettre elle-même. M^{me} Legrand n'en dit rien non plus, en sorte qu'Alice revint chez elle avec la conviction toujours plus arrêtée que la véritable cause de la maladie d'Hermann était la rupture de sa relation intime avec la future baronne.

On sait combien elle se trompait à cet égard.

L'état actuel d'Hermann était dû probablement à l'action d'un ardent soleil de printemps, et à des travaux auxquels il n'était pas encore assez habitué ; puis au refroidissement éprouvé en rentrant à la maison. La nature trop concentrée de ses préoccupations au sujet d'Alice avait bien pu contribuer aussi au développement rapide de la maladie. Ainsi, pendant qu'Alice accusait Ida d'avoir frappé Hermann au cœur par un abandon volontaire et coupable, c'était elle qui, sans le savoir, avait occupé profondément la pensée du jeune homme. Pour être complet dans les explications données au lecteur à ce sujet, nous devons ajouter qu'à l'âge où Hermann était arrivé, il se produit souvent une crise fâcheuse dans la santé, comme aussi, hélas ! c'est à cette époque de la vie que les maladies de poitrine font leurs victimes. Enfin, et surtout, le typhus peut avoir pour cause première un empoisonnement résultant d'une eau malsaine, ou d'émanations putrides du sol.

Quoi qu'il en soit, Alice Brunel se sentit atteinte au fond du cœur. Ne pas revoir vivant celui qui s'était montré si bon, si dévoué pour elle ; avoir connu la puissance d'un amour non partagé, et ensevelir ce sentiment dans le tombeau, si le tombeau s'ouvrait pour Hermann ; et s'il ne s'ouvrait pas, ne jamais laisser paraître cette vérité, cette flamme cachée, — c'était une situation amère, pleine de tourments intérieurs. L'épreuve qui avait accablé son père lui serait-elle envoyée

d'une autre manière, et faudrait-il tomber dans la désolation au moment où, grâce à son énergie et à la protection bienveillante d'Hermann, la vie semblait avoir repris un cours heureux pour elle et sa mère ? Et ces vieux parents, s'ils perdaient leur fils unique ? À quoi leur servirait la fortune et que deviendraient-ils dans leur isolement ? Hermann était le soleil de cette demeure. Quand il n'y serait plus, les ténèbres seules y régneraient.

Durant les deux semaines qui suivirent, M^{me} Legrand et son mari passèrent par le creuset où l'or s'affine. Ce n'était pas le cas, pour la pauvre mère, d'aller demander des consolations aux romanciers de la *Revue des Deux-Mondes*. Que lui auraient-ils dit ? Non, ces lectures lui faisaient horreur. M^{me} Legrand fit mieux. Elle s'agenouilla devant Dieu et revint aux psaumes de délivrance ; elle chercha dans l'Évangile cette parole du Fils de l'homme : « Vous aurez de l'angoisse au monde ; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. » Elle put prier, remettre enfin la vie de son fils bien-aimé entre les mains du Prince de la vie, et elle attendit l'exaucement sans se révolter d'avance contre une volonté contraire à la sienne. Une mère peut beaucoup si elle veut agir avec Dieu. Chez M^{me} Legrand, il se fit une révolution intérieure dont elle ne parla pas, mais qui agit puissamment sur son âme.

Quant à M. Legrand, il errait autour de la maison comme un condamné, non aux travaux forcés à perpétuité, mais aux pensées les plus sombres, aux prévisions les plus désolantes. Jamais il ne retoucherait un fusil de chasse, si son fils venait à mourir ; jamais il ne retournerait aux bois, dans les postes où tant de fois il avait fumé sa pipe, pendant qu'Hermann, placé ailleurs, prenait la résolution d'employer utilement sa vie. Si Léonard quittait un moment la chambre du malade, M. Legrand lui demandait d'une voix tremblante :

— Comment est-il ?

— Il est assoupi, ou bien il rêve à haute voix.

— Dit-il des choses compréhensibles ?

— Pas toujours. Tout à l'heure, il disait : « Oui, madame la baronne, vous êtes bien belle, mais ce n'est pas vous que j'aime. »

— A-t-il nommé d'autres personnes ?

— Non, une seule fois il a dit : « Ce serait bien beau, Alice. » Ah ! monsieur le père, si M. Hermann part, je partirai aussi avec lui. Jamais je ne supporterai de le voir mourir sans mourir moi-même. Je lui avais bien dit de ne pas s'échauffer en semant l'avoine. On sentait que le soleil était mauvais ce jour-là. Et puis, je *sais* qu'il a bu de l'eau de la source qui sort au bout du champ ; qui sait si cette eau n'a pas été empoisonnée par celle de l'étang, où l'on noie souvent des chats qui s'y putréfient ? Enfin, attendons encore cinq jours, et nous

verrons ce que dira le médecin. — Est-ce que François Gloz soigne convenablement les vaches ? Et le pauvre cheval ! C'est lui aussi qui serait malheureux, si son maître venait à manquer !

CHAPITRE XXVI

CONVALESCENT



e terme des cinq jours attendu avec tant d'anxiété arriva sans rechute ; puis cinq autres jours passèrent, pendant lesquels Hermann se sentit renaître à la vie. La lucidité de la pensée et de la parole avait complètement reparu et se maintenait ferme, sans aucun retour de rêverie. La situation était nette, l'empoisonnement expulsé. Ah ! ce fut avec un sentiment de profonde reconnaissance que M^{me} Legrand remercia le Père céleste qui lui rendait son fils. M. Patrick aussi, bien qu'il exprimât peu ce qu'il éprouvait, versa bien des larmes en secret, durant le mois d'angoisse qu'il venait de passer. Quant à Léonard, il était radieux. Nous ne dirons rien d'Alice, comprenant trop bien ce qu'elle avait éprouvé pendant que le corps, l'esprit et l'âme d'Hermann étaient sous la domination de cette mystérieuse et si souvent fatale maladie. M^{me} Brunel était venue plusieurs fois s'informer des nouvelles ; Alice venait aussi, et quand l'une des deux dames ne pouvait pas quitter la maison, elles envoyaient la Françon, qui tâchait de voir un moment Léonard, pour en attraper une parole sûre.

— Quelle idée avez-vous sur ce que ça donnera ? lui dit-elle un jour.

— Je n'ai point d'idée.

— Mais, enfin, est-ce que le jeune monsieur z'a bien mauvaise mine ? Vous pouvez bien me dire ça ; je n'en parlerai pas.

— Oui, qu'il a mauvaise mine : il suffirait d'une petite imprudence pour amener une catastrophe.

— Diantre ! ça serait terrible. Eh bien, écoutez *voir*, Léonard : moi, je crois qu'il guérira. J'ai vu en chemin quelque chose qui me donne bon espoir.

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Ça ne se dit pas ; mais soyez sûr que le jeune homme ne mourra

pas cette fois.

— Que Dieu vous entende ! Mais, allez-vous-en : vous me retenez là quand je devrais être en haut.

Ce que la Françon avait vu, — elle le dit plus tard, — c'était une vipère qui traversait le chemin devant elle, dans la poussière où la bête venimeuse marquait un sillon en zig-zag. Sans hésiter, la savoyarde lui écrasa la tête sous le fort talon de sa chaussure. Or, à ses yeux, c'était l'indice d'une victoire, dont elle appliquait le sens à la délivrance d'Hermann.

Lorsque, pour la première fois, le malade put se lever et marcher jusqu'à la fenêtre de sa chambre, il vit la campagne toute verte et les arbres en fleur. C'était dans la seconde semaine de mai. Retardée pendant quelque temps, la végétation avait pris, depuis huit jours, un développement extraordinaire. L'herbe était haute dans le verger, et tout au loin les prairies et les blés montraient leurs grandes étendues d'un vert foncé. Ça et là les champs de colza étalaient au soleil leurs tapis d'or. Le bosquet naturel, convoité autrefois par Ida pour y bâtir une villa moderne, se montrait en un vaste bouquet de fleurs blanches et roses. Puis, à quelques pas de là, le grand chêne commençait à déplier son feuillage endormi jusqu'à ce moment.

Hermann était comme en extase devant ce tableau de vie dans la nature ; lui-même aussi se sentait comme renouvelé dans tout son être, à la suite de l'état mystérieux et sombre d'où il sortait.

« Que c'est beau ! pensait-il. Et dire que tant d'hommes préfèrent se bâtir des villes immenses, plutôt que de vivre en présence des œuvres magnifiques du Créateur ! »

— Dites-moi, Léonard, un jour que ce dernier lui faisait une visite, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui m'avez soigné durant tout le temps de ma maladie ?

— Je pense bien que c'est moi ! Qui donc aurait pu rester auprès de toi le jour et la nuit ? madame la mère en était bien incapable, et monsieur le père était plus triste qu'une porte de prison. Ah ! c'est lui qui en a ravalé des larmes ! Enfin, ce temps misérable est passé, grâce à Dieu.

— Oui, comme vous dites, Léonard : grâce à Dieu. Mais je suis bien reconnaissant de tout ce que vous avez été pour moi.

— Ne parlons pas de ça, monsieur Hermann. Parlons plutôt de notre avoine. Comment diable l'as-tu semée ? Elle a levé par poignées, au lieu d'être égalisée sur le terrain. Il paraît que tu l'as jetée en monceaux. Cette levée a une façon de chien. Heureusement c'est loin de la route, et on ne peut le voir que de près. Quand on sème l'avoine, il faut la lancer vivement, plus vivement que le blé, sans quoi elle ne

s'éparpille pas assez. Tu sauras cela pour une autre fois. Et puis, monsieur, je présume que vous ne serez pas curieux de retourner boire à la source, comme vous l'avez fait. C'est cette eau qui vous a empoisonné : vous aviez très chaud, et je me suis assuré qu'il y avait dans l'étang au-dessus, une demi-douzaine de petits chats, avec leur mère, tous en pleine putréfaction. Faut-il être bête de noyer les chats, pendant qu'il est facile de s'en défaire autrement, et de les enterrer tout de suite après !

— Oui, vous avez bien raison.

— Dites-moi un peu, puisque nous parlons de ce qui vous intéresse, qui est cette dame ou demoiselle Alice, dont vous avez souvent prononcé le nom dans vos rêveries ? Je croyais que M^{lle} Rénier se nommait Ida.

— Oui, c'est bien Ida. M^{lle} Alice est une autre personne. Qu'est-ce que j'en disais ?

— Pas du mal, en tout cas. Est-ce peut-être M^{lle} Brunel ?

— M^{lle} Brunel se nomme Alice.

— Ça suffit. La Françon, quand elle venait demander si vous étiez encore vivant, a fait ce qu'elle a pu pour savoir ce que vous disiez ; mais je lui ai toujours répondu *tarre* pour *barre*. Elle a, du reste, affirmé que vous ne mourriez pas de cette maladie : quelque chose qu'elle avait vu, dit-elle, lui en donnait l'assurance. La drôlesse ne s'est pas trompée. — C'est le pauvre cheval qui sera content ; mais il se passera encore du temps avant que tu puisses le faire galoper. — Mangez-vous de bon appétit ?

— Oui, avec plaisir.

— Il faut boire le vieux Bordeaux de monsieur le père, au lieu de le prodiguer à ces beaux messieurs et dames de la Moraine. À propos, le citoyen buveur est de retour. Il est venu ce matin au village, mais non pas ici. Je l'ai rencontré et je lui ai donné de vos nouvelles. Il allait chez les Turnep. Veux-tu que je te dise une chose, absolument entre vous et moi ? Je parie qu'il courtise la grande Louisa, qui serait assez folle pour l'épouser, parce que c'est un monsieur et qu'il est riche. C'est évident que pas une demoiselle bien élevée ne consentirait à être la femme de ce chenapan, surtout s'il recommence à boire. Sa sœur vient d'épouser un baron ; les nouveaux mariés courent le monde. Grand bien leur fasse. S'ils ont des écus, ils sauront les faire filer. C'est leur affaire et non la mienne.

— Oui, Léonard ; nous n'avons pas à nous occuper d'eux. Je compte sur votre discrétion absolue. Ce que j'ai pu dire pendant que j'avais la fièvre, ne doit pas être relevé.

— Suffit. Est-ce que les tombeaux racontent ce que font les morts ?

Pour moi, c'est la même chose.

Les Rénier étaient donc de retour depuis une semaine. Ils avaient fait demander des nouvelles, mais sans venir en chercher eux-mêmes. Le simple mot de typhus les effrayait. Ils avaient quitté Nice tout de suite après le mariage d'Ida. Incapable d'un travail régulier de bureau, Félicien avait été rendu à sa famille, après un essai de quelques mois. De temps à autre, le dimanche surtout, il trouvait moyen de se griser ; et le lundi, il se plaignait d'une migraine dont la cause n'était autre que les excès de la veille. S'il recommençait à la Moraine son train de vie de l'automne dernier, c'était un jeune homme perdu.

Les époux Philistà faisaient donc leur voyage de noces. Comme la chaleur printanière était déjà forte, ils étaient allés vers le nord plutôt qu'en Italie. Vienne et la Hongrie les attiraient. M. Philistà avait un peu plus de trente ans ; sa tante, la baronne de Trouvance n'avait pas même vingt ans de plus que lui. C'était une femme du monde ; passant l'hiver dans le midi, l'été dans une ville d'eaux et l'automne à Montreux ou dans telle autre station abritée. Son neveu avait joui des plaisirs de la vie, sans se préoccuper d'une carrière où le travail et le devoir occuperaient les premières places. La beauté d'Ida le frappa. Il ne vit que cela dans M^{lle} Rénier et déclara qu'il l'épouserait. Les fiancés étaient de religions différentes, mais Ida se persuada facilement que la chose était sans importance. Adrian reçut avec la main de sa femme les 100 000 fr. de dot, et vogue la galère ! Avant de partir pour Vienne, il en avait déjà laissé 10 000 à Monte-Carlo. Par lui-même, il possédait des terres dans son pays ; mais ses fermes rapportaient peu de chose. La contrée était froide, plate, un peu marécageuse : un endroit à cultiver la betterave et la chicorée. Sans la pension que lui faisait sa tante, M. Adrian Philistà n'aurait pas pu nouer les deux bouts, qu'au reste il ne nouait jamais. Il ne s'abaissait pas à tenir des comptes et ne connaissait pas la manière de les boucler par un boni, quand il existe en réalité un déficit considérable. Léger de principes et léger de caractère, M. Philistà était un véritable déclassé du rang qu'un autre eût conservé et honoré dans une position semblable à la sienne. Ida ni ses parents n'avaient examiné avec le sérieux nécessaire celui qui se présentait à eux sous des dehors charmants, voulant donner le bonheur à une épouse chérie, et bien décidé, disait-il, à se rendre utile dès qu'il serait marié. Pour commencer, il n'en prenait guère le chemin.

Les choses en étaient donc là, lorsque, les forces revenant peu à peu à Hermann, il put commencer à sortir, à se promener dans la campagne, même au village, où chacun était heureux de le revoir.

Un jour, comme il était assis sur un banc devant la maison, il vit

Alice qui arrivait du village et se dirigeait de son côté. Il se leva et vint à sa rencontre, appuyé sur un bâton dont il ne pouvait encore se passer. À sa vue, Alice fut sur le point de fondre en larmes, et lui aussi eut de l'émotion.

— Bonjour mademoiselle, lui dit-il ; soyez la bienvenue. Vous avez tous été bons pour moi pendant ma maladie ; je vous en suis reconnaissant. Il n'y a pas jusqu'à la Françon qui ne se soit montrée sympathique à mon égard.

— Si nous avons pu vous être vraiment utiles, répondit Alice, nous l'aurions fait de grand cœur. Nous avons dû nous borner à demander à Dieu la conservation de vos jours, ainsi que chacun le faisait sans doute.

— Puisque vous avez prié pour moi, c'était tout ce que vous pouviez faire de mieux dans mon triste état. J'ai été si bien soigné par notre excellent Léonard ! Quand je n'étais pas en proie à la fièvre et que je savais ce que je disais, une parole de la Bible m'est souvent venue à la pensée au sujet de ce fidèle serviteur, celle-ci : « L'intime ami aime en tout temps, et il naîtra comme un frère dans la détresse. » Comment est madame votre mère ?

— Bien, merci ; elle m'a chargée de ses salutations pour vous et vos parents. Nos pensionnaires aussi ont souvent pensé à vous avec affection.

— Je vous prie de les remercier. Voulez-vous entrer vers ma mère, ou préférez-vous rester sur ce banc ?

— Je ferai ce que vous voudrez ; mais je ne puis guère m'arrêter ; j'ai une leçon à donner dans une heure.

— J'irai appeler ma mère. Vous voyez que je suis encore faible, bien que mes forces reprennent pourtant chaque jour. Je n'aurais pas voulu mourir sans vous revoir.

Laissant Alice Brunel sur le banc placé près de la porte, Hermann vint appeler sa mère. Pendant qu'elle était seule, Alice essuya vite deux larmes furtives. « Comment est-il donc possible, se disait-elle, qu'Ida Rénier ait pu causer un pareil chagrin à Hermann, lui briser le cœur à ce point et mettre en péril sa vie ! Elle n'était pas digne de lui et n'a pas compris ce noble caractère. »

Alice trouva un tout autre air à M^{me} Legrand. On voyait que son âme, torturée par l'angoisse pendant la maladie de son fils, se tenait maintenant plus près de Dieu. Elle sentait qu'une immense faveur lui avait été accordée, et elle ne craignait pas de le dire avec une expression de vive gratitude.

Au bout d'un moment, Alice se leva pour repartir.

— Je ferai quelques pas avec vous, lui dit Hermann, mais sans aller

plus loin que le bout de l'avenue. Quand je serai plus fort, ma première promenade sera pour une visite aux Bossons. Je salue M^{me} Brunel et ces demoiselles. Mes remerciements aussi à la Françon, puisqu'elle a prophétisé ma guérison, dit-il en souriant.

Comme il était maigre encore, ce pauvre Hermann! Ses joues s'étaient creusées, ses mains autrefois si fermes et larges, brunes, un peu rêches et durcies par le contact des outils, étaient maintenant douces, maigres et flexibles, blanches comme celles d'un citadin. Les yeux seuls étaient les mêmes, au regard limpide et franc.

Mais la vie reprenait le dessus, et si M. et M^{me} Legrand comprenaient la situation, ils ne s'opposeraient pas à ce que leur fils épousât la pauvre Alice, qu'une telle perspective de bonheur eût peut-être rendue folle de joie.

En s'en retournant, elle se surprit, plus d'une fois, à dire presque à demi-voix : « Ah ! la sottie ! la mauvaise ! la légère et l'ingrate ! Que sera la vie pour elle, puisque son cœur a été sans amour ! »

Et voilà comme quoi, bien souvent, on formule des jugements sur des choses et des personnes, sans connaître d'une manière certaine ce qui existe ou ce qui s'est passé. Si M^{lle} Brunel avait pu voir Ida cajoler Hermann et poser sa main sur celle du jeune homme, jamais elle ne l'eût accusée de l'avoir abandonné pour épouser le baron Philistà. Ida n'en avait pas mieux agi sans doute, mais elle était innocente du fait dont Alice la croyait coupable.

CHAPITRE XXVII

EMPRUNTEUR ET CRÉANCIER



On faisait les foins chez M. Legrand. Deux ouvriers fauchaient ; Léonard et une femme du village travaillaient avec la fourche et le râteau ; puis, quand le fourrage était sec, on le mettait en grange. C'était dans la seconde quinzaine de juin. Bien plus fort que le mois précédent,

Hermann achevait sa convalescence en faisant un petit voyage dans la Suisse allemande, tantôt à pied dans les montagnes, tantôt en prenant les voies ferrées. Il parcourut ainsi une partie des cantons de Berne, de Lucerne, de Zoug, visitant à loisir les endroits célèbres par leurs points de vue, leurs lacs et leurs vallées pittoresques, ou par leurs souvenirs historiques.

À son retour, il était revenu à peu près à son ancien état de santé, sauf qu'il paraissait encore un peu maigre. Dans un hôtel, il s'était trouvé à table vis-à-vis d'un inconnu dont les moustaches relevées en crocs lui donnaient un air décidé, quelque peu arrogant. À côté de cet étranger, une place encore vide attendait la personne qui devait l'occuper. C'était une dame en toilette élégante, qui fit son entrée dans la salle et vers laquelle tous les regards des convives se dirigèrent à l'instant, car elle était d'une remarquable beauté. Hermann reconnut aussitôt Ida, mais elle ne le vit que lorsque, prenant place à côté de l'homme à moustaches et dépliant sa serviette, elle se trouva en face de notre convalescent.

— Eh ! quelle surprise ! fit-elle à haute voix : M. Hermann Legrand, si je ne me trompe ?

— Oui, madame, et très heureux de cette rencontre fortuite.

L'ancienne voisine d'Hermann lui tendit la main et lui présenta M. le baron Philistà, auquel Hermann rendit la légère inclination de tête qu'il venait d'en recevoir.

— Mes parents m'ont appris que vous avez été malade ; on le voit encore.

— Oui ; pendant plusieurs semaines, j'ai pu me dire plus d'une fois que je faisais mon dernier voyage. Mais je recommence à vivre, grâce à Dieu.

— Et qu'aviez-vous donc ?

— Un typhus.

— Rien que ça ! et vous, — monsieur est un de nos anciens amis et voisin de campagne, dit-elle à son mari, — et vous qui n'étiez jamais malade ! C'était terrible. Comment cela est-il venu ?

— À la suite d'une imprudence. J'ai été probablement empoisonné pour avoir bu de l'eau malsaine.

— Ah ! mon Dieu ! comme vos parents ont dû être inquiets !

— Oui, madame. Cette époque déjà lointaine a été un temps d'épreuve pour nous tous ; mais je reconnais, pour ce qui me concerne, qu'il est bon parfois d'être éprouvé.

— Oh ! oui. Vous avez toujours été un vrai sage. Et que devient Alice Brunel ? Donnez-moi de ses nouvelles, dit la jeune femme en touchant le bras de son mari.

— M^{lle} Brunel est en bonne santé ; elle remplit toujours sa tâche avec intelligence et dévouement. Sa campagne deviendra peu à peu jolie, dans son originalité. Toute la partie supérieure des terrains a été plantée en bois.

— Elle ne se marie pas, la chère petite ? C'est un délicieux caractère, n'est-ce pas ? La voyez-vous souvent ?

— Non, madame. Je n'ai pu faire qu'une seule visite aux dames Brunel depuis que je suis en convalescence ; et pendant tout le temps de ma maladie, je n'ai vu que mes parents et notre fidèle domestique Léonard.

— Nous irons vous voir dans quelque temps, quand nous serons en séjour à la Moraine, et vous viendrez aussi. Avez-vous encore Gallo ?

— Oui ; mais je ne l'ai pas monté depuis deux mois. J'ai été mourant pendant plusieurs semaines.

— On voit bien, en effet, que vous avez beaucoup souffert. Nous venons de faire un beau voyage. Vienne est une ville délicieuse. Et le Danube, quel fleuve puissant ! Quelles vues admirables sur ses bords ! Vous irez aussi à Vienne quand vous ferez votre voyage de noces. Il faut voir cela. Arrivez-vous seulement ?

— Non ; je retourne à la maison.

— Portez, je vous prie, mes compliments à vos parents, et mes amitiés à M^{lle} Brunel.

Durant ce bout de conversation, M. Philistà n'avait ouvert la bouche

que pour manger. Il causa ensuite d'une manière générale avec Hermann. On voyait que c'était un esprit superficiel, incapable de prendre la vie avec sérieux. Ida était restée la même au fond, bien que la société dans laquelle elle vivait depuis son départ du canton de Vaud eût déteint sur son langage et lui eût donné d'autres habitudes. Cette rencontre inattendue reporta Hermann au temps où Ida tombait dans ses bras en voulant traverser le ruisseau ; et plus tard, quand elle déroulait devant lui le plan d'une maison neuve. Tout cela était fini, fini complètement, et n'avait duré que le temps d'un rêve. Libres aujourd'hui tous les deux, Hermann, plus que jamais, eût refusé la main qui s'était posée autrefois sur la sienne. Mais Ida appartenait à un autre, et Hermann avait donné son cœur plus haut, porté ailleurs ses présents, comme dit Lafontaine.

Le jour où il rentra à Valagiez, il trouva chez son père un homme d'environ cinquante ans, qui s'entretenait d'une affaire d'argent avec M. Legrand. C'était un cultivateur, plus intelligent et plus instruit que la plupart des gens de sa condition, mais qui, par vanité et des vues fausses dans son administration, s'était mis peu à peu dans une position fâcheuse, gênée au point d'être menacé de saisies, de subhastations et d'otages d'une partie de ses immeubles. Ce particulier, nommé Isaac Froment, s'était marié jeune, avec une fille qui lui apporta quelque argent. Il employa le double de la somme reçue à rebâtir sa maison, très passable encore, mais dont la façade irrégulière ne lui plaisait pas. Puis, il fit des acquisitions de terrains de convenance, fort chers, pour le paiement desquels il emprunta au 4 ½ %, lorsque le produit net rapportait à peine le 3, et encore pas toujours. Ensuite, cautionnant et se faisant cautionner aussi à droite et à gauche dans les banques, Froment fut plusieurs fois dans le cas de payer pour d'autres. Bref, au point où il se trouvait maintenant, il n'était pas possible, à moins d'une vente générale de tout ce qu'il possédait, de payer ses dettes et de se remettre à flot. C'était déplorable, et plus il chercherait des expédients, plus la situation deviendrait difficile. Cela finirait par la remise de son bilan, et cet état de choses était absolument la faute d'une mauvaise administration. Quand un homme en est arrivé là, ou même qu'il possède encore une plus-value considérable à son actif, il est rare que toute demande de remboursement d'une somme due, échue et pour laquelle aucune sûreté n'a été fournie par le débiteur, ne soit considérée par celui-ci, comme une dureté du créancier, même comme une sorte d'injustice. Le prêteur n'a pas besoin de son argent, se dit-il : pourquoi donc vouloir être remboursé ? pourquoi, lorsqu'un homme est déjà dans la gêne, lui tomber encore dessus par des poursuites judiciaires ? C'est

de la méfiance, c'est de la cruauté. On ne veut pas lui faire perdre son argent ; de quoi a-t-il peur ? Qu'il prenne patience et attende une bonne année : alors on le payera.

Tout cela peut être vrai. Mais un homme d'honneur doit tenir ses engagements. S'il a emprunté une somme, c'est sous la condition formelle de la rendre au terme convenu des deux parts. Le prêteur a peut-être travaillé pendant de longues années pour épargner ce qu'on lui doit ; est-il juste, oui ou non, de lui faire courir des chances de perte ? Et si c'est par la faute de l'emprunteur que les choses en sont là, s'il a été un vaniteux, un habitué des cabarets, peut-être un paresseux, de quoi se plaint-il ? de quoi peut-il être choqué s'il est mis en demeure de rendre ce qui lui a été confié ? On entend parfois sur ce sujet des raisonnements étranges. — Et pourtant, qu'ils sont à plaindre, les pauvres endettés qui ne savent comment se retourner, et dont la bonne foi ne peut être suspectée ! — Quant à ceux qui ajoutent à l'exposé de leur situation la duplicité, la tromperie et le mensonge, ils ont ce qu'ils méritent, s'ils ne rencontrent qu'une impitoyable dureté de la part de leurs créanciers. Les plus impitoyables de tous sont les banques, publiques ou particulières ; elles ne peuvent faire autrement que de l'être, parce qu'elles ont aussi des échéances et des dettes auxquelles il faut qu'elles puissent faire honneur.

« C'est bien commode, disait un journalier insouciant : on va à la banque avec un ami ; on signe un papier et on vous donne de l'argent : *E z'est bin quemoûde !* »

Oui, c'est bien commode ; mais au bout de trois mois, ce qui l'est fort peu, c'est de renouveler votre billet, de payer un acompte et une nouvelle commission. Ce qui sera encore beaucoup moins commode, c'est quand Pierre devra payer pour Jacques, et Jean pour François. Les personnes au courant de ces petits emprunts ne craignent pas d'affirmer que cette facilité de se procurer de l'argent, employé souvent d'une façon fort peu judicieuse, a fait un mal énorme dans les campagnes de notre pays. Il n'y a guère de villages où l'on ne puisse trouver un certain nombre d'ouvriers et de propriétaires, aujourd'hui ruinés, qui ont commencé à s'endetter de cette manière.

Quoi qu'il en soit, Isaac Froment venait demander à M. Legrand de lui prêter mille francs, sur sa parole de les lui rendre dans un an, avec l'intérêt au 5 %. Il avait, dit-il, quelques paiements à faire, mais M. Legrand pouvait compter qu'il serait remboursé au terme fixé.

— Non, répondit ce dernier. Si vous pouvez me constituer une hypothèque en premier rang, pour une valeur double de la somme, je vous prêterai ce que vous demandez.

— Accepteriez-vous une caution ?

— Non ; le cautionnement est immoral. Il n'est pas juste qu'un homme paye à la place d'un autre.

— Vous me rendriez pourtant un grand service.

— Je ne puis pas placer mon argent de cette manière. Mais pour vous prouver que je prends intérêt à votre position, voici un billet de cent francs que je vous donne pour en faire un bon usage. Employez-le à payer ce qui presse le plus. Si vous trouviez à vendre une partie de vos propriétés, ce serait peut-être le meilleur moyen de vous tirer d'affaire.

— C'est qu'on ne trouve pas à vendre, du moins pas à un bon prix.

— Alors, c'est fâcheux. Mais pourquoi bâtir ? pourquoi faire des achats considérables, lorsque vous n'aviez pas l'argent nécessaire ?

— Je l'ai fait dans une bonne intention.

— Sans doute ; mais il faut reconnaître que vous vous êtes trompé.

— Enfin, monsieur Legrand, je vous remercie dans tous les cas de ce billet de 100 francs ; je vous le rendrai dès que je serai en mesure.

— Non, je vous le donne : c'est en souvenir de la maladie et de la guérison de mon fils.

Froment remercia de nouveau et alla frapper à quelque autre porte.

Peu après le départ de cet homme accablé de soucis matériels, un autre homme, accablé de soucis imaginaires, hanté par des idées bizarres, vint aussi faire une visite à la famille Legrand. C'était M. Douve-de Chêne.

— Bonjour, dit-il en entrant : j'ai dit à votre domestique de mettre pour un moment le cheval de mon fermier Racle à l'écurie, parce que les mouches sont méchantes comme le diable. J'ai su dans le temps, monsieur Patrick, la maladie de votre fils, et j'ai bien pris part à l'inquiétude que ce typhus a dû vous causer ; car moi qui n'ai qu'une fille unique, je me disais que ce serait une chose terrible de la voir dans un *plat de lit*, sans être sûr qu'elle pût en sortir. Enfin, d'après ce qu'on m'a dit, votre fils est guéri et vous êtes hors d'angoisse à son sujet.

— Oui, monsieur, Dieu en soit béni ! dit M^{me} Legrand. Hermann a fait dès lors un petit voyage en Suisse. Il est de retour depuis une heure et se repose un moment dans sa chambre.

— J'en suis charmé pour vous et pour lui, car ce doit être une chose amère de mourir à son âge, surtout quand on ne laisse après soi ni frère ni sœur pour vous remplacer dans la famille. Il faudra qu'il se marie, pour avoir à son tour un ou plusieurs héritiers.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Douve, reprit M^{me} Legrand, que la mort est encore plus sérieuse à notre âge que dans la jeunesse ?

— Ma foi, madame Legrand, je n'en sais rien, et j'y pense le moins que je peux. On verra cela quand il faudra expérimenter la chose.

J'étais venu, M. Patrick, pour vous parler d'un de mes débiteurs que vous connaissez, d'un certain Froment Isaac, de la Bourdelette, village où les emprunteurs sont plus nombreux que les déposants. Ce Froment, malgré son nom de blé, pourrait bien être de la paille. Il me doit 4650 fr., capital et intérêts échus : je me verrai dans le cas de faire otager les fonds donnés en hypothèque s'il ne paye pas, et cela m'ennuierait affreusement. Il m'a dit que vous lui prêteriez quelque argent et qu'il me livrerait un acompte. Est-ce vrai ?

— Il s'est un peu trop avancé en vous disant cela ; mais Froment n'est pas un trompeur. S'il peut payer, il payera certainement.

— Oui, comme vous dites, s'il peut : or, le diantre, c'est que je crains qu'il ne puisse pas ; et dans ce cas je devrai l'exproprier.

— Il vous faut user de patience, et....

— Je n'en ai déjà que trop usé, interrompit avec animation M. Douve : plus j'attendrai, plus je patienterai et plus la position s'aggravera. Elle n'est déjà que trop mauvaise. Si Froment s'adresse à vous, lui prêterez-vous 1000 francs ?

— Oui, s'il peut me donner une bonne hypothèque en premier rang.

— Une hypothèque ! il pourrait tout aussi bien vous donner un quartier de la lune. Parlons d'autre chose. Votre fils est donc de retour. Ah ! le voici justement.

Hermann entra au salon.

— Bonjour, mon cher ami, reprit M. Douve. Charmé de vous revoir en bonne santé. Comme un grand nombre d'Israélites dans le désert, vous avez été mordu par un serpent sous la forme d'un typhus. Il était d'une nature maligne, car il a laissé une teinte terne sur votre visage. Mais vous vous sentez bien remis ?

— Oui, monsieur.

— À la bonne heure. Je vous en félicite. Oui, ces Hébreux mordus par les serpents, et leur guérison en portant les regards sur le serpent d'airain élevé dans le camp, c'était quelque chose de bien extraordinaire. Cela montre l'intervention divine, agissant au milieu d'eux d'une façon toute spéciale, absolument miraculeuse. Il faut admettre cette intervention pour ce fait particulier, comme pour tout l'exode de ce peuple bizarre, matériel et disposé à l'idolâtrie. Son voyage dans le désert ne peut s'expliquer autrement ; et les Juifs de tous les temps ont toujours admis comme véritable cette histoire de leurs ancêtres.

— Le serpent d'airain, dit avec sérieux M^{me} Legrand, était un type du Sauveur, de Celui qui guérit toutes les morsures du péché.

— Oui, madame, l'image dont vous parlez est rappelée dans le Nouveau Testament. Mon cher ami, dit M. Douve en s'adressant à Hermann, ne vous faites pas de système, ni religieux, ni politique.

Mariez-vous ; c'est pour l'heure votre grand devoir. La position de fortune et de famille de vos parents vous permet de contracter une alliance honorable, où vous trouverez une brave femme et une bonne dot. Voilà ce qu'il vous faut. Quant aux systèmes religieux, ce n'est pas votre affaire, ni la mienne ; et si vous êtes sage, vous fuirez la politique, autant qu'il faut se défier des serpents. Celui qui s'y livre, qui en fait sa vie, est bientôt la proie des démons. Si le venin de la démocratie lui est inoculé, c'est un homme perdu. Il faut qu'il marche en avant avec son parti, toujours en avant, jusqu'à ce que toute la boutique tombe dans un précipice qui l'engloutit. On a toujours vu cela dans l'histoire de tous les peuples qui ont voulu être gouvernés par les multitudes, c'est-à-dire par ceux qui les mènent ; et cela se verra jusqu'à la fin. Ma fille vous salue, madame et messieurs ; elle est en parfaite santé, de même que sa mère. Ces dames ont fort regretté d'avoir manqué la visite de M. Hermann, il y a quatre mois. Là-dessus, je vais dire au fils de mon fermier Racle d'atteler.

— J'irai, monsieur, dit Hermann, désireux de voir lever l'ancre au facétieux et original donneur de conseils.

CHAPITRE XXVIII

DÉMARCHE PATERNELLE



Le lendemain, après avoir fait ce qu'on nomme le tour du propriétaire, vu son avoine mal semée et son blé bien égalisé, les pommes de terre dont les fanes étaient fleuries, etc., Hermann se rendit aux Bossons dans l'après-midi. Avant de parler à son père et à sa mère, avant de faire une démarche aussi capitale, il voulait revoir Alice et lui porter les salutations de la baronne Philistà. Il fut reçu avec joie, comme toujours, et d'autant plus qu'il paraissait avoir retrouvé son ancienne bonne santé. Les pensionnaires préparaient leurs malles; elles partaient le jour suivant, pour aller passer un mois de vacances chez leurs parents. On était au 1^{er} juillet. Après leur départ, ce serait un bon moment pour s'expliquer avec Alice. Mais avant tout, il fallait obtenir l'agrément paternel, ce qui ne serait peut-être pas facile.

Alice fut charmante, toute de cœur avec Hermann, ce qui eût achevé de le décider, si la chose n'eût été déjà résolue dans son esprit. Il raconta son entrevue avec Ida et son mari, d'une manière si parfaitement naturelle, qu'Alice put croire qu'il avait pris son parti de cette fatale union. Toutefois, elle ne lui fit aucune question trop directe sur un sujet, qui, pensait-elle, devait lui être encore douloureux. D'ailleurs, qu'aurait-elle pu lui dire? La curiosité à laquelle d'autres auraient cédé par manque de tact, n'était point son fait. Le soir, il revint à la maison avec le désir de s'ouvrir enfin à ses parents.

Pendant qu'il était encore à causer avec Alice, Léonard s'entretenait avec M. Legrand, dans un coin du jardin où nul ne pouvait les entendre. De son côté, le vieux domestique avait jugé que le moment était arrivé où il fallait attaquer la forteresse paternelle.

— Puisque monsieur est là, dit-il pour commencer, je me permettrai de lui faire part d'une chose très importante.

— De quoi s'agit-il ? fit M. Patrick d'un air indifférent.

— Eh bien, c'est d'une chose d'où dépend le bonheur de M. Hermann.

— Ah ! voyons, reprit le père, toujours sur le même ton.

— Oui, il s'agit de savoir si M. Hermann serait autorisé à demander en mariage une personne qu'il aime et qui l'aime.

— Et qui peut bien être cette personne ?

— Ce n'est pas, à coup sûr, M^{lle} Rénier, puisqu'elle a épousé un Philistin.

— C'est évident, dit l'impassible M. Patrick. Qui est-ce donc ? Peut-être Louisa Turnep ?

— Oh ! ma foi non, ce n'est pas la grande Louisa. Écoutez, monsieur ; il ne s'agit pas de rire : il s'agit que M. Hermann aime M^{lle} Alice Brunel, et qu'elle en tient aussi pour lui.

— Comment sais-tu cela ?

— Parbleu, ce n'est pas bien difficile. M. Hermann en a assez parlé dans ses rêveries, quand il était à l'article de la mort.

— Oui ; mais la demoiselle ?

— La demoiselle ! eh bien, il n'y avait qu'à voir son émotion quand on lui parlait de M. Hermann. Lorsqu'elle l'a revu pour la première fois, sur le banc devant la maison, elle a vite essuyé deux larmes, pendant qu'il allait chercher madame. J'ai vu cela du coin de l'écurie.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti plus tôt ?

— J'ai attendu le retour de M. Hermann pour mieux juger de son état de santé.

— As-tu parlé de tes suppositions à quelque personne ?

— Non ; je ne l'aurais pas même dit à ma femme si j'avais été marié.

— Tu aurais bien fait. Mais si ce que tu viens de me dire n'était pas vrai ?

— Pas vrai ! monsieur, je me laisserais couper les deux pouces, plutôt que d'en douter.

— Garde seulement tes pouces ; tu en as besoin pour couper ton pain et pour traire mes vaches, dit M. Patrick en souriant.

— Monsieur est en train de rire : tant mieux si ça lui fait plaisir. Mais moi je ne ris pas. Qu'est-ce que monsieur décidera ?

— On verra. Cette demoiselle Alice, est-ce Alice que tu as dit ?

— Oui : M^{lle} Alice Brunel.

— Eh bien, elle n'a pas de fortune.

— S'il ne tient qu'à ça, monsieur, je lui donnerai mes 40 000 francs par testament, ou même tout de suite.

— Garde ton argent et tes pouces, mon brave Léonard. Je te dirai plus tard ce que nous aurons décidé. En attendant, ne souffle mot de

tout ceci à âme qui vive, et pas plus à Hermann qu'à n'importe qui.

— Suffit. Monsieur sait à qui il parle, et moi aussi. Le soir venu, Hermann raconta après souper sa visite aux Bossons. Puis, s'armant de courage, il continua de cette manière :

— Mes chers parents, vous m'aviez encouragé l'année dernière à cultiver la connaissance de M^{lle} Ida Rénier. Lorsqu'elle est partie, j'avais déjà la conviction que nos caractères et nos goûts étaient trop différents pour pouvoir se convenir ; d'ailleurs, nous n'avions pas accepté ses idées sur la nécessité de bâtir une maison. La suite a prouvé qu'elle ne m'était pas vraiment attachée, et je ne l'ai pas regretté. À peu près en même temps, nous avons fait la connaissance de M^{lle} Brunel ; elle m'a plu de toutes manières et je l'aime. Vous l'avez vue à l'œuvre aussi bien que moi ; je n'ai donc pas besoin de vous faire son éloge. Elle est pauvre, je le sais ; mais elle est riche de vertus, de talents et de grâces. Si elle n'a pas la beauté redoutable de M^{me} Philistà, elle a un charme bien autrement agréable et une instruction très supérieure. Si vous tenez à me rendre heureux, si vous voulez que je vous donne une excellente fille, laissez-moi retourner demain chez M^{lle} Brunel, pour lui faire une demande positive. M^{me} Legrand regardait son mari en silence, attendant ce qu'il allait répondre à Hermann.

— Non, dit le père avec un sang-froid imperturbable, tu n'iras pas : mais si tu es parfaitement décidé dans le sens dont tu nous parles, j'irai moi-même demander la main de M^{lle} Brunel. Cela te convient-il ?

Pour toute réponse, Hermann se jeta au cou de son père, puis il embrassa sa mère avec effusion.

— Mon chéri, dit celle-ci, Léonard a tout expliqué à ton père ; mais depuis longtemps déjà nous nous doutions de tes sentiments pour M^{lle} Alice. Nous serons très heureux de l'avoir pour notre fille, et le plus tôt possible sera le mieux. Il y a seulement une difficulté à prévoir : c'est ce que deviendra M^{me} Brunel. J'avoue que nous ne pourrions guère l'avoir à demeure fixe chez nous. Et puis, que faire de cette pauvre campagne des Bossons ?

— Ne nous arrêtons pas aux détails, ma mère. Tout cela pourra s'arranger. La chose importante, capitale, c'est que M^{lle} Brunel donne son consentement.

— Ah ! par exemple ! dit M. Patrick ; je voudrais bien voir qu'elle ne t'acceptât pas, après ce que tu as fait pour sa famille et pour elle. Sans le savoir exactement, je suis presque sûr que tu lui as prêté de l'argent pour s'établir ?

— Oui, mon père ; j'aurais dû te le dire plus tôt.

— T'a-t-elle fait une obligation ?

— Oui.

— À la bonne heure. Va dormir maintenant. Moi, je vais fumer une pipe à la rue, pour tâcher que mon émotion s'en aille aussi en fumée. J'irai donc présenter ta demande demain après-midi.

Ayant bourré sa pipe, M. Patrick sortit devant la maison, où il trouva Léonard endormi sur le banc adossé au mur.

— Tu dors, lui dit-il en le tirant par le bras.

— Oui, la journée a été longue.

— Seras-tu content si je te dis que j'irai demain demander M^{lle} Brunel pour mon fils ?

Léonard fit un saut en l'air. Pour un rien, il se serait mis à danser. Il prit la main de son vieux maître, en disant :

— J'en étais sûr, car je connais monsieur depuis trente ans que je suis à son service.

Il n'y eut donc aucune opposition au désir d'Hermann de la part de son père et de sa mère. Ils avaient compris par le cœur ce que Dieu avait fait pour eux en ne reprenant pas leur fils, dont la vie était plus précieuse que toutes leurs richesses. C'était aussi par une sorte de compensation ou de reconnaissance, qu'ils renonçaient à l'idée d'avoir une belle-fille riche comme eux. Pour les uns et les autres, la maladie d'Hermann avait produit de bons fruits.

Le lendemain, vers les quatre heures du soir, M. Patrick s'achemina lentement du côté des Bossons, où il ne trouva qu'Alice. M^{me} Brunel était au village. Parties de bon matin, les pensionnaires avaient été accompagnées au train par Alice, Celle-ci eut de l'émotion en voyant arriver son créancier.

« Pourvu, pensa-t-elle, qu'il ne faille pas signer encore un autre transfert de ma dette ! »

Mais elle vit bientôt qu'il était question d'autre chose.

— Mademoiselle, dit M. Patrick après avoir échangé quelques mots insignifiants, je suis venu pour vous parler d'un sujet sur lequel vous avez pris envers moi un engagement il y a longtemps déjà, dit-il en souriant.

— Comment, monsieur ? Je ne comprends pas, je ne me souviens pas, répondit Alice. S'il s'agit de quelque chose qui soit en mon pouvoir, je serais heureuse de faire à cet égard ce qui dépendra de moi. Vous m'avez rendu, ainsi que monsieur votre fils, de si grands services.

— Oui, mademoiselle ; ce que je viens vous proposer dépend de vous absolument. Vous n'avez pas oublié que vous avez promis de ne pas vous marier sans mon consentement, puisque je suis votre conseil judiciaire ?

— Sans doute, et je tiendrai ma promesse. Mais je ne songe pas le moins du monde à me marier. J'ai, certes, bien autre chose à faire dans ma position.

— J'en conviens, mademoiselle ; mais si quelqu'un venait vous proposer un mariage ? S'il s'agissait, par exemple, d'un brave garçon, point mal de figure, et possédant un peu de bien au soleil, qui....

— Je le refuserais, interrompit Alice en devenant toute rouge ; je ne veux pas me marier ; je ne puis pas me marier. Mais il ne se présente personne, en sorte que je n'ai pas de consentement à demander.

— Tant mieux. Mais il se pourrait, il se peut même très fortement que je vous prie de consentir à ce que je vais vous proposer, ma chère mademoiselle ; car c'est votre main que je vous prie d'accorder à mon fils : c'est Hermann qui se présente ; je viens vous la demander de sa part.

À l'ouïe de ces derniers mots, Alice fut sur le point de tomber à la renverse. Elle pâlit et allait se trouver mal, lorsque M. Patrick, lui prenant une main, ajouta d'une voix très affectueuse :

— Prenez courage, ma chère enfant, et dites-moi simplement ce que vous pensez de notre proposition.

— Est-ce que je rêve ? dit-elle enfin.

— Non, mademoiselle, c'est bien la réalité. Moi, le père d'Hermann, je vous prie de consentir à son bonheur en devenant sa femme et notre fille. Faut-il vous faire l'éloge de mon fils ? Je crois que vous le connaissez.

— Oui, monsieur, je le connais et je l'estime infiniment. Je serai la plus heureuse des femmes si Dieu permet que cette union ait lieu. J'en serais comme écrasée de bonheur, et c'est ce qui me trouble au point où vous le voyez. Mais, avant de vous donner une réponse définitive, il est nécessaire que j'aie un entretien avec monsieur votre fils. Dites-lui, en attendant, ma profonde reconnaissance, et acceptez aussi la mienne pour vous, monsieur, et pour M^{me} Legrand.

— Parfaitement. Quand Hermann doit-il venir ?

— Quand il voudra. Ce soir déjà, s'il est libre.

— Il viendra après souper. Adieu, mademoiselle. Je suis bien aise que vous preniez la chose de cette manière. Et si, comme je l'espère vivement, vous acceptez, nous fixerions le mariage pour un temps très rapproché. Il y aurait quelques réparations à faire dans ma maison, et pour vous des arrangements à prendre. Les mois de juillet et d'août seraient employés à cela. Avertissez madame votre mère à qui je présente mes devoirs, et tâchez de donner une bonne réponse à Hermann.

M. Patrick laissa donc M^{lle} Brunel en proie aux mille pensées de son

esprit, et revint à Valagiez de son pas lent et méditatif. Arrivé au milieu du village, il rencontra Turnep, en bras de chemise, qui se promenait sans but apparent.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il à M. Legrand.

— Des Bossons.

— Tu es allé voir si le bois planté sur ton hypothèque est bientôt en haute futaie et si l'on peut y faire une coupe ?

— Non, je suis allé pour affaires.

— Bien : prend-on un verre, sans s'arrêter ?

— Pas aujourd'hui. Une autre fois, volontiers.

— Voici plus de six semaines que nous n'avons pu partager une bouteille.

— Tu sais pourquoi. Nous avons eu de bien graves inquiétudes.

— Oui, mais maintenant ton fils va bien. C'est seulement fichant pour lui que son ancienne *bonne amie* l'ait planté là comme elle l'a fait. Il en a eu du chagrin, le brave garçon. Louisa serait toute disposée à le consoler.

— Elle est bien aimable ; mais je t'ai déjà dit une fois qu'il est inutile d'en parler.

— Aussi je n'en parle pas sérieusement ; ce que j'en dis, c'est pour badiner.

— À la bonne heure. Au revoir.

Hermann attendait son père avec une impatience fiévreuse.

— Eh bien, mon cher, lui dit M. Patrick, tout ira selon tes vœux, je l'espère. Mais sais-tu que cette brave Alice Brunel a du caractère ? Elle n'entend pas s'engager formellement avant d'avoir eu avec toi un entretien particulier. J'ai dit que tu irais lui parler dans la soirée, pensant qu'il fera moins chaud qu'à présent. Ma proposition lui a causé une telle émotion, un trouble si grand, que j'ai eu la crainte de lui voir prendre mal. Certes, elle ne s'attendait guère à une telle demande. Elle aura eu le temps d'en instruire sa mère, qui était au village. Mais je ne voudrais pas avoir souvent une corvée de ce genre. C'est plus énervant que de courir dans la montagne avec Briffaut. Va me chercher un verre de vin.

Pendant que le vieux père chasseur se réconfortait, M^{me} Legrand préparait le souper. Le soleil allait bientôt passer de l'autre côté du Jura. Les hauts sapins branchus montraient leurs pyramides aiguës dans un ciel bleu, sans menace d'orage. Tout était calme et paisible dans la nature à la fin de ces grands jours d'été qui donne le grain à l'épi de froment, font fleurir le raisin et croître les fruits sur les arbres. Dans les alpages de montagne, c'est le moment où les vaches sortent des chalets une à une, après avoir rempli deux fois de lait écumeux le

seau du berger qui les trait. Elles vont ensuite vaguer au frais sur les pentes vertes, ruminer l'herbe courte qu'elles ont broutée dans l'après-midi ; dormir sur le gazon, la tête repliée à l'épaule, ou bien continuer à pâturer pendant la nuit sans le moindre souci pour le temps présent ni pour l'avenir.

CHAPITRE XXIX

ENTRE CHIEN ET LOUP



Toute jeune femme qui reçoit une visite comme celle qu’Alice Brunel attendait au moment du crépuscule, fait nécessairement un brin de toilette pour la circonstance qui va se présenter. Il est bon qu’elle ne néglige aucun des ces petits soins innocents qui la font paraître avec avantage, lors même que cela n’est peut-être pas nécessaire. À cet égard, M^{lle} Brunel était de son sexe ; elle fit comme tout autre jeune fille à sa place aurait fait. Mais elle fit mieux encore : elle se prépara dans le silence et la prière, à recevoir celui qu’elle aimait, afin d’être fortifiée pour ce moment redoutable et pourtant d’immense bonheur. Alice prit aussi conseil de sa mère, qui fut encore plus étonné qu’elle de ce qui se passait.

Plusieurs fois déjà, Alice avait regardé de sa fenêtre si Hermann arrivait. S’il allait ne pas venir ? Si, blessé peut-être par son hésitation apparente, il retournait en arrière ! Mais non ; ce n’était pas possible ; jamais Hermann ne serait versatile à un tel point. Enfin, Alice l’aperçut, marchant d’un bon pas, dans le chemin conduisant à l’avenue de la maison. M^{me} Brunel se rendit au jardin, où la Françon arrosait les jeunes légumes pendant la fraîcheur du soir.

Alice descendit et vint recevoir Hermann sur le seuil, comme la première fois qu’il s’était présenté aux Bossons pour y réclamer le paiement d’un intérêt en retard. Il y avait presque un an de cela : comme la situation était changée ! comme la vie avait marché pour tous les deux !

— Veuillez entrer, lui dit-elle. Je vous cause peut-être bien de la fatigue en vous faisant venir ainsi à la fin du jour.

— Au contraire ; cette promenade m’a reposé :

Dans le demi-jour où ils se trouvaient, Alice était encore plus char-

mante qu'en pleine lumière. Au lieu d'étaler ses grâces avec éclat, comme le faisait autrefois Ida Rénier, les qualités féminines d'Alice Brunel se devinaient, embellies encore par une voix mélodieuse dont aucune pensée cachée ne ternissait la pureté.

— Je vais allumer la lampe, dit-elle sans embarras, pour commencer.

— Non ; restons ainsi à causer. Je vous vois très bien ; c'est tout ce qu'il me faut et je vous écoute. Mon père m'a rapporté vos propres paroles, pour lesquelles je vous bénis, en attendant ce que vous avez à me dire, à me demander.

— Cher monsieur, j'ai d'abord à vous exprimer ma profonde reconnaissance. Ce que vous m'offrez est si généreux de votre part, une chose pour moi si étonnante, que je ne puis absolument pas me l'expliquer. Pardonnez-moi, si, dans ce que je vais vous dire, j'entre dans des détails peut-être encore douloureux ; mais il faut que nous ne gardions aucune pensée, aucun sentiment que nous n'oserions pas avouer, quand il s'agit du bonheur de toute la vie. Permettez-moi donc de vous demander s'il est vrai que le mariage de M^{lle} Rénier ait été pour vous le sujet d'un grand chagrin, on a même dit la cause de la grave maladie dont vous avez souffert ? Vous m'avez appris vous-même que M^{lle} Rénier vous avait écrit de Nice. S'il y a eu entre vous et elle une liaison de cœur, je le trouverais bien naturel et je n'aurais pas le plus petit reproche à vous faire sur ce point-là, ni sur aucun autre. Vous avez toute ma confiance. Mais, en vous donnant ma main, cher monsieur, il faut que j'aie l'assurance d'une guérison parfaite ?

— Chère Alice, — permettez-moi de ne plus vous appeler autrement, — vous avez été dans une grande erreur. Mais je comprends que vous l'ayez partagée avec les personnes qui n'ont jamais connu la vérité sur le point dont vous parlez. J'avoue franchement que la beauté de M^{lle} Rénier a eu quelque influence sur moi, avant de vous connaître. Mes parents, comme les siens, n'auraient pas vu avec déplaisir une inclination véritable se former entre nous. Ce sentiment profond du cœur ne s'est pas produit ; il y avait trop de différences dans nos caractères. Et puis, — j'ai presque honte de le dire, — des avances m'ont été faites, des conditions superficielles m'ont été posées, des insinuations sont venues me prouver qu'on tenait peut-être plus à une position extérieure qu'à moi-même. J'en étais là, lorsque j'ai fait votre connaissance. Dès lors, tout a été changé. J'ai compris à qui je devais penser. Heureusement je n'avais rien à me reprocher dans mes rapports avec M^{lle} Ida. Jamais un mot sorti de ma bouche n'a pu lui donner la moindre autorité sur mes sentiments. Une seule fois, je lui ai fait un compliment sur sa beauté, comme j'aurais pu le faire à toute autre personne non aimée. Au lieu d'être une souf-

france pour moi, son mariage a été un soulagement ; je l'ai dit à ma mère, le jour même où je l'ai appris. Et si j'ai été malade, ce n'est pas d'un chagrin de cœur, mais d'un empoisonnement causé par une imprudence. Après ce que je viens de vous dire, peut-il vous rester quelque doute ? Pourriez-vous croire que vous n'avez pas été aimée depuis longtemps, bien que je me sois tenu dans une réserve respectueuse, ensuite de votre deuil et de vos autres circonstances ? Je n'aurais pas voulu, en me déclarant plus tôt, risquer de compromettre votre position si honorable, troubler peut-être votre vie, lorsque vous aviez besoin de calme, au milieu de votre activité. Vous avez parlé d'une lettre écrite de Nice ; c'est la seule que j'aie reçue : une réponse où il s'agissait de la situation morale de M. Félicien Rénier. Voilà ma confession, Alice. J'ajouterai un mot, un seul mot, qui ne sera jamais relevé : M^{lle} Rénier a été jalouse de vous ; elle avait donc bien compris que mon cœur ne lui appartenait pas. Je n'ai maintenant plus rien à dire ; c'est à vous de me rassurer.

— Je le fais de toute la puissance de mon âme. Voici ma main, Hermann ; elle est à vous, avec le cœur qui depuis longtemps vous appartient. Ai-je assez lutté contre le sentiment que je suis maintenant si heureuse de vous avouer ! Dieu seul le sait. Mais plus j'essayais de le repousser, plus il prenait de vigueur et de force. Comment est-il donc possible que ce qui existe, ce qui fait le bonheur dont je me sens inondée, arrive aujourd'hui ? Il ne fallait pas être si bon pour nous, si sympathique dans nos circonstances douloureuses ; il ne fallait pas me tendre une main généreuse, quand je ne connaissais personne qui pût m'aider. Vous êtes bien coupable, Hermann, car il y a longtemps, je vous le répète, que vous m'avez pris le cœur. Et voilà, dit-elle en souriant, les yeux pleins de larmes, voilà que je ne pourrai pas même vous rendre l'argent que je vous dois.

Pour toute réponse, Hermann attira doucement dans ses bras sa fiancée, et la serra sur son cœur, Alice appuyant sa tête sur la poitrine de son bien-aimé.

— Que dirait mon père s'il nous voyait ? fit-elle en levant les yeux. Il vous bénirait, Hermann, car il vous aimait bien. Appelons ma mère.

— Oui ; et puis, allumons la lampe : je veux vous voir au grand jour maintenant.

M^{me} Brunel vint. En quatre mots elle fut mise au courant. Le lendemain étant un dimanche, Hermann demanda si les deux dames voulaient venir dîner avec eux, absolument en famille, sans rien changer à l'ordinaire du jour.

— Si ma mère peut accepter, je suis toute décidée, dit Alice. Mais je voudrais aller à l'église le matin.

— Je viendrai vous prendre et j'irai avec vous, dit Hermann. Je vous conduirai en char et vous ramènerai chez nous. De cette manière, M^{me} Brunel sera moins fatiguée.

Hermann regarda sa montre ; il était temps de partir. Alice fit quelques pas avec lui dans l'avenue, puis rentra bien vite pour s'entretenir avec sa mère du grand événement qui allait changer leur existence. À l'orient, la lune se levait dans un ciel sans nuage. Jupiter au zénith, Sirius plus à l'est, brillaient d'un vif éclat dans la voûte éthérée. Peut-être y avait-il là-haut des créatures supérieures qui suivaient de l'œil notre heureux fiancé et celle aussi qui, de sa fenêtre, essayait encore de l'entrevoir, à mesure qu'il s'éloignait.

Le lendemain, chacun put voir et savoir que le mariage était chose décidée. Hermann ramena la mère et la fille, au retour de l'église, comme il l'avait dit. Louisa Turnep, à qui il offrit une place à côté de M^{me} Brunel, put remplir le village de la nouvelle absolument certaine et tout aussi incroyable. Un fils unique, riche à centaines de mille francs, d'une famille dont les idées étaient plutôt aristocratiques, épouser la fille d'un pauvre horloger mort à la peine, cela ne s'était pas encore vu ni à Valagiez, ni à Raisse, ni dans les autres villages du district. Un déclassement si formel brisait les convenances sociales, mais il fallait bien l'accepter. Cela ne regardait d'ailleurs que les intéressés à ce fait extraordinaire.

Léonard jubilait. S'il avait été marié, c'est bien alors qu'il en aurait causé avec sa femme ! La chronique raconte que, le soir de ce mémorable jour, il alla boire chopine au cabaret, uniquement pour entendre ce qu'on y disait. On ne parlait que de cela dans la salle, ce qui le divertit beaucoup. Mais il eut assez de tact pour retenir sa langue et ne répondre que par un *oui* ou un *non* aux questions qu'on lui adressait.

Dans l'après-midi, comme l'air était agréable, sans trop de chaleur, Hermann demanda si Alice voulait faire une promenade avec lui. Elle le désirait aussi, en sorte que les deux fiancés furent bientôt hors du village.

— Où allons-nous ? dit Alice ; je ne connais pas du tout cette partie de la contrée.

— Je vais vous conduire à *la chasse*, c'est-à-dire dans un endroit où je pris l'année dernière une grande décision. C'est à vingt minutes de chez nous. Pouvez-vous faire cela ?

— Mais, avec vous, j'irais au bout du monde ou tout au moins, à pied, bien plus loin que vous ne dites. Nous commençons aujourd'hui un grand voyage : Dieu veuille éclairer toujours notre sentier ! Si nous le prenons pour guide, nous ne nous égarerons point.

— Oui, je le pense comme vous.

Hermann conduisit donc Alice sur les espaces gazonnés, semés de jeunes sapins, où nous l'avons vu pour la première fois en septembre de l'année précédente. Alice en admira la vue gracieuse et toujours nette dans ses détails.

— Voici, dit Hermann, le bloc de serpentine où je résolu de me mettre au travail, d'employer ma vie d'une manière utile, ne fût-ce qu'en des travaux pour lesquels il semblait que je n'étais pas destiné. Je me suis bien trouvé de cette décision et j'y persiste. Assez d'autres jeunes hommes font fausse route, perdent leur temps ou l'emploient d'une mauvaise manière.

— Vous avez été bien inspiré ; Dieu a béni votre résolution. J'aime aussi beaucoup la vie à la campagne, bien que mon éducation ait été toute citadine. Je serai heureuse de m'occuper avec vous de ce que vous voudrez bien me confier.

— Il faudra laisser agir ma mère dans la maison ; elle a ses habitudes de gouvernement auxquelles nous nous soumettrons, lors même qu'elles nous paraîtraient un peu singulières. Vous pourrez vous occuper du jardin, si cela vous fait plaisir. Et puis, lorsque mon père me demandera de l'accompagner au bois, il ne faudra pas vous y opposer, ni même lui laisser voir que vous préféreriez le contraire. Il vieillit ; la chasse est pour lui un exercice qui entretient sa santé ; nous lui devons à cet égard une respectueuse condescendance.

— Bien certainement.

— Asseyons-nous sur la pierre, reprit Hermann ; il y a place pour deux ; vous passerez votre bras sous le mien.

Il s'assirent, n'ayant pour témoin que l'Invisible dont la présence sanctifiait leurs sentiments.

— Voyez, Alice, dit Hermann en pressant le bras appuyé sur le sien, je pose ma main droite sur la vôtre, et vous me le permettez, parce que vous avez confiance en moi. Une personne jeune et belle comme vous, — je ne la nomme pas, — posa un jour sa main sur la mienne et l'y laissa un moment, pendant qu'elle déroulait un plan de maison moderne, qu'elle me conseillait de bâtir. Elle était bien gentille, certainement, mais....

— D'une rare imprudence, acheva Alice.

— C'est une des choses qui m'a le plus ouvert les yeux, reprit Hermann.

— Croyez-vous qu'elle soit heureuse ? demanda notre fiancée.

— Je le souhaite ; mais je crains que son bonheur ne soit qu'à la surface, et qu'il ne dure pas longtemps.

— Il nous faut retourner, dit Alice en dégageant doucement son

bras. Ma mère sera bien aise de rentrer chez elle de bonne heure. Et je dois écrire dès demain à mes élèves ainsi qu'à leurs parents, et à plusieurs autres personnes.

— Oui, retournons. Je vous remettrai bientôt des faire-part pour vos amis. Tenez, dit-il en se levant, voilà où mon père fume sa pipe en écoutant la voix de Briffaut, et voici une place où, dans un mouvement de vivacité regrettable sans doute, je sautai au collet d'un braconnier qui nous prenait clandestinement un lièvre.

— Comment ! vous êtes aussi vif que cela ? je ne l'aurais pas cru. Il faudra que je me tienne sur mes gardes.

— Oh ! ne craignez rien. Mais un chasseur se fâche très vite dans un cas pareil. Du reste, ajouta-t-il en entourant de son bras gauche le cou d'Alice, je ne vous serrerais jamais bien fort : pas plus que cela, dit-il en lui donnant un baiser.

À la maison, lorsqu'ils furent de retour, M. Patrick avait l'air de tramer dans son esprit quelque chose de particulier. On aurait pu supposer qu'il tournait et retournait une idée, avant de se décider à la mettre au jour. Enfin, au moment où M^{me} Brunel et Alice allaient repartir, il dit à cette dernière en lui présentant un pli cacheté :

— Ma chère demoiselle et bientôt ma chère fille, il est d'usage qu'un père offre à la fiancée de son fils une corbeille de noce, bien garnie de bijoux et de riches étoffes. Je ne saurais pas vous en choisir une, et, franchement, je n'approuve pas qu'on dépense beaucoup d'argent de cette manière. Il me semble qu'il vaut mieux l'employer à des choses véritablement utiles. Je ne vous offre donc que cette grosse lettre, dont vous ferez un bon usage, certainement. Ne l'ouvrez que chez vous. Mais faites diligence dans vos affaires, car, le 1^{er} septembre prochain, j'emmène Hermann au bois avec Briffaut.

Que contenait le pli mystérieux ? Si le lecteur ne l'a pas deviné, je lui dirai que c'était l'acte de revers quittancé par M. Patrick, et un billet de 1000 francs offert par M^{me} Legrand avec ces mots : Pour le trousseau d'Alice.

Peu de beaux-pères futurs, et peu de belles-mères en eussent fait autant.

CHAPITRE XXX

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE



Le que je viens de raconter au lecteur se passait il y a une quinzaine d'années. Dès lors le temps a marché pour les personnages de cette histoire, aussi bien que pour celui qui les a présentés au public. Voyons, en peu de mots, ce qui est arrivé à ceux auxquels nous avons pris quelque intérêt.



Et d'abord, M^{me} Brunel ne voulut point quitter les Bossons. Elle dit que, n'ayant plus de dette sur la propriété, pouvant utiliser cinq ou six chambres pendant une bonne partie de l'année, soit en les louant, soit en y recevant des personnes qui prendraient pension chez elle, cette petite industrie serait suffisante pour elle et la Françon. Celle-ci continuerait à cultiver le jardin et le plantage; elle aurait un porc, une basse-cour bien peuplée, des légumes en abondance, et toujours la vache dans l'écurie. Excepté le départ d'Alice et celui des jeunes Allemandes, il n'y eut donc rien de changé au genre de vie de M^{me} Brunel. Elle venait pourtant chaque dimanche dîner avec la famille Legrand, lorsque le temps le permettait. On pouvait bien dire que l'acquisition des Bossons avait été, en fin de compte, une cause de grande bénédiction pour elle et sa fille. Si seulement M. Brunel ne s'y était pas tué de soucis et de travail! Le haut de la propriété est complètement boisé; les jeunes arbres ont déjà une quinzaine de pieds d'élévation.



Les époux Philistà ne purent continuer, pendant bien longtemps

encore, leur genre de vie dispendieux et mondain. Le baron n'avait d'activité que pour changer de place et dépenser l'argent qu'il ne gagnait pas. Il aimait le jeu, la bonne chère, le luxe des vêtements. À un tel métier, la dot de sa femme fut vite expédiée. Au bout de trois ans, il n'en restait pas un centime. Ce que les fermes rapportaient, ne pouvaient pas même suffire à la dépense de la moitié de l'année. Sur tout cela, Ida était sans influence.

— Madame, lui dit un jour son mari, on n'est pas baronne Philistà pour vivre en petite bourgeoise et se nourrir de choux cultivés à la Moraine, dans le potager paternel. Obtenez de votre père la portion de fortune qui doit vous revenir après sa mort.

Ida reçut encore cinquante mille francs de M. Rénier, pour toute prétention à sa part de biens. Cette somme ne dura pas plus longtemps que la première, après quoi tout fut à recommencer. Voyant que son neveu ne se corrigeait pas et que, du train dont il y allait, sa ruine ne pouvait manquer d'arriver avant bien longtemps, M^{me} de Trouvance s'était remariée, quoiqu'elle approchât de la cinquantaine. Un officier en retraite l'épousa pour se faire un sort meilleur que celui de sa demi-solde. — Ida était malheureuse. — M. Rénier perdit une partie de sa fortune dans la faillite de l'ancienne maison Liquéfier, si bien qu'il ne lui resta pour vivre que le produit de sa campagne et quelques rentes. Il fallut se passer de voiture, de chevaux et de cocher. Pour comble de malheur, Félicien continuait à boire : sa passion du vin et des liqueurs ne faisait qu'augmenter. M^{me} Rénier mourut et son mari ne tarda pas à la suivre au cimetière. Félicien devint propriétaire de la Moraine, sans personne pour le diriger ou le ramener à une vie honorable. Ce fut alors qu'il se décida à se marier. M. Douve-de Chêne lui ayant refusé nettement sa fille, qui, du reste, ne l'aurait pas accepté, Félicien se résolut à demander Louisa Turnep. Elle hésitait. Mais le père Turnep lui conseilla de le prendre quand même, sous la condition qu'il se corrigerait, ou que Louisa le corrigerait. Le mariage eut lieu. Louisa devint maîtresse de la Moraine. Elle corrigea si peu son mari que celui-ci, au bout de dix ans, était complètement ramolli et tournait à l'idiotisme. Ils avaient deux filles, dont l'une était rachitique ; l'autre souffrait de maux extérieurs, contre lesquels on ne pouvait rien. Louisa conduisait très bien les affaires d'argent et de terres, mais on peut se représenter ce qu'était sa vie de tous les jours.

À bout de ressources financières, le baron Philistà s'était retiré dans une espèce de vieux château délabré, dont une partie seulement était habitable ; le reste n'était qu'une carcasse de bâtiments inutiles, tombant en ruines et qu'il ne fallait pas songer à réparer. C'était là qu'il vivait, miné par un diabète qui le maigrissait à vue

d'œil et l'emmenait rapidement au tombeau. À trente-sept ans, Ida était une grosse femme, belle encore, mais ne voyant personne dans cette contrée plate et marécageuse. Heureusement elle n'avait pas d'enfants. La différence entre l'état de choses actuel et celui du temps où elle faisait son voyage de noces était grande. Le déclassement n'aurait pu être plus positif, plus sombre et plus triste. Voilà où la légèreté de caractère, l'amour du luxe et de l'oisiveté avaient conduit ce couple infortuné.



M. Douve-de Chêne est mort depuis longtemps, après avoir tourmenté sa femme et sa fille par ses manies, son autorité ridicule et despotique. Il ne comprenait pas pourquoi, étant riche, d'une famille alliée à l'ancienne aristocratie du pays, n'ayant qu'une fille, aucun gendre bien posé ne se présentait. De cela, il accusait la pauvre Jéromina, tandis que c'était lui qui était le véritable empêchement. Il mettait pour condition que le jeune ménage vivrait avec les vieux parents, afin de n'avoir qu'une seule domestique dans la maison. M^{me} Douve mourut à la peine, et lui aussi quitta ce monde, où il fut fort peu regretté. C'était un déclassé par la tournure de son esprit et par un caractère irascible, mettant le nez partout, n'étant content de rien et voulant tout conduire d'après ses idées. Jusqu'à la fin, il se préoccupa de la manière dont les Hébreux étaient sortis d'Égypte, sans réfléchir jamais que chacun de nous doit sortir aussi de l'esclavage du péché, et voyager ici-bas dans un désert où il faut lutter chaque jour contre nos passions mauvaises, avant d'arriver à la possession de la terre promise. Doué de beaucoup d'esprit naturel, M. Douve ne s'en servait guère que pour tracasser son entourage ou pour émettre de singulières idées. Ce qu'il disait trop crument de la démocratie actuelle était pourtant juste à bien des égards et conforme à l'histoire des républiques.

M^{lle} Douve épousa le fils du syndic de la commune qu'elle habite, un cultivateur instruit et intelligent, d'un bon caractère. Son premier acte d'administration fut d'envoyer le fermier Racle chercher fortune ailleurs. Le bail était échu. Le mari prit la direction du domaine. Il vit bien avec sa femme, et ils ont des enfants dont la santé est probablement meilleure que si M^{lle} Jéromina se fût alliée à quelque ancienne famille de la même origine que la sienne. On dit que son mariage l'a déclassée ; mais cela lui est indifférent.



Le vieux Turnep va et vient encore, de chez lui chez son fils aîné, qui a loué le cabaret de Valagiez, où les buveurs trouvent toujours du vin, de l'eau-de-vie et de l'absinthe. C'est le métier recherché par les hommes qui n'aiment pas le travail au grand air. D'ailleurs, en servant le public de cette manière, on gagne de l'argent. Si ce sont les ivrognes qui font vivre les débitants de boissons, tant pis, disent ceux-ci, pour les imbéciles qui dépensent leur avoir de cette manière. Telle est la morale de ces honnêtes gens. Du reste, plus d'un cabaretier qui comptait s'enrichir s'est ruiné, ou bien est devenu ivrogne lui-même, ce qui est encore plus fâcheux. L'autre fils Turnep est resté à la maison et se conduit mieux que son frère.

Quant à Villoud le braconnier, sa fin a été lamentable. Étant un jour à la chasse, n'ayant plus rien dans sa bourse, après avoir abandonné à ses créanciers tout ce qu'il possédait, il se décida subitement à en finir avec la vie. Ne voulant pas se tirer un coup de fusil chargé de petit plomb, il prit la cordelette qui lui servait de laisse pour son chien, y fit un nœud coulant qu'il se passa au cou, puis, grimpant sur un arbre voisin de l'endroit où il avait tué le lièvre de M. Legrand, il y attacha la corde par l'autre bout et se jeta en bas. On le trouva quelques jours après, grâce aux hurlements du chien qui conduisit un passant vers le cadavre de son maître.



M. Patrick et M^{me} Legrand la mère n'ont pas eu à regretter d'avoir consenti au mariage de leur fils. Alice a été et est encore pour eux une excellente fille, comme elle est la digne compagne d'Hermann. Son influence a été bénie dans la famille ; une vie plus régulière, plus normale, s'y est peu à peu établie. Alice ne s'est imposée à personne dans la maison, et cependant elle est consultée par chacun ; on ne décide rien sans son avis, qu'elle donne toujours d'une manière modeste. Mariée depuis quinze ans, elle a eu quatre enfants, deux fils et deux filles. L'aîné, un charmant garçon, est mort. Ce fut pour tous une perte vraiment cruelle. Le cadet a douze ans ; il se nomme Patrick, comme son grand-père. On lui donne une instruction solide, une éducation qui cherche à agir sur le cœur et la conscience. Les deux filles, Anna et Marie, sont de jolies blondes, qui bruniront en grandissant. L'ordre et la paix, avec une confiance réciproque, régissent dans la famille. L'amour véritable est l'hôte de la maison ; il habitera toujours dans le cœur de ces heureux époux. Ils savent où

en est la source éternelle.

À soixante-quinze ans, M. Patrick chasse encore, accompagné au bois par son fils. Ils causent comme des amis, soit en se dirigeant du côté de la montagne, soit en revenant au village. À Briffaut décédé depuis longtemps, a succédé Pyrame, qui sera le dernier courant de M. Patrick. Il est brun foncé, le bout de la queue et les quatre pieds blancs ; les oreilles fauves et deux plaques de même couleur au-dessus des yeux. J'en avais un tout pareil, du même nom, qui fut empoisonné pour avoir mangé une amorce contenant de la strychnine, placée par un Villoud quelconque dans nos environs, à l'adresse des renards et des fouines.



Léonard Branchu est encore là, vieillissant peu, bien qu'il approche des soixante et dix. La sobriété dans le manger et dans le boire et une saine activité lui conservent une bonne santé. Mais depuis longtemps c'est Hermann qui commande. On ne vend plus de foin : tous les fourrages sont consommés dans la maison. Un troupeau de douze vaches avec taureau de choix, puis deux bœufs et un cheval, occupent les étables. Léonard soigne ces trois derniers animaux ; un berger gouverne les autres. C'est une agriculture simple, facile à diriger et qui ne laisse pas d'être fructueuse. Le lait vendu, produit une jolie somme à la fin de chaque mois. Ce qui tracasse Léonard, c'est de savoir à qui donner les 50 000 francs qu'il possède. Peut-être trouvera-t-il un moyen acceptable d'en laisser une partie à la famille de ses maîtres, qui n'en ont pas le moindre besoin. Sur ce sujet il ne demandera l'avis de personne et fera un beau jour ce que la tête lui chantera. Ou bien, il ne fera rien. En attendant, il dit, gros comme le bras : *nos vaches, nos bœufs, notre froment et notre avoine*, absolument comme s'il était un membre de la famille Legrand. Il y a maintenant quarante-cinq ans qu'il vit avec elle. Exemple bien rare, qui fait l'éloge de tous.



Alice a très peu changé de figure. Ses yeux ont toujours leur même éclat tempéré de douceur. Ses enfants la chérissent ; ils aiment aussi tendrement leur père, qui pourtant se montre ferme avec eux et ne leur ménage pas les observations, lorsque cela est nécessaire.

Démocrate de la bonne manière, Hermann n'est point entré dans l'embrigadement appelé Association démocratique. Il a trop de dignité morale pour accepter à yeux fermés une direction politique venant de

n'importe qui. Aussi l'a-t-on laissé de côté dans les élections où son nom aurait pu figurer comme celui d'un candidat sérieux et éclairé. Il n'a recherché aucune place, aucune fonction publique. À Valagiez, où les sommités populaires sont du plus pur radicalisme autoritaire, on ne lui a pas même fait l'honneur de le nommer membre de la Commission d'école. Le Vaudois n'est pas, en général, grand admirateur de ce qui lui paraît une supériorité, dont la présence trop rapprochée l'offusque. À bien des égards, il n'aime pas les étoiles brillantes ; des chandelles ordinaires lui suffisent parfaitement.

Hermann Legrand ne s'en plaint pas pour lui-même, loin de là. Mais il lui arrive parfois de gémir pour son pays, en voyant la morgue des uns, la jalousie des autres, le peu d'élévation d'idées du grand nombre et sa prétention à l'infailibilité.

Il sait du reste, estimer tout ce qui est bon et digne d'honneur parmi nous. Pour rien au monde, il ne voudrait quitter la patrie qu'il aime, le peuple dont il fait partie, mais dont il voit aussi bien les défauts qu'il en reconnaît les qualités. S'il fréquentait les cabarets, s'il était franc-maçon, s'il pérorait dans les assemblées politiques et dans les fêtes publiques, s'il était membre d'un club démocratique, il y a beau longtemps qu'on en aurait fait un homme important, un citoyen hors ligne. Hermann Legrand restera ce qu'il est : indépendant par caractère et par position ; un bon fils, un bon mari, un heureux père. S'il s'est déclassé aux yeux des gens du monde en cultivant la terre et en épousant la fille d'un pauvre horloger, il s'est ennobli par une vie pure, exempte d'ambition et vouée à une bonne activité. Puisse un tel exemple être suivi par plus d'un fils de famille riche ! Puisse-t-il être tenu en honneur par ceux qui, possédant peu ou beaucoup, ont besoin de se souvenir de ce précepte d'un apôtre : « N'imité pas le mal, mais le bien. »

FIN

